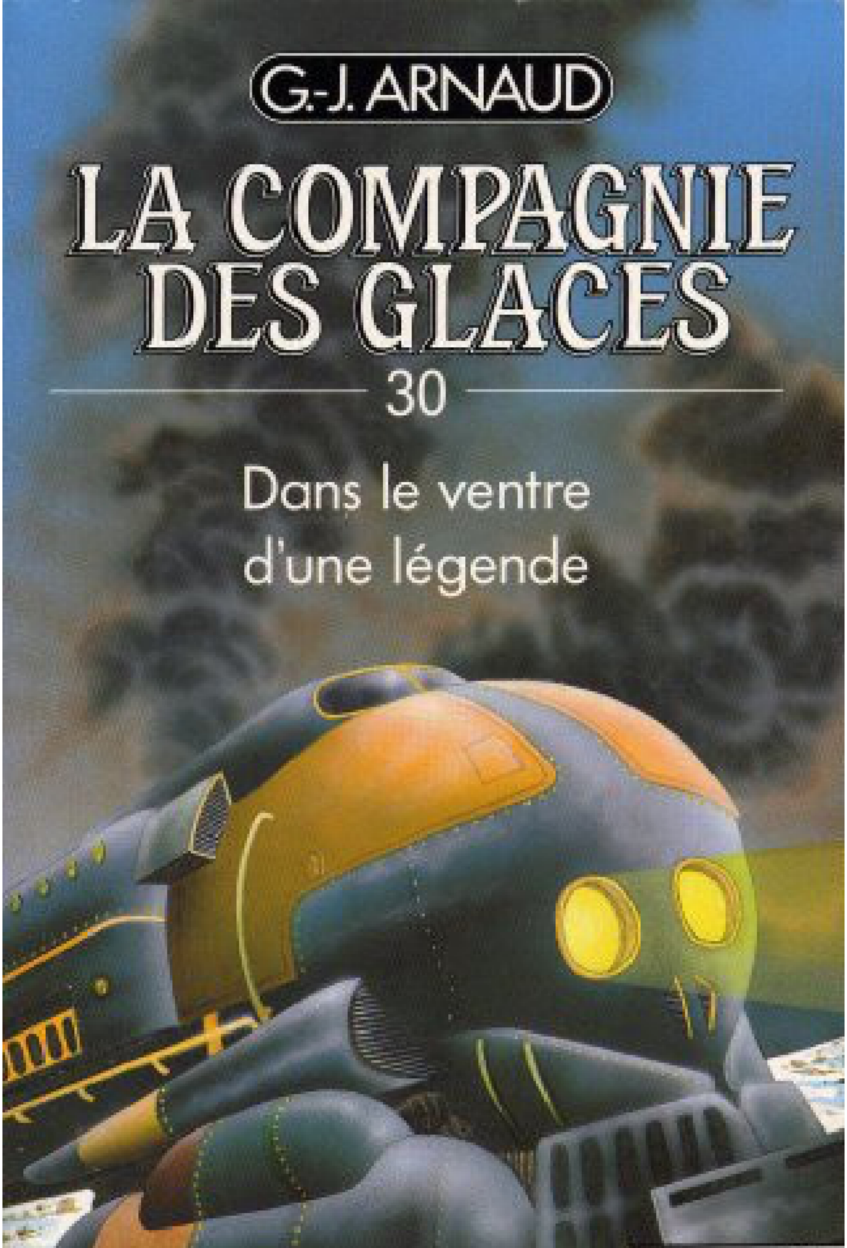
G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

30

Dans le ventre d'une légende



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Georges-Jean Arnaud

La Compagnie des Glaces

Tome 30

Dans le ventre d'une légende

(*1987*)

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

CHAPITRE PREMIER

Dans la locomotive dont le tender disparaissait en partie au fond du cuvelage de la plaque tournante, ils virent cette silhouette étrange, vêtue de fourrures, qui descendait comme un singe de zoo de la verrière en utilisant un pilier. Parfois il restait pendu au bout d'une seule main, se balançait, hésitait à reprendre ses acrobaties. Que pouvaient bien en penser les Garous invisibles en train d'épier ce coin ?

Gus courut à toute vitesse sur le quai à la glace noire, grimpa sur le marchepied du tender, s'accrochant aux tubulures et vint gratter le givre du hublot.

Dans l'aquarium glauque de la cabine de pilotage, il vit d'abord le visage tiré de la femme, puis découvrit l'homme assis à même le sol.

Le sas s'ouvrit et le remugle qui l'asphyxia à moitié lui rappela des wagons-porcheries où il avait travaillé. Ces deux êtres effrayés, hostiles, minables, puaient.

Il ne voyait qu'une chose, proche du foyer de la loco : une tête d'homme qui avait roulé là et qui dans la chaleur du lieu perdait des liquides sanguinolents. Une tête arrachée d'un tronc, comme le prouvaient les lambeaux de chair, quelques vertèbres cervicales, un morceau d'œsophage annelé.

Déjà toute la petite station empestait une odeur fauve de ménagerie mal entretenue. Mais dans cet espace restreint c'était pire.

— Vous dites que vous me connaissez ? fit-il en arrachant une partie de ses vêtements.

Il commençait de ruisseler de sueur dans cette étuve malsaine.

— Je suis Yeuse, l'amie de Lien Rag, Lien Rag votre parent… Vous êtes issus l'un et l'autre d'un tronc commun. Vous avez une ancêtre unique, une certaine Ragus qui a écrit un ouvrage…

— Les *Mémoires d'une femme de langue française* ?

— Ah ! vous voyez bien ! s'exclama Yeuse.

— Non. J'ai perdu tous mes souvenirs. Il n'y a que deux ans que

j'ai repris conscience… Mais pourquoi êtes-vous ici ?

— Et vous-même ? fit hargneusement Engol qui se redressait oubliant son moignon. (Il grimaça et porta une main à son pansement.)

— Je cherche Gravel Station depuis pas mal de temps, dit Gus prudemment… Disons que j'avais besoin de sable.

— De sable, vraiment, ricana Engol. Vous avez bravé les interdictions, les dangers pour un peu de sable… Je suppose que vous êtes venu avec des dizaines de wagons pour l'emporter ?

— Ragus, dit Yeuse, nous pouvons nous faire confiance, non ?

— Mais je suis venu pour le sable… Parce que avec le sable on peut fabriquer du béton… Et mon véritable but c'est un endroit peut-être mythique qui s'appelle Concrete Station. J'ai pensé qu'éventuellement ce sable avait pu servir à la construction de cet endroit…

— Vous pensiez trouver quoi, des bons de commande, des bordereaux ? continua Engol toujours aussi sarcastique.

— En effet, quelque chose dans ce goût-là.

— Les Garous ont tout bouffé, tout. Jusqu'au bois des vieux wagons… Ils crèvent de faim… Ils étaient sur le point de dépérir, de disparaître lorsque nous sommes arrivés avec nos vivres. Nous avons été encerclés par eux… Nous avons voulu nous dégager et cette merde de plate-forme a cédé… J'ai attrapé la gangrène et Yeuse a dû couper. Deux fois, les orteils puis la partie inférieure de ma jambe. Encore un peu de patience et je serai comme vous. Faudra m'apprendre vos singeries.

— Engol, je t'en prie.

— D'accord, voyageuse ambassadrice, d'accord… Mon vieux, vous avez devant vous un des grands personnages de la Compagnie de la Banquise… Bien sûr on ne le dirait pas sous cette crasse, et surtout avec cette puanteur. Mais c'est vrai… Tout ce qu'il y a d'authentique.

— Tais-toi, Engol, tu as encore de la fièvre.

— Il faut que je communique avec mon convoi, dit Gus. Sinon je vais donner des inquiétudes.

Pour l'instant il ne voulait pas en dire plus. Il se méfiait surtout de l'amputé. Cette femme lui paraissait moins dangereuse, inexplicablement. Sinon parce qu'elle éveillait peut-être en lui un souvenir confus qui ne parvenait pas à se révéler plus.

Bibi parut éclater de joie lorsque Gus le rappela.

— Je commençais à me préparer pour venir voir. Tu es où ?

Gus le lui dit.

— Les hybrides ?

— Invisibles mais dangereux. Ils ont arraché la tête d'un des compagnons du couple.

— Comment sont-ils ?

— À bout de résistance nerveuse et physique. L'homme a dû être amputé de la jambe gauche, jusqu'au genou… Il faut les sortir de là sans attendre…

— N'engagez pas votre convoi plus avant, dit Yeuse fébrile. L'aiguillage de dispatching à l'entrée ne fonctionne pas bien. Ce qu'il faut pour les empêcher de trop s'occuper de nous, c'est leur donner à bouffer… Beaucoup à bouffer… Avez-vous de la nourriture en quantité ?

Bibi avait tout entendu. Il grogna vaguement, sur la réserve lui aussi.

— C'est la seule méthode, dit Yeuse. La seule… Ils ont une nursery pleine de petits affamés… Nous avons tout essayé mais la nourriture les calme vraiment.

— On en a descendu quelques-uns aussi, fit Engol avec une certaine fierté. Ils ont emporté les cadavres pour les dévorer… Ça c'est aussi une méthode. En détruire la moitié pour gaver le reste…

Ils n'avaient pas prévu, Bibi et lui, qu'ils seraient amenés à recueillir deux naufragés dans la station perdue. Engol lui paraissait un élément inquiétant de discorde. Il n'accepterait jamais d'être devenu un infirme.

— Je vais rejoindre mon ami, dit-il. Nous devons envisager comment vous sortir d'ici. Bibi ne peut abandonner notre wagon autotracté.

— Quoi, un simple wagon autotracté ? fit Engol avec désespoir. Où voulez-vous aller avec ça ?

— Calmez-vous… Nous pouvons réussir… Mais vous devez y mettre du vôtre.

— Ne le laisse pas repartir, Yeuse, ils vont nous abandonner… Tu comprends ? Ils vont se concerter et décider qu'ils ne peuvent rien faire pour nous.

Visiblement Yeuse était ébranlée par ce genre d'argument que crachait le blessé.

— Vous pouvez me retenir ici comme otage, c'est vrai, dit Gus. Bibi devra intervenir, abandonner notre seul espoir de nous en sortir tous. Votre loco est foutue, enfoncée dans ce cuvelage à jamais.

— Il n'a pas tellement insisté pour savoir ce que nous faisions ici, dit Engol. Il s'en doute et du coup il n'a plus rien à faire de nous.

Là-bas Bibi devait écouter la conversation retransmise par la radio qu'il avait volontairement laissée ouverte. Le géant allait s'inquiéter.

— Vous êtes venu pour le sable ? demanda Gus à Yeuse.

— Pas exactement. Avez-vous entendu parler de Kurts ? Kurts le pirate ?

— Je ne sais pas. Entre ce que j'ai appris en deux ans et ce qui s'obstine à se dissimuler en moi je suis parfois incapable de dater un événement, d'en être absolument certain. Il me semble que j'ai déjà entendu parler de ce type.

— Pas maintenant, Yeuse, seulement quand nous serons en sécurité dans leur… wagon autotracté, ajouta-t-il avec une ironie blessante. Il faut qu'ils nous recueillent, qu'ils me soignent… Tu détiens une monnaie d'échange, ne la gaspille pas.

Elle ne lui accorda même pas un regard.

— Kurts est venu ici voici au moins dix ans… Il était dit-on accompagné de Lien Rag…

— Mon cousin ? demanda Gus poliment, comme peu intéressé.

— N'en parlez pas ainsi alors que vous aviez tous les deux fait de grands projets. Ensemble vous êtes allés au Gouffre aux Garous, là-bas dans le Nord polaire… Lui est descendu une première fois… Il est remonté… Il a rapporté une céramique à haute résistance thermique… Ne me dites pas que ça ne vous fait rien. Vous étiez amis, vous aviez confiance l'un en l'autre… Kurts est venu ici avec sa fabuleuse locomotive pirate… Une sorte de machine monstrueuse… D'après mes renseignements elle serait dissimulée sous l'une de ces pyramides de glace… En fait elles sont faites de sable… Mais la plus haute est fausse…

— Espèce de folle ! hurla Engol. Maintenant ils savent.

— Et qu'y a-t-il dans cette locomotive ? demanda courtoisement Gus.

— Certainement des indications précises sur ce qu'ils sont devenus l'un et l'autre… Je suis certaine que la locomotive géante est intacte avec ses archives mémorisées dans l'ordinateur de bord… Avec certainement un matériel extrêmement précieux, tout ce qui pourrait me permettre de retrouver la trace de Lien Rag.

— Je comprends, dit-il. Non, en fait je ne comprends pas. Pourquoi faites-vous ça ?

Il souriait. Il s'était hissé sur une caisse de nourriture dès son arrivée et commençait de se fatiguer. Il aurait voulu se déplacer mais l'endroit exigu le contraignait à rester dans son coin.

— Je veux dire que dans mon cas j'essaye de savoir d'où je viens et pourquoi je me suis un jour retrouvé sur la glace, là-bas dans le nord de la Transeuropéenne avec deux noms : Concrete Station et Dépression Indienne.

— Vous remontez la piste du béton ?

— En quelque sorte. C'est peut-être une mauvaise chose… Je n'en sais rien mais ça me permet de vivre… Désormais je me raccroche à cette seule lueur… Deux ans déjà. Il m'en a fallu un pour atteindre la Dépression… J'ai passé des mois dans la bibliothèque

d'archives manuelles de Karachi Station… Je suis recherché par des tueurs… Une famille de tueurs…

— Les Tarphys ? s'étonna Yeuse. Mais alors c'est que vous vous trouvez sur la bonne voie.

— C'est ce que je me suis dit quelquefois, mais le doute est aussi un compagnon qui n'en finit pas de rabâcher… Vous voyez que je ne vous cache rien. On m'a parlé souvent de Lien Rag mais je ne parviens pas à l'arracher au néant de ma mémoire… Il faut maintenant que je retrouve Bibi et que nous prenions une décision.

— Pas question qu'on passe une nuit encore seuls, dit Engol en saisissant son lance-missiles caché derrière un bidon de farine. Vous resterez avec nous… La nuit ils approchent… Ils sont fous à cause de la faim et des piaillements de leurs petits… Ils ont bouffé Enrique…

— Vous avez des provisions ici, balancez-les sur le quai… Ils renonceront à vous attaquer.

— Venez voir, dit Yeuse.

Se suspendant aux tubulures il s'approcha du hublot et vit le groupe de Garous. Il y avait trois mâles et deux femelles. L'une d'elles avait un corps de femme. Il ne voyait pas entièrement ses jambes mais ses cuisses, son ventre, sa poitrine étaient humains… Mais cette tête compliquée, faite de plusieurs morceaux semblait-il, ne ressemblait à rien de connu. Il y avait de la chèvre et du chien, peut-être du porc. L'autre femelle lui parut plus animale, avec seulement des mains aux pattes arrière. Deux des mâles se tenaient à quatre pattes, l'un d'eux ayant une crinière très épaisse. Celui qui pouvait se déplacer sur deux pattes penchait fortement le corps en avant et balançait ses membres grêles. Gus pensa aux moutons qu'il avait convoyés dernièrement. Un mouton se tenant debout sur ses pattes arrière.

— Ils se rapprochent, dit Yeuse.

— La nourriture, on la garde, fulminait Engol. Si des fois vous décidiez de nous laisser tomber… Vous aussi on vous garde. Votre Bibi trouvera bien une solution.

— Je crains que vous ne le mécontentiez, dit Gus. C'est une sorte de géant capable de soulever d'une seule main deux hommes à la fois. Très doux, très attentif, il peut se laisser emporter par la pire des violences.

Il désigna le hublot de son menton :

— Je peux aller et revenir avant la nuit. Si vous voulez ne pas rester seuls ici, je vous comprends, je peux veiller pendant que vous vous reposerez…

— Vous pouvez communiquer par radio avec votre ami. Sans avoir à le rejoindre.

Gus parut méditer quelques secondes.

— Très bien, mais dans ce cas j'exige que vous me laissiez

pousser des provisions au-dehors. D'abord vous aurez plus d'espace et les Garous auront de quoi manger.

Yeuse désigna les bidons qui contenaient des poudres et malgré les protestations d'Engol ils commencèrent de les pousser vers le sas. Avec une sangle qu'il tenait entre ses dents, Gus réussit à les faire descendre sur le quai. Il les roula le plus loin possible, revint chercher les autres. Ils sentaient des dizaines de regards invisibles qui accompagnaient ses allées et venues comme les projecteurs du cirque.

— Il faut les ouvrir, dit Yeuse, ils ne savent pas. Il y a aussi des caisses de viande.

Pendant une heure il travailla seul, Yeuse n'osant plus s'éloigner de leur loco. Et puis elle était trop lasse pour avoir le courage de l'aider. Tout ce qu'elle fit fut d'envelopper la tête d'Enrique de linges et d'essayer de l'enterrer dans la glace du quai. Gus s'assit à côté du trou, lui prit sa pelle des mains et creusa rapidement, atteignant une glace plus pure. Il déposa le paquet au fond et reboucha la petite tombe, tassant soigneusement la glace.

— Vous savez que votre fils a également disparu dans le gouffre aux Garous ? lui demanda Yeuse. Il était parti à votre recherche.

CHAPITRE II

Ann Suba, au bout de quinze mois, avait fini par désespérer. Jamais, avait-elle pensé, ils ne sortiraient de la Bones Company. Ces gens-là verrouillaient le Réseau des Disparus et pour avoir le droit de passer chez eux il fallait payer des droits que les Rénovateurs du Soleil dissidents ne pouvaient régler. Ils avaient essayé de négocier, et chaque fois les marchandages duraient des mois.

La Bones se composait de plusieurs clans qui se disputaient le pouvoir. Dès le début, en arrivant au terminus du Réseau des Disparus, on trouvait le Clan des Ferrailleurs, celui précisément qui jadis était dirigé par une matrone, Sunny, la mère de Liensun, le propre demi-frère de Jdrien. Dans le temps cette Sunny exigeait comme tribut de la part des mâles qui lui plaisaient, d'être fécondée.

Les Rénovateurs dissidents avaient pu se libérer aisément, le clan était en pleine dégénérescence. Mais chez les Boots qui inondaient une partie du monde de leur production d'alcool, ils avaient dû patienter trois mois. Finalement c'était Greog, le mari d'Ann, qui avait trouvé une astuce pour obtenir leur passage. Il avait longuement observé leurs alambics et découvert qu'ils pouvaient être améliorés.

Non seulement les Boots les avaient laissés passer, mais leur avaient offert des quantités énormes d'alcool que les Écumeurs du clan suivant avaient simplement confisquées sans les retenir. Si bien qu'une fois chez les Killers, ils n'avaient plus aucune monnaie d'échange.

Depuis des générations, les Killers s'identifiaient aux héros de films noirs de la période préglaciaire. Dans les stations du clan on ne voyait que des quais louches et des lieux de mauvaise vie. Les hommes se promenaient en costumes rayés, chapeau mou et lunettes noires, les femmes ressemblaient toutes à des prostituées de haut vol. Les Killers offraient leurs services, pour traverser la Bones Company, aux convois de marchandises qui transitaient par le Réseau des Disparus. Moyennant finances, ils garantissaient une sécurité totale, mais leurs

services étaient horriblement chers et les Rénovateurs dissidents furent retenus six mois dans la station frontière. Ils durent fournir en travail ce qu'ils ne pouvaient donner en argent. La plupart trouvèrent à s'embaucher dans les fabriques de vêtements ; Ann Suba elle-même apprit à coudre, à la machine, des guêpières à longueur de journée.

Chaque fois que la paye était donnée, les Rénovateurs la déposaient entièrement dans la caisse commune. Leur chef, en fait le président du collectif administratif, se nommait Astyasa et avec une demi-douzaine d'hommes restait à bord du petit convoi pour garder l'argent de la communauté et empêcher le pillage.

Le danger venait surtout des bandes de gosses et d'adolescents. Les premiers portaient un uniforme bien caractéristique, s'habillaient de pantalons trop longs, de pulls déchirés et surtout essayaient de dissimuler leurs tignasses sous d'énormes casquettes, selon, paraît-il, les voyous d'autrefois. Les ados, eux, portaient des pantalons très moulants, des tee-shirts crasseux qui laissaient leurs bras nus. Des tatouages les recouvraient entièrement aussi bien les filles que les garçons. Sur leur tête, au moment des attaques, ils enfonçaient une sorte de casque à visière incorporée. Ils étaient quand même moins dangereux que les gosses, ces derniers paraissant prêts à tout pour accéder à la génération des ados.

Mais c'était fini, et Ann Suba, une fois la frontière passée, n'osait pas se réjouir comme tous les autres. Ils voyageaient sur un réseau inconnu, se dirigeant désormais vers le Nord-Ouest, dans un no man's land non encore réclamé. Mais plus loin ils devaient atteindre une nouvelle Compagnie minuscule, essentiellement agricole. Toutes les installations étaient sous igloos de glace, même les stations ferroviaires et, comme il était interdit de trop chauffer, ils durent user de leur propre carburant acheté à prix d'or chez les Killers.

— Comment font-ils pour les serres ?

— Ils utilisent des semences spéciales. Sous ces igloos la température remonte au-dessus du zéro et c'est suffisant pour certaines cultures.

Mais ils n'eurent qu'une très légère somme à payer pour avoir l'autorisation de passer. Par contre, n'étant pas prioritaires, ils furent fréquemment détournés ou immobilisés sur des voies de garage dans des solitudes impressionnantes.

— Nous devrions être à China Voksal, se plaignaient les voyageurs du petit train.

Ils étaient toujours une centaine. Par chance, malgré les épreuves ils n'avaient pas eu trop de malades et presque pas de morts.

Ann Suba pensait souvent désormais à Ma Ker qui devait s'entêter à maintenir Fraternité II dans le corps gélatineux de l'amibe géante Jelly. Qu'étaient devenus les autres Rénovateurs ? Vivaient-ils

tranquilles dans cette base ? Pouvait-on vivre sereinement au milieu de falaises de protoplasma prêtes à vous phagocyter ?

— On m'a parlé de la Sun Company, dit un soir Greog Suba alors qu'ils se trouvaient depuis le matin dans une petite station où ne vivaient que le personnel ferroviaire et quelques commerçants misérables.

— Qui t'a parlé de la Sun ?

— Un marchand de viande fumée… Il vend du yak qui vient de là-bas, mais désormais les exportations sont limitées et il est difficile de rentrer dans la Concession. Il ne sait pas très bien ce qui s'y passe, mais on dit qu'il y aurait des changements politiques…

— Tu as des nouvelles de Liensun ?

— Je n'ai pas prononcé ce nom et le marchand est très peu au courant. Il n'a fait que répéter ce que disent certains employés ferroviaires de passage. Mais, avant, il importait la viande de là-bas, et maintenant il y a un élevage dans cette Compagnie, paraît-il.

Parfois la nuit Ann Suba rêvait que Liensun essayait de coucher avec elle et qu'elle finissait par céder. Elle se réveillait dans un trouble qui mettait la journée à se dissiper.

— Nous serons à China Voksal dans moins d'une semaine…

— Souhaitons-le, dit Ann.

— C'est une ville énorme, avec toutes sortes de marchandises à des prix très bas. Et toutes les Compagnies envoient des acheteurs. J'espère qu'on trouvera vite un voyageur de la Sun pour nous mettre un peu au courant… Je crains le pire avec Liensun. Ma Ker était bien trop indulgente avec son fils adoptif. Te souviens-tu quand nous l'avons connu là-bas sur la banquise où notre dirigeable avait dû se poser ?

CHAPITRE III

Assommé par les médicaments, Engol dormait profondément. Gus veillait derrière le hublot en essayant de voir les Garous. Il entendait des bruits mais ne les apercevait pas. Ils avaient vidé les bidons et les caisses mais certains rôdaient encore.

Yeuse se dégagea de son sac de couchage et le rejoignit. Il essaya de rester impassible mais sa puanteur était incroyable. Depuis combien de temps vivaient-ils ainsi confinés, régressant peu à peu vers un état larvaire ?

— Vous ne saviez plus que vous aviez un fils ?

— Je ne sais plus rien.

— Vous en aviez d'autres. Vous aviez une immense exploitation sous serres. Vous éleviez des rennes. Vous avez tout lâché pour descendre dans ce gouffre.

Elle releva sa manche, regarda le poignet :

— Lien Rag a vu des Garous portant la même marque gravée au fer rouge. Dans le Nord, en Zone Occidentale. Nous n'avons rien remarqué sur les hybrides de cette région. J'ignorais même qu'ils existent ici.

— Qui a tué Lien Rag ? Je veux dire, il passe pour mort ?

— Les Tarphys le traquaient. Il a été livré à une secte, les Éboueurs de la Vie Éternelle. On les avait chargés de faire disparaître Lien… Ils s'étaient donné la mission de nettoyer le monde des êtres qui menaçaient sa survie.

— Et Lien Rag serait en vie ?

— À moins que la légende n'ait truqué la triste vérité. J'ai essayé de trouver son cadavre : en vain. J'ai fouillé un train-cimetière. J'ai découvert le cadavre du vieux professeur et de la métisse rousse qui l'accompagnait, mais pas celui de Lien.

— Et vous croyez que la locomotive de ce pirate est là-bas dessous… Vous savez, tout ce que je veux c'est Concrete Station. Je vous ferai lire des récits… Rien de bien fameux mais enfin c'est déjà

signe qu'il y a quelque chose quelque part.

Bibi avait accepté qu'il passe la nuit avec ces naufragés. Le lendemain ils essayeraient de transporter Engol jusqu'au wagon autotracté.

— Il faut aller dans la pyramide, dit-elle, je vous en prie… Nous trouverons quelque chose.

— Bibi est ici pour s'emparer de quelques Garous. Je dois l'aider à réussir cette capture avant de penser à autre chose. Une fois dans le wagon vous ne risquerez plus rien puisque vous dites qu'ils ne se hasardent jamais en dehors de la station.

La nuit fut très longue mais il ne s'endormit pas une fois et quand Yeuse se leva et lui prépara du thé il paraissait en bonne forme.

— On va le tirer sur une couverture… J'ai vu faire ça à la bibliothèque des archives manuelles, sur les parquets cirés. Ça doit marcher sur la glace. Moi je tirerai, vous, vous viendrez derrière avec les armes.

— Nous allons tout abandonner ?

— Vous voyez le moyen de faire autrement ?

— Mais pour aller jusqu'à la septième pyramide de sable…

— Nous aviserons.

Elle lui prépara de la viande frite.

— Vous avez des vivres dans votre wagon ?

— Le strict minimum.

— Comment capturerez-vous des Garous ? Ils ne se laisseront pas approcher, attaqueront par-derrière. Ils ont eu Stewe, Sala et Enrique par surprise.

— Je vais jeter un coup d'œil sur eux… J'en ai pour quelques minutes.

Elle le vit grimper à toute vitesse en haut de la verrière, se glisser dans un trou, disparaître et fut prise de panique. Engol dormait toujours.

Gus repéra très vite l'endroit. À l'aplomb d'une partie dégagée de glace. Les vitres étaient à peine givrées. La chaleur qui montait de la bauge les réchauffait et il posa sa joue contre pour le vérifier. Il put les voir en dessous devant des wagons à bestiaux. Ils ne formaient qu'un tas, tous entremêlés, encore euphoriques, repus. Les wagons à bestiaux largement ouverts laissaient échapper une vapeur épaisse qui montait vers la verrière.

Il finit par voir trois petits. Des hybrides d'animaux sans trace d'humanité. Puis un autre approcha à quatre pattes, avec une tête de garçonnet aux cheveux blonds. Gus ferma les yeux de pitié et de dégoût. Quand il les rouvrit, le petit Garou avait disparu.

Lentement il fit le tour de la station mais n'en aperçut nullement ailleurs. Il prévint Bibi de la situation. Le géant sortait de sa douche et

Gus l'envia. Il avait hâte de s'étriller à fond, pensait à Yeuse et Engol qui ne se rendaient pas compte de leur saleté.

Il contempla ensuite les pyramides de sable recouvertes de glace. La plus importante était proche, reliée à la station par une ligne de rails. Mais Bibi pourrait éventuellement tirer d'autres rails pour contourner Gravel Station.

Engol déjeunait d'un air sombre quand il rentra dans la loco.

— Alors, lui lança hargneusement Yeuse, qui avait raison ? Il est revenu ? Tu te méfies de tout le monde.

— On y va, dit Gus. Ils digèrent.

— Vous arriverez à me traîner, vraiment ?

— On va essayer.

Il trouva dans leur stock une couverture doublée de plastique et alla l'étendre sur le quai. Puis avec l'aide de Yeuse, il approcha Engol du sas. Mais pour le descendre au sol il utilisa un harnais et une corde. Prenant l'extrémité de celle-ci entre ses dents, il grimpa sur le toit de la cabine et lentement souleva le blessé. Yeuse guidait le corps dans l'étroit passage du sas. Lorsqu'il apprit que son fardeau était à l'extérieur, il commença de se pencher, se retenant par les mains jusqu'à ce que Engol soit sur la couverture. Yeuse le recouvrit avec soin.

— Ça représente un kilomètre, dit Gus. Peut-être faudrait-il vous éviter la fatigue mais je ne vois pas comment. Et je pourrais difficilement vous tirer tous les deux. Tant que nous serons sur les quais.

— Je marcherai, dit Yeuse.

— Laissez ce sac. Il finira par peser lourd.

— Ce sont des objets auxquels je tiens.

— N'en parlons plus, dit Gus qui saisit la corde entre ses dents et commença d'avancer sur ses mains.

Pendant des semaines il avait gagné sa vie dans le bas de la Dépression Indienne en récupérant des cadavres de porcs à la suite d'un déraillement. Certains dépassaient les deux cents kilos.

Mais le quai était rugueux, bosselé, et il peinait beaucoup. Yeuse suivait, la plupart du temps à reculons, prête à tirer.

— Ça va ? demandait Bibi de temps en temps, à la radio.

— Pour le moment c'est bon.

Gus allait lentement, le corps à l'oblique par rapport aux bras que Yeuse trouvait démesurés. Depuis combien de temps se propulsait-il ainsi ? Lien Rag parlait d'un fauteuil électrique. S'était-il entraîné avant d'entreprendre son expédition dans le gouffre aux Garous ?

Elle surveillait des quartiers-convois, les quais, mais les hybrides restaient invisibles. Ils approchaient de l'aiguillage de dispatching. Ensuite ce serait le sas et, le pire, la banquise.

— Le vent se lève, dit Gus entre ses dents.

On arrivait à le comprendre malgré ce mors qui passait entre ses deux mâchoires. Impressionnée, Yeuse n'avait jamais vu pareil exploit. Engol allongé dans ses couvertures paraissait dormir mais elle savait qu'il mourait de peur, se sentait très vulnérable après son amputation.

L'aiguillage. Elle lui jeta un regard mauvais. À cause de lui ils avaient échoué. Puis le sas enfin. Gus tirait toujours à la même vitesse. Le vent commençait avec la projection habituelle de menus débris de glace arrachés parfois à des milliers de kilomètres, puis accouraient des sortes de boules, les congères coureuses, et enfin les icebergs de banquise parfois monstrueux.

— Il faut faire vite maintenant, dit-elle. Je vais vous aider.

— Non, fit Gus. Marchez… Marchez simplement.

Bientôt elle comprit qu'il avait raison. Les grêlons cinglaient sa cagoule, sa combinaison et à tout moment celle-ci pouvait se déchirer et elle savait ce que ça signifierait. Avec un vent pareil, on gelait tout de suite sans espoir.

— J'approche, dit Bibi, je vous vois. Je vais essayer de vous couper du vent. Mais je crains de patiner sur place.

L'autre risque venait des congères qui s'accumuleraient contre les stations. Parfois la couche dépassait les cinquante mètres et s'étendait dans le lit du vent sur cent, deux cents mètres. Le wagon risquait d'être enseveli dedans. Bibi allait les récupérer puis reculer assez loin. Le wagon lui-même faisait barrage et pouvait retenir les congères jusqu'à ce que la force de celles-ci le fasse dérailler.

— J'arrive, tenez bon.

Le risque était de ne pas le voir venir. Gus ne distinguait plus les rails à travers sa cagoule givrée. Il essayait de la dégager mais en vain. Puis il entendit la sirène du wagon et s'écarta. D'une poigne vigoureuse Bibi hissa son fardeau, puis Yeuse. Lui grimpa seul tandis que la couverture-traîneau emportée par le vent disparaissait dans la masse des grêlons.

Le wagon recula, trouva un creux où s'abriter à un kilomètre de là.

— On est bon pour quarante-huit heures de folie, dit le géant.

Il regarda Gus.

— Vous puez atrocement tous les trois. Vous devriez aller prendre un bain. J'ai tout prévu. J'ai fait de l'eau et elle est très chaude. Je vais vous préparer de la bière chaude à la vodka, c'est radical.

Sans se gêner, il pénétra dans le sauna où Yeuse laissait l'eau chaude emporter de grandes traînées de crasse. Elle ne se choqua pas d'être surprise nue, avala sa bière avec une grimace mais se mit très vite à transpirer.

Puis ce fut le tour d'Engol et ils s'en occupèrent tous, recouvrant sa blessure d'un pansement étanche. Le vent secouait le wagon dans tous les sens et Bibi décida d'aller planter des ancres.

— Sinon il bascule.

Mais il dut renoncer, l'orage de grêlons étant trop dangereux. Aucune combinaison n'y aurait résisté. Alors il ouvrit des trappes et enfonça des jalons juste en dessous, auxquels il fixa des câbles qui traversaient tout le wagon. Celui-ci cessa de tanguer et ils osèrent sourire.

— Nous pourrons dormir sans veiller, dit le géant. C'est le seul avantage. Celui qui se risquerait au-dehors se retrouverait plaqué, aplati contre la station.

Ils dormirent malgré les grondements plus ou moins proches des congères. Plus d'une s'écrasa contre l'arrière mais sans trop de mal, semblait-il. Lorsque le jour revint, ils découvrirent que leur wagon était comme au centre d'une véritable muraille de glace, contre laquelle le vent ne cessait de pousser d'autres masses de glace venues de très loin. L'anémomètre affichait deux cent quatre-vingts kilomètres, mais dans la nuit il avait enregistré plus de trois cent quarante.

— On a failli être emporté… Sans les pieux, il aurait fallu lutter avec le moteur et bouffer toute l'huile.

— Dire que nous avons encore pas mal d'huile dans le tender, gémit Engol.

Vers midi le vent avait encore décru et on ne signalait plus de congères. Juste une poudre de glace quand la tempête écrêtait les hérissements de la banquise.

— Pour se dégager, dit Bibi, il faudra se servir de nos bras si on ne veut pas bouffer tout le carburant.

Il regarda Gus :

— Dès que le vent cesse…

— Et les Garous ?

— J'y pense toujours.

Yeuse mordait sa lèvre inférieure, essayait d'attirer l'attention de Gus mais ce dernier commençait de dessiner un plan de la station, expliquait quelque chose à Bibi.

Elle décida d'intervenir :

— Ragus vous a dit au sujet de la locomotive géante ?

— Qui est Ragus ?

— Moi, dit Gus. Elle me connaît et il paraît que c'est mon nom. Il y aurait une locomotive géante dans l'un des tas de sable.

— Celle de Kurts le pirate, dit Yeuse avec irritation, ayant l'impression qu'ils se moquaient d'elle.

— Vraiment, ricana Bibi, celle de Kurts… Vous parlez d'une

histoire. Et elle serait ici… Sous tout ce sable ? On va le retirer comment ? À coups de pelle peut-être ?

— Je suppose qu'il y a un hangar dessous, dit-elle.

— Oui, mais comment aller jusque-là-bas, vous pouvez me le dire ? On doit déjà dégager notre wagon autotracté… Nous sommes dans une véritable forteresse de glace… D'après les instruments, il y en a trente mètres d'épaisseur derrière… Des mètres cubes à creuser. Vous ne pensez quand même pas que nous allons ensuite partir à la recherche de cette locomotive… Il y a des années que Kurts et elle ne sillonnent plus les réseaux, voyageuse Yeuse… Ils ont dû disparaître à jamais, peut-être engloutis dans l'océan. C'est traître, la banquise, parfois elle s'ouvre d'un coup et se referme de même.

— Qu'exigez-vous pour me conduire là-bas ? demanda-t-elle. Je suis l'amie du Président Kid. Il vous récompensera.

— Je n'ai besoin de rien, voyageuse… De rien… Même pas de votre beauté si vous pensez également me l'offrir. Je vais capturer ces Garous et filer au plus vite d'ici.

CHAPITRE IV

Le vent s'était complètement calmé et la température paraissait même remonter légèrement. Dehors, Gus et Bibi creusaient à l'arrière du wagon. Ils utilisaient des pelles mais aussi un groupe électrogène qui bombardait les congères aux ultrasons, les dispersait peu à peu.

Yeuse trépignait.

— Ils ne pensent qu'à filer, dit Engol, et je les comprends… Moi je n'ai pas envie de rester une seconde de plus dans ce coin. Il faut que je rentre chez moi, que l'on me soigne… Ici c'est l'enfer. Ta locomotive, ce sera pour une autre fois si tu réussis à mettre une nouvelle expédition sur pied. Mais je me demande si le Président Kid ne va pas se fatiguer de toujours financer tes lubies.

Elle ne répondit pas, retourna dans le poste de pilotage avant, examina le spectacle extérieur avec un œil critique. Des congères empilées mais plus loin la banquise habituelle. Puis la station en partie enfouie sous la glace de la tempête. Sur la droite, dans la pénombre, les pyramides.

Un kilomètre environ. Elle avait déjà franchi cette distance la veille. Et si elle devait emporter du matériel et des provisions, elle utiliserait le même système que Gus. L'important était de savoir combien de temps il leur faudrait pour libérer la voie. Ensuite ils essayeraient de capturer des Garous, c'est ce qu'ils avaient prévu. Deux jours encore ? Certainement. Elle partirait le lendemain matin.

Elle réunit quelques objets indispensables, des provisions qu'elle cacha dans le compartiment étroit qu'on lui avait réservé. Elle y adjoignit une couverture métallisée. Pour effectuer ce kilomètre, il lui faudrait trois heures avec ces entassements de glace. Et si là-bas elle ne trouvait pas comment ouvrir la pyramide ?

— Tu ne renonces pas, hein ? fit Engol. Je t'ai vue entasser toutes sortes de trucs. C'est de la folie et je pense raisonnable de les prévenir.

— Si tu fais ça, dit-elle, tu ne rentreras plus jamais dans la

Compagnie de la Banquise, je te le promets.

— C'est pour ton bien, gémit-il. Uniquement pour ton bien.

— Alors fous-moi la paix. Si tu la fermes, je te promets d'intervenir pour t'obtenir le meilleur hôpital et des compensations financières. Un emploi au Commerce, par exemple.

Il hocha la tête et quand les deux amis revinrent à bord, il ne fit aucune allusion aux préparatifs de la jeune femme. Celle-ci avait préparé un repas copieux qu'ils parurent apprécier, mais assez vite ils retournèrent au travail. Parfois ils devaient faire sauter la glace aux explosifs et ils envisagèrent à plusieurs reprises de creuser un tunnel. Mais tout pouvait s'effondrer quand le wagon passerait.

— Il faut aller voir si les rails sont recouverts de l'autre côté, sinon c'est pas la peine.

Gus se hissa rapidement dans les éboulements de congères, revint un quart d'heure plus tard.

— Ils sont recouverts mais on pourra dégager assez facilement.

— Il n'y a que dans le coin que ces tempêtes de grêlons sont aussi terribles… C'est une glace perpétuellement en mouvement depuis qu'elle s'est détachée des montagnes du pôle. Elle ne se cramponne jamais… Une saleté, une pourriture.

Yeuse dormit profondément la seconde nuit et se leva sans la moindre angoisse. Elle estimait que c'était sa dernière chance de retrouver la piste de Lien Rag.

Peut-être aurait-elle le temps et le courage d'aller, mais son retour lui paraissait plus aléatoire et elle ne voulait pas compter sur l'aide des deux hommes. Il n'y avait qu'Engol au courant de son projet, mais elle quitta le wagon avant qu'il ne se lève, et s'éloigna droit devant elle, bénéficiant le plus longtemps possible de l'écran du véhicule.

Elle s'arrêtait toutes les demi-heures à l'abri d'une congère. Elle avait dû s'éloigner de la station pour trouver un passage moins risqué. Mais en approchant des pyramides, elle constata que la glace s'était encore accumulée entre elles et la station. Depuis leur tentative il y avait un véritable mur.

Le plus pénible était d'apercevoir la pyramide si proche et de devoir s'éloigner à cause des difficultés, voire de tourner complètement le dos à son but. Si elle continuait ainsi, pensa-t-elle, il lui faudrait quatre heures.

La combinaison empruntée dans les réserves de Bibi était assez efficace. À qui la destinait-il, elle l'ignorait, mais pour une fois le système d'évacuation de la vapeur d'eau fonctionnait assez bien. C'est-à-dire que ses pieds ne baignaient pas dans deux flaques au fond des bottes.

Quand Engol se réveilla, il comprit qu'il était seul dans le wagon. Il sortit de sa couchette, se rendit dans le coin cuisine en sautillant et en se cramponnant aux barres d'équilibre.

De la cuisine on distinguait bien les pyramides, le chaos des congères, mais la silhouette de Yeuse était invisible et il éprouva une grande émotion.

Gus revint pour changer de vêtements car il avait déchiré un coin de sa combi et redoutait que sa chair ne gèle. Il demanda où était Yeuse.

— Je ne sais pas. Aux toilettes peut-être.

Gus se changea et retourna au travail. Pourtant au bout d'un moment il éprouva l'envie de retourner dans le wagon et ne vit qu'Engol.

— Où est-elle ? Je vous prie d'être franc, cette fois.

— Je suppose qu'elle est partie pour cette pyramide de sable. C'est une drôle de femme, vous savez. Je la fréquente depuis quelque temps et je crois que rien ne la fait renoncer.

Gus appela le géant qui vint aux nouvelles, écouta son ami.

— C'est de la folie. Pour la récupérer il faudrait partir maintenant… Tu as vu le trajet ?

— Il faut au moins deux heures, peut-être plus. Pour un simple kilomètre à vol d'oiseau… Et là-bas, comment va-t-elle pénétrer dans le tas de sable ? Et s'il n'y a que du sable ?…

Bibi fit l'inventaire des objets qu'elle avait emportés, estima qu'elle pourrait éventuellement passer une nuit dehors si elle construisait un igloo et se protégeait de la couverture métallisée.

Cette fois Yeuse pensait être sur la bonne voie et atteindre la pyramide assez vite. Elle longeait la muraille de glace au fond d'une faille. Plus loin elle dut escalader puis redescendre.

En toute logique, si la pyramide possédait une ouverture, elle ne pouvait se trouver sous les vents dominants mais au Nord, donc elle devait contourner l'énorme masse.

On avait dû découvrir sa disparition mais les deux hommes paraissaient bien se moquer de la locomotive géante. Gus ne pensait qu'à sa Concrete Station. Inutile de compter sur eux en cas de besoin.

Elle dut s'arrêter pour grignoter quelque chose, des tablettes énergétiques très sucrées, de la viande sèche qui lui laissa un drôle de goût dans la bouche. Elle se demandait ce que ça pouvait bien être.

Elle dut escalader la glace, se retrouva là où avec Engol ils avaient essayé de passer. Là où l'homme avait eu les orteils gelés.

Par chance le relief s'était modifié et elle put redescendre sans difficulté, trouva la banquise assez plate, encore que noire d'une suie très ancienne qui avait dû pénétrer en profondeur.

Enfin elle approchait de la pyramide, constatait que la couverture de glace était noire également, vaguement poisseuse, comme revêtue d'une couche de graisse ne pouvant geler. Elle gratta en plusieurs endroits, essaya de faire sauter des morceaux de cette glace dure, mais en vain.

Elle dut reprendre son souffle, se protéger dans une sorte de caverne peu profonde en suçant une autre tablette énergétique. Il n'y avait aucune raison pour qu'elle ne trouve pas avant la nuit et devait essayer de chasser tout sentiment démoralisateur.

Ce fut de cet endroit qu'elle aperçut l'espèce de renflement à la base de la pyramide. Il était continu, régulier et allait du sol jusqu'à trois mètres de haut. Elle ne savait pas ce que c'était mais ne pouvait laisser passer l'occasion de vérifier d'un peu plus près.

CHAPITRE V

Fraternité III ne serait jamais une nouvelle base permanente pour les Rénovateurs du Soleil orthodoxes, c'était le constat que devait faire Ma Ker lorsqu'elle inspectait les pauvres installations dispersées auprès du trou à phoques. On n'avait pas encore installé les chaudières pour faire fondre le lard de ces animaux, les filtres pour l'affiner. On en avait chassé quelques-uns pour la viande, les plus jeunes dont les carcasses figées s'entassaient dans un coin. De l'autre côté du lac des Roux campaient en plein air, uniquement protégés des vents du Sud par une barrière de congères. Ils étaient plusieurs centaines et leur nombre risquait de s'accroître encore depuis que la nouvelle se répandait sur la banquise : leur Messie, Jdrien, était de retour parmi eux. Il était enfin sorti du ventre de la bête énorme qui dévorait les autres hommes mais n'avait pu l'avaler.

Jdrien partageait leur vie, se protégeait du froid dans un igloo qu'ils avaient aménagé pour lui. Il faisait brûler de l'huile de phoque dans de vieux bidons, absorbait aussi des cryo-hormones au risque de détraquer sa santé. Vsin, la très jeune femme qui se considérait comme sa compagne, habitait avec lui et se bourrait elle de thermo-hormones pour partager sa couche sans étouffer de chaud.

Pour lui les Roux chassaient les plus jeunes animaux, déposaient comme des offrandes le foie et le cœur ainsi que les morceaux les plus tendres que Vsin faisait griller sur le feu.

Ma Ker et le collectif administratif des Rénovateurs orthodoxes se réunirent ce matin-là dans le wagon habituel. Les conditions de vie étaient telles que ces hommes et ces femmes amaigris paraissaient à bout de résistance. Ils finissaient par regretter Fraternité II et la vie dangereuse au sein de la monstrueuse amibe. Ici, en pleine banquise, avec ces vents perpétuels et ces températures très basses, on ne faisait que survivre en attendant un nouvel exode.

— J'ai eu des nouvelles de Liensun et des nôtres qui se sont installés dans la Sun Company.

— Le dirigeable qui est arrivé cette nuit ? demanda un des membres du collectif.

— Oui, mais je dois vous demander de garder le secret sur ce que je vais vous dire, durant quelque temps.

— Ce n'est pas habituel. Nous sommes des porte-parole et nous devons renseigner les autres sur les décisions prises.

— Les nouvelles sont mauvaises… Liensun a quelques difficultés à nous faire admettre là-bas. Les lamas réfugiés dans des temples inaccessibles, accrochés en haut d'immenses falaises, s'y opposent. Et Liensun avoue que ce sont eux qui dirigent la Compagnie de façon occulte. Il n'a pu réussir son coup d'État contre Helmatt, notre ancien compagnon devenu dictateur de cette minuscule Compagnie… Il doit en tenir compte. Il nous demande de prendre patience…

— Impossible ! s'écria une jeune femme blonde. Impossible ! La vie ici n'est pas acceptable… Nous devons nous confiner dans nos wagons, éviter de sortir le plus possible…

— Et ces Roux qui ne cessent d'affluer. Que pouvons-nous faire contre eux ? Ils vont chasser de plus en plus et nous priver de cette ressource unique qu'est le phoque.

— Si nous installons les chaudières et l'unité de raffinage, les Rénos se douteront que nous sommes ici pour longtemps et le désespoir sera tel que nous risquons de les voir régresser très vite.

— Pour l'instant il y a des phoques pour tous, dit Ma Ker sèchement.

— J'ai discuté avec Jdrien, dit la même jeune femme blonde en rougissant.

Ma Ker la considéra d'un œil dur. Il se murmurait que plusieurs femmes se seraient rendues de l'autre côté du lac pour rencontrer le jeune Messie sous des prétextes divers. Jdrien pouvait diagnostiquer certaines maladies, voire calmer le mal par sa seule volonté psychique.

— Il dit que les Roux quittent leur lieu habituel proche de Kaménépolis, l'ancienne capitale de la Banquise… Ce lieu se nommait le Dépotoir et les Roux y récupéraient les ossements de baleines abandonnés par les Harponneurs, en retiraient la viande, la graisse et la moelle qui y restaient accrochées. Il n'y a plus de baleines dans ce coin et les Roux seraient tentés de rejoindre leur Messie. D'ici un mois ou deux ils pourraient être des milliers.

— Ce serait paradoxal, dit un mécanicien de dirigeable. Nous sommes deux groupes opposés. Eux ne supportent que le froid et nous le chaud… Nous ne pouvons cohabiter sans gros risques… Et les phoques deviendront rares. Pour nous chauffer j'ai calculé que nous aurons besoin de quarante phoques par jour. C'est un minimum. Eux n'ont besoin que de la viande et de la graisse pour se nourrir, c'est-à-dire qu'un phoque moyen suffit à cent personnes pour la journée…

Bientôt ils nous considéreront comme des prédateurs.

— Je ne comprends pas pourquoi les lamas nous refusent l'entrée de la Sun Company, dit quelqu'un du fond. Nous ne sommes qu'un millier… Nous finirons par nous noyer dans la population de là-bas.

— Un instant, dit Ma Ker qui se leva et ouvrit le compartiment derrière elle.

Juguez, un commandant de dirigeable, entra. Il paraissait très fatigué. C'était lui qui revenait d'Evrest Station, la capitale de la Sun Company. Il avait voyagé nuit et jour dans des conditions difficiles, avait dû faire un énorme détour vers le Sud pour s'approvisionner en huile.

— Juguez nous a apporté le message de Liensun, mais il a quelque chose à ajouter.

On se regarda et le mécanicien demanda s'il s'agissait d'une communication officielle ou d'une déclaration personnelle. Juguez regarda Ma Ker avec incertitude et la vieille femme trancha d'une voix sèche :

— Il va vous faire part de ce qu'il sait. Nous discuterons plus tard sur ce qu'il convient de faire.

— Voilà, dit le commandant de bord. La position de nos compagnons Rénos n'est pas fameuse, là-bas… Les lamas nous sont opposés et les relations avec la population, du coup, deviennent très difficiles. Liensun a fait ce qu'il a pu mais on se méfie de nous. Par exemple le ravitaillement est difficile, les commerçants refusent de nous servir le plus souvent et nous devons tout acheter à des prix excessifs… En dollars, évidemment. Il y a pire, Liensun a organisé des serres immenses pour produire l'alimentation des yaks, la principale ressource locale. Les yaks fournissent tout, y compris la bouse qui sert de moyen de chauffage dans les coins reculés… Liensun a réussi à augmenter la production de plantes fourragères, s'est procuré des graines de soja pour obtenir très vite un fourrage frais… Nous pouvions trouver là de quoi nous occuper. Nous sommes tous très experts dans ce mode de culture alors que les Tibétains en sont aux premiers balbutiements. Si nous y participions, Liensun pense que d'ici trois ans nous pourrions nourrir toute la population animale actuelle, et même augmenter ensuite chaque année son nombre de dix à quinze pour cent. Mais nous ne pouvons participer à ce travail. Les lamas ont décrété que seuls les Tibétains étaient assez purs pour s'en occuper. Si bien que la production stagne un peu malgré leur bonne volonté.

— Comment vivent les nôtres ?

— Dans une rame de sept wagons, sans loco, bien sûr. Nous nous chauffons mal… Nous achetons du poussier de charbon. Avec les yaks c'est l'autre ressource du coin. Nous achetons aussi des bouses et nous

faisons des sortes de plaquettes qui brûlent dans de mauvais poêles. Si bien que nous n'avons jamais plus de dix à douze degrés dans nos compartiments. Nous vivons cloîtrés car toute sortie en ville devient pénible. On ne nous maltraite pas mais on nous ignore. Dans un magasin, une cafétéria, on peut attendre en vain d'être servi. Ils disent qu'ils ne nous comprennent pas même quand on essaye de parler leur langue…

— Vous pensez que nous devons renoncer à nous installer là-bas ? demanda la jeune femme blonde.

Juguez se tourna vers Ma Ker qui parut l'encourager à aller jusqu'au bout d'un simple mouvement de tête :

— À vrai dire, il reste un espoir… Et ce que je vais vous dire n'est pas officiel. Je ne l'ai appris que par hasard. Dernièrement Liensun a été convoqué par le Grand Lama du temple de Kendohar. Imaginez des constructions en bois accrochées à une hauteur vertigineuse, au flanc de la falaise la plus haute de la Compagnie. On doit marcher des heures sur un sentier si étroit qu'on doit se coller à la roche constamment, puis terminer dans une nacelle hissée de façon rudimentaire jusqu'à la lamaserie. Liensun a été reçu seul par le Grand Lama qui lui a dit qu'il n'avait pas confiance en lui.

Il y eut un silence effrayant. Ma Ker le subit comme un désaveu personnel. C'était elle qui avait recueilli Liensun enfant, l'avait élevé, formé, et pourtant les Rénos ne l'avaient jamais aimé. Ils détestaient sa morgue, sa brutalité, et jusqu'aux pouvoirs étranges qu'il détenait. Son demi-frère Jdrien possédait lui aussi les mêmes facultés, mais son charisme était mieux reçu.

— Comment savez-vous ce qui s'est dit ? Liensun vous en a fait part ? demanda quelqu'un.

— Non. Il ne m'a dit qu'une partie de la vérité, m'a caché la condition que le Grand Lama exige pour que nous puissions vivre là-bas.

— Parce que ce serait possible, dirent plusieurs des membres du collectif.

— Ce serait possible… Le Grand Lama est un vieillard très respecté, très obéi… On dit qu'il a largement dépassé les cent ans… Ce que Liensun ne m'a pas dit, un envoyé de ce prêtre m'en a fait part. Juste comme je me préparais à revenir ici.

— Quelle est la condition ?

— C'est une garantie plutôt… C'est Jdrien, le Messie des Roux, le demi-frère de Liensun.

— Ce vieux Lama le connaît ?

— La réputation de Jdrien est arrivée jusqu'à lui. Les lamas sont comme les Roux, ils souhaitent que la Terre reste glacée, que le froid persiste. Je ne sais à la suite de quelle déviation leur croyance s'est

modifiée jusqu'à traiter le Soleil de Démon du Feu. Pour eux c'est désormais le Mal et Jdrien les garantirait contre un retour éventuel de l'ère solaire.

Il se tut et le silence lui succéda. Ma Ker les regardait avec un curieux sentiment mêlé de ressentiment et d'espoir. Elle avait découvert en ce qui la concernait une chose assez difficile à admettre. Jdrien ne la laissait pas indifférente. Au début, lorsqu'il avait traversé le protoplasma de Jelly pour les rejoindre, elle le haïssait. Elle le jugeait illuminé, amateur d'opérations spectaculaires. Ce qu'il avait fait, marcher trois jours dans le protoplasma sans être phagocyté, Liensun aurait pu le faire également. Ces deux-là pouvaient neutraliser les centres nerveux de n'importe quel être vivant, et ceux de Jelly, dispersés et très simplifiés, ne représentaient pas une grosse difficulté. Mais Jdrien l'avait fait, pas Liensun. Jdrien était venu vers eux simplement, par curiosité amicale, chaleureuse, et tous les Rénos le reconnaissaient. La plupart l'appréciaient, quelques-uns l'aimaient, indépendamment de l'attirance sexuelle qu'on pouvait avoir pour lui. Ma Ker aussi l'aimait, comme elle aimait Liensun et pour elle ces deux-là ne formaient qu'un seul être.

— Jdrien désire rencontrer son demi-frère, dit la fille blonde avec une audace tranquille ; ce n'est un secret pour personne. Voilà l'occasion.

— Le Grand Lama veut que Jdrien reste là-bas. Son départ serait catastrophique, remettrait en question notre implantation.

— Oui, mais si elle était trop avancée pour être remise en question ? dit Juguez. Soyons politiques et cyniques, Jdrien peut nous aider. Le temps pour nous de montrer de quoi nous sommes capables.

— Voulez-vous dire le temps de nous emparer du pouvoir là-bas ? demanda la fille blonde.

— Le temps, simplement le temps, dit Juguez. Jdrien repartira forcément et nous resterons.

Un homme se leva. Il avait quarante ans, dirigeait l'instruction des enfants dans la communauté. Il se nommait Harba et Ma Ker le tenait pour un fanatique inquiétant.

— Et notre idéal là-dedans, la libération de la Terre des glaces qui l'oppriment ? Ne pensez-vous pas que dans ces hauteurs de l'ancien Tibet tout redeviendrait possible ? Nous pourrions œuvrer silencieusement, préparer le Grand Jour du Soleil et avec nos dirigeables annoncer au monde que la délivrance approche, que ceux qui croient en notre action doivent tout abandonner pour rejoindre les hauteurs, les montagnes. Si cette délivrance passe par l'intermédiaire de Jdrien, à son insu, pourquoi pas ? Ce serait même assez amusant.

Ma Ker constata que le rappel de leur idéal était un bon argument démagogique et que tous, un jour ou l'autre, revenaient à

leur vieux rêve fou. Jamais ils n'auraient la patience d'attendre un lent réchauffement que certains annonçaient. On disait qu'en certains endroits le thermomètre remontait d'un degré tous les six mois, mais il aurait fallu d'autres vérifications sur de longues périodes pour que ces données soient scientifiques.

— Il faut décider très vite. Nous allons voter mais nous garderons le secret encore quelque temps, décréta Ma Ker. Nous proposons donc de nous exiler vers la Sun Company. Celui que l'on appelle le messie des Roux, autrement dit Jdrien, pourra nous accompagner. Qui est pour ?

Toutes les mains se levèrent.

CHAPITRE VI

Depuis une demi-heure elle faisait fondre la glace de ce renflement à l'aide d'une lampe à souder fonctionnant à l'alcool. Un modèle rétro que l'on utilisait le plus souvent pour débloquer les portes des trains.

Cette glace était opaque, même en profondeur, et bientôt Yeuse eut la certitude qu'elle avait été teinte volontairement pour cacher quelque chose. Ailleurs, elle avait vérifié, on parvenait à voir le sable sous une cinquantaine de centimètres d'épaisseur transparente.

Au fur et à mesure que cette glace fondait il fallait l'évacuer pour qu'elle ne regèle pas immédiatement ailleurs. C'était un travail de patience mais lorsqu'elle découvrit le premier gond en matière plastique, elle reprit courage. Désormais elle pouvait suivre la ligne de cette porte étanche. Une porte trop étroite, trop basse pour que la loco géante de Kurts l'ait utilisée. C'était une issue pour les hommes.

La lampe d'une main, un court piolet de l'autre, elle progressait, faisait désormais tomber des pans entiers de glace. Une chance que le vent ait cessé sinon elle n'y serait jamais arrivée. Elle trouva un autre gond, puis un troisième, dut façonner une sorte de bloc pour se jucher dessus et attaquer la ligne horizontale du haut, plus courte. La porte avait une forme trapézoïdale.

Puis ce fut le système d'ouverture. Qui la laissa perplexe un long moment, le temps de dégager toute la porte. Elle se demandait comment accéder à la serrure avec ce bloc de plastique noir.

C'était simple. Il suffisait de la faire sauter avec la pointe d'un tournevis. Ensuite elle ôta des blocs d'isolant, de la laine de roche épaisse de quarante centimètres. On pouvait introduire facilement une grande main, atteindre une petite roue dentée qui tourna sans trop de mal.

Soudain un sifflement la fit sauter en arrière effrayée, craignant un piège. On lui avait raconté qu'autrefois les anciens piégeaient les sépultures de leurs ancêtres. Kurts n'avait-il pas fait la même chose

pour sa chère loco ?

Mais ce n'était que de l'air… De l'air qui s'échappait de la pyramide. Elle aurait pensé qu'au contraire un certain vide, dû à l'étanchéité, s'était créé et que l'air extérieur s'engouffrerait à l'ouverture, et c'était l'inverse qui se produisait. Et l'air qui s'échappait était chaud, chargé d'odeurs bizarres pas vraiment désagréables… Ça sentait l'ozone, la mécanique, vaguement le soufre.

La porte s'ouvrit et elle resta indécise, ne songeant même pas à allumer sa torche électrique. Une torche que l'on pouvait recharger manuellement en ouvrant et refermant la main sans trop d'effort et pas continuellement.

Elle regarda derrière elle comme si quelqu'un arrivait ou l'épiait, puis franchit le seuil, se retrouva dans un sas. Il lui fallut, pour réussir à ouvrir la seconde porte, refermer la première et ce fut pleine d'angoisse qu'elle s'y résolut.

Dès qu'elle poussa l'autre battant, une lumière brilla sur sa droite. Elle était dans un couloir courbe avec à sa droite une cloison en matière transparente.

— Du plexi.

Et au-delà, c'était le sable de camouflage puis la couche de glace. D'autres lampes s'allumaient au fur et à mesure qu'elle avançait.

Une autre porte à volant qu'elle tourna, nouveau sifflement d'air chaud et puis une salle, des pupitres d'ordinateurs, des écrans. Un thermomètre circulaire indiquait dix-huit degrés. Elle ôta sa cagoule, dégrafa sa combinaison. Toujours cette odeur d'ozone et de métal. Sous ses pieds le sol en plastique vibrait imperceptiblement et pour s'en assurer elle s'accroupit, colla son oreille contre. C'était un frémissement régulier, preuve qu'une machine fonctionnait en continu. Depuis dix ans ? C'était incroyable.

Méfiante, elle s'approcha des pupitres, trouva comment les mettre sous tension. Lorsque l'écran s'éclaira elle n'eut plus de doute : le courant électrique existait bien.

Y avait-il une équipe de pirates chargée d'entretenir tout ça ? Méfiante, elle décida de ne pas aller plus loin sans prendre quelques précautions. D'abord elle fouilla la salle des ordinateurs mais ne put vraiment avoir la certitude que personne n'y était venu depuis longtemps. La corbeille à papiers vide ne voulait rien dire, de même que les tiroirs des meubles.

Elle chercha des traces de pas, de mains mais tout était propre, sans poussière. Elle-même avait laissé des traces et lorsqu'elle s'en rendit compte en fut assez gênée. Elle aurait dû carrément abandonner sa combinaison à l'entrée mais elle redoutait de retrouver le froid plus loin.

Deux portes permettaient de quitter la salle, outre celle par où elle était venue. Elle choisit celle de droite mais découvrit très vite qu'elle conduisait dans une salle à manger de bonne taille, éclairée par des lampes brillantes. Il y avait une cuisine et des congélateurs remplis qui puisaient à l'extérieur le froid nécessaire à la conservation très basse température. Les aliments disparaissaient sous une couche épaisse de givre.

Après la salle à manger venaient des salons de lecture, de télévision, des sortes de cellules où l'on pouvait coucher et vivre. Elle, habituée depuis toujours aux compartiments de wagon, s'émerveillait de ce confort qu'elle découvrait à chaque pas.

Comme une enfant, elle ouvrit les robinets d'une baignoire et l'eau coula brûlante, comme si on attendait qu'elle prenne un bain et à vrai dire elle fut tentée de le faire. Au-delà du couloir des chambres il y avait d'autres salles, de sport, de jeu. Tout fonctionnait, tout s'éclairait et il faisait délicieusement bon.

Elle se rendit compte que ces installations suivaient le grand périmètre de la pyramide, en fait plutôt un cône parfait vu de l'intérieur. C'était à l'extérieur qu'existaient des arêtes grossières pour un trompe-l'œil calculé.

Il lui fallut aller plus loin, découvrir les soutes, les réserves et puis déboucher dans un endroit incroyable. Un vague relent la fit défaillir et lui rappela de récents souvenirs, l'horreur vécue avant que Gus et Bibi ne viennent à leur secours.

Il y avait aussi les cages. Des dizaines de cages qu'on n'avait pas nettoyées. Avec la chaleur ambiante, le fumier avait fini par se déshydrater mais l'odeur persistait. Et dans un coin elle découvrit les cadavres desséchés.

— Des Garous…, balbutia-t-elle.

Trois mâles, quatre femelles. Des hybrides habituels, certains avec des apparences humaines.

CHAPITRE VII

Elle s'était enfuie loin de ces cages et des cadavres momifiés, s'était un peu égarée dans les corridors courbes mais retrouva la salle des ordinateurs. Il n'y avait que Kurts pour avoir eu l'audace d'une pareille installation, pour oser défier la Société ferroviaire et la CANYST. La Commission d'application des Accords de New York Station n'aurait jamais admis de pareilles constructions indépendantes des voies ferrées. Jamais.

Une fois dans ce local, elle ouvrit la seconde porte et sut qu'elle était sur la bonne voie. L'air était lourd de vapeur d'huile, chargé d'électricité lui sembla-t-il.

Quelques lumières brillaient mais elle ne voyait rien pour le moment, avançait à l'aveuglette, ne se fiant qu'au bruit sourd d'un énorme cœur en train de battre sur un rythme lent, très lent. Vingt coups minute peut-être.

Un projecteur l'inonda soudain d'une lumière crue et, éblouie, elle tendit les mains devant elle, rencontra une sorte de barre horizontale, épaisse de plusieurs pouces et légèrement arrondie aux angles. Elle ne put aller plus loin et le temps que la lumière revienne, tâtonna, trouva d'autres barreaux obliques, verticaux.

Une cage ? Une étrange cage. Et puis elle vit. C'était l'une des roues motrices géantes, d'un diamètre tel qu'elle ne pouvait atteindre son sommet en s'étirant et en levant les bras.

— Enfin, dit-elle, appuyant son front contre l'acier qui vibrait sous la pulsation du noyau central, comme frémissant du désir contenu de s'élancer.

Yeuse pleurait, caressait doucement la roue, l'embiellage d'un noir luisant. Pas une tache de rouille. L'air devait être parfaitement sec, filtré pour éviter l'oxydation. Elle recula, espérant englober d'un seul coup d'œil toute la machine, mais c'était impossible. Il lui aurait fallu plus de champ. Mais ce qu'elle découvrait lui paraissait déjà phénoménal. Plus haut, dans l'armure qui protégeait le corps, elle

distinguait les sabords fermés, tous en cuivre. Et au-dessus, la passerelle. En forme de coupole aux hublots inviolables. Elle grimpa à l'échelle, ouvrit sans difficulté la porte coulissante, se retrouva tout en haut du monstre. Peut-être à vingt mètres du sol, elle ne pouvait en juger plus précisément.

La batterie des écrans radar la laissa indifférente de même que le décodeur d'itinéraire et tout l'appareillage de neutralisation des réseaux électroniques. Avec cette machine, Kurts se riait des priorités, des voies lentes, des aiguillages. Il était le maître absolu du Rail, et les plus grands techniciens des Compagnies n'avaient jamais pu l'empêcher d'aller où il voulait, quand il l'avait décidé. Les verrouillages sautaient les uns après les autres, les convois militaires, les trains spéciaux des grands personnages s'immobilisaient d'un coup et la locomotive pirate leur coupait la voie, comme un cauchemar, dans un nuage de vapeur, sans qu'il fût possible d'en garder une image précise dans sa mémoire.

Elle n'osait pas descendre encore dans les entrailles de la bête, découvrir les cabines, les cafétérias, les luxueuses chambres à coucher où Kurts savait recevoir ses invités. Plus bas il y avait les soutes, d'autres cages où le pirate retenait des otages. Floa Sadon qui dirigeait depuis la Transeuropéenne avait été enlevée par Kurts, échangée contre rançon. Mais elle avait sa couche, ne l'avait jamais oublié.

Yeuse passa dans la salle des cartes, avec ses immenses panneaux lumineux où n'importe quel réseau mondial pouvait apparaître, n'importe quelle ligne, même la plus oubliée. Elle trouva l'escalier en colimaçon qui descendait dans la machine en même temps qu'un ascenseur et un monte-charge. On pouvait parler de pont, d'entrepont et de cale dans un ensemble aussi gigantesque.

Ce fut dans une des chambres qu'elle trouva un objet ayant appartenu à Lien Rag. Un porte-photos minuscule. Elle tremblait tellement qu'elle eut un mal fou à l'ouvrir et tout de suite elle se reconnut sur le premier cliché. Le second était celui de Leouan, la métisse rousse assassinée par les Éboueurs de la Vie Éternelle en même temps que lui. Mais Yeuse avait retrouvé son cadavre.

Elle s'assit sur le lit et fixa le porte-photos sans le rouvrir. Ce n'était pas forcément Lien Rag qui l'avait déposé là. Peut-être Kurts, en souvenir du glaciologue qu'il aimait comme un frère.

Elle chercha en vain d'autres détails dans cette chambre, passa dans les suivantes, dans celle du pirate, fastueuse, impressionnante.

N'osant pas y pénétrer, elle restait sur le seuil et c'est alors qu'elle aperçut que le chevet de gauche était un véritable poste de commandement. Depuis son lit Kurts pouvait surveiller la passerelle, donner des ordres.

S'approchant, elle découvrit les petits écrans de surveillance, les

micros, les appareils qui affichaient des données en appuyant juste sur un bouton. Elle en essaya plusieurs mais n'obtint aucun résultat. Puis soudain des chiffres flamboyèrent. Elle se pencha et découvrit le petit trèfle à trois feuilles, savait ce qu'il signifiait. Ces chiffres indiquaient le taux de radioactivité à l'intérieur de la machine. Il y avait des symboles d'équivalence. Vert signifiant que tout était normal, jaune que le taux augmentait et rouge c'était l'alerte générale. Les chiffres restaient verts.

Elle aurait dû y penser plus tôt. Kurts possédait un réacteur à bord de sa machine, ce qui expliquait que celle-ci soit toujours sous pression. Même après dix ans et en marchant au ralenti. Un réacteur qui fournissait toute l'énergie de la septième pyramide.

Mais les pirates ?

Ils avaient la chaleur, l'énergie, des réserves alimentaires, et ils avaient disparu alors que les Garous vivaient et se multipliaient.

Elle appuya sur d'autres boutons et soudain une voix l'interpella :

— Je ne sais pas qui est entré dans ma chambre, mais si c'est un ami…

Elle s'était levée, courait vers la porte avant de réaliser que c'était un message enregistré.

— … il devra utiliser un code pour apprendre ce que je suis devenu. C'est un code très simple pour ceux qui me connaissent bien. Voilà. Je vais me taire. Pour en savoir plus, enfoncez les touches du verrouillage de l'appareil et vous serez satisfait.

L'appareil s'arrêta et elle se précipita.

— Je vous en prie… Mais c'est stupide… Je ne vous connais pas… Lien Rag était votre ami mais moi je n'ai fait qu'entendre parler de vous. Je sais pas mal de choses sur vous… Mais vous ne donnez aucune marche à suivre…

Elle prit sa tête entre ses mains et considéra l'appareil. Une rage folle l'envahissait. Tout était là-dedans, dans cet engin stupide qui n'attendait qu'un mot, un seul, pour libérer tous ses secrets.

Machinalement elle enfonça les touches. Des lettres apparurent en désordre, mais aussi des chiffres. Ça ne voulait rien dire. Elle se leva et quitta la chambre pour s'éloigner avant d'avoir envie de tout casser. Pour se calmer elle retourna s'allonger sur le lit de Lien Rag. Du moins elle supposait qu'il avait pu s'allonger là et elle ferma les yeux, rêva au temps passé, à la première fois où ils avaient fait l'amour. De toutes les étreintes, de leurs vies hachées par des ruptures, des séparations très longues, des incompréhensions. Elle avait eu d'autres amants, d'autres plaisirs, lui aussi, mais il fallait qu'elle le retrouve, qu'elle revienne vers lui, comme si une force inconnue la dirigeait.

Que faisait-elle d'ailleurs dans le ventre de cette monstrueuse locomotive ? Elle aurait pu vivre tranquille, honorée, riche, connaître le luxe et le grand confort, obtenir de Floa Sadon par exemple n'importe quoi, ou bien du Kid. Elle, l'ancienne danseuse de cabaret qui autrefois aurait été éblouie pour bien moins et qui gâchait tout, chaque fois à cause de cet homme.

— C'est de la folie, dit-elle en ouvrant les yeux.

Et elle découvrait qu'elle avait faim, qu'il était tard. La nuit avait dû tomber depuis une heure au moins ; elle descendit d'un étage, trouva la cuisine de la locomotive, les réserves de nourriture. Cette machine pouvait quitter son hangar secret d'une minute à l'autre sans avoir besoin d'être réarmée.

CHAPITRE VIII

Ils avaient travaillé comme des fous et le passage était à nouveau libéré. Lorsqu'ils revinrent, Engol était sur une banquette en train de boire une bière.

— Elle n'est pas rentrée.

— Pourquoi rentrerait-elle ? dit Bibi. Elle a choisi. Elle a pris ses risques. Nous, nous sommes là pour autre chose.

— La capture de Garous pour votre cirque ? Je trouve ça méprisable si vous voulez savoir. Exhiber des monstruosités, des phénomènes, c'est répugnant.

— D'accord, fils, mais je suis répugnant.

Gus avala une rasade de vodka et se dirigea vers Engol.

— Je vais refaire votre pansement. Il me semble qu'il suinte beaucoup moins.

Tranquillement il le soigna. Engol commençait de s'énerver à la pensée que la jeune femme pouvait mourir de froid dans la solitude glacée.

— Elle retournera dans la vieille loco, dit Bibi.

— C'est dangereux, cria l'infirme. Les Garous…

— Elle a choisi, répéta Bibi qui se préparait un en-cas solide avec de la viande et des tranches de pain qu'il prenait dans le compartiment réfrigéré.

— Vous n'allez rien faire pour l'aider ?

— Nous sommes crevés. Nous allons dormir un moment et puis cette nuit nous approcherons de la station. Nous vous abandonnerons pour aller à la chasse.

— C'est dégueulasse, dit Engol.

Gus se prépara aussi à manger, se tourna vers leur compagnon :

— Vous voulez quelque chose ?

— Je me débrouillerai seul.

Les deux amis mangèrent énormément puis allèrent se reposer. Engol essaya de faire cuire de la poudre d'œuf avec de la viande, mais

il rata son plat et se contenta de tartiner du beurre et du miel synthétique qu'il avala avec du thé.

Lorsqu'il se leva, Bibi alla chercher le matériel et Gus découvrit le paquet spécial.

— C'est quoi ?

— Un filet fait d'une matière qui emmagasine l'électricité statique, si bien que lorsqu'on le jette sur quelqu'un il ne peut plus s'en dépêtrer.

— Sur quelqu'un ?

— Il y a des spectateurs qui veulent saboter le spectacle et on les enlève dans les airs avec ça. Tout le monde se fend la poire et eux ne demandent pas leur reste. Ils ont trop eu la trouille une fois pendus dans les airs.

— C'est ce qu'on va utiliser ?

— Ouais. Depuis la verrière.

Gus regarda Bibi avec inquiétude.

— Tu vas venir sur la verrière ? Les vitres vont péter sous ton poids.

— T'inquiète, j'ai prévu.

Il montra un rouleau très serré.

— Une toile qui a une résistance incroyable.

— Nous allons être chargés… Et le retour avec les Garous, tu y as songé ? Sur la verrière ce sera dangereux.

— On les descendra plus loin. Pour empêcher les autres de nous poursuivre j'ai ce qu'il faut.

Gus alla se préparer. Pendant ce temps Bibi rapprochait la loco de la station jusqu'à ce que les congères l'immobilisent.

— Ça suffira, dit-il à Gus. Nous sommes à côté.

Le cul-de-jatte grimpa le premier et lança un filin que le géant escalada à la force de ses mains. Puis il demanda à Gus de dérouler son tissu spécial. Celui-ci était large de cinquante centimètres, très mince. Le rouleau en contenait quatre-vingts mètres. Il collait aux vitres et les rendait extrêmement résistantes.

Gus atteignit le premier l'aplomb de la nursery. L'endroit était toujours dépourvu de neige. Seulement on n'y voyait rien.

En silence ils descellèrent plusieurs vitres, démontèrent les cadres, obtinrent une ouverture de plus d'un mètre de large. L'odeur épouvantable les suffoqua. Surtout celle d'ammoniaque qui ne pouvait être respirée longtemps. Ils devaient s'écarter pour régénérer leurs poumons.

Pendant que Bibi préparait son matériel, Gus installait le projecteur mobile, le branchait. Le faisceau était d'une puissance telle qu'aucun être vivant ne pouvait le fixer sans perdre la vue pour plusieurs minutes.

— C'est quoi tes trucs ?

— Des grenades de gaz soporifique. Je les utilise contre les animaux dangereux. Après ça ils dorment plusieurs heures.

— Ils n'y passeront pas tous, remarqua Gus.

— Je sais… En attendant fixe ce filtre à la place de celui de ta cagoule.

Ils coordonnèrent leurs mouvements et soudain ce fut l'illumination totale tandis que Bibi balançait ses grenades. Les Garous levaient leurs gueules impressionnantes vers la verrière, leurs têtes aussi, hébétés, et ne comprenaient pas ce qui leur arrivait. Ils s'endormaient très vite, la nappe de gaz stagnant au sol.

— À moi, dit Gus.

Il se laissa glisser le long du câble avec le filet et se balançant très vite arriva sur le toit de la nursery. De là il descendit à l'intérieur par une trappe de toit. Bibi déplaça le filin sur le devant des wagons.

Pendant quelques minutes il craignit le pire, puis Gus réapparut, prit le filin et l'attira à l'intérieur. À l'aide de deux secousses il lui donna le signal de la remontée et Bibi, en jurant, s'escrima pour tirer à lui une grosse masse inerte.

— Y en a quatre, des jeunes, cria Gus. Tu en veux d'autres ?

— Ça ira, reviens.

— Une femelle m'a mordu le bras… J'espère qu'elle n'a pas la rage.

— Tu veux que je te treuille ?

— Pas question.

Il utilisa un pilier pour revenir sur la verrière, puis se balança juste en dessous pour se trouver dans l'ouverture.

— Les petits ne dormaient pas tous. Le gaz n'est pas allé jusqu'au fond et je me suis laissé surprendre.

Pour transporter les jeunes Garous ils durent les sortir du filet en le coupant simplement. Bibi fit trois voyages, Gus un seul.

Vers cinq heures du matin les Garous étaient dans leur cage. Tous étaient des hybrides d'animaux et d'hommes. Deux mâles, deux femelles. On retrouvait des membres de chèvre, de cochon, d'âne, des corps d'adolescents, de petites mains délicates au bout d'une patte de cochon par exemple.

— Ça va faire sensation, dit Bibi satisfait.

— Ils se réveilleront bientôt ? demanda Gus inquiet.

— T'en fais pas.

Ils quittèrent le local des cages et Bibi, surpris, vit que son ami se préparait à sortir.

— Où vas-tu ?

— Je vais essayer de la trouver.

— C'est de la folie, dans la nuit.

— Elle peut mourir de froid. Je passerai par la verrière pour couper au plus court. Tu ne retournes pas tout de suite à notre ancienne position ?

— Je peux attendre encore un peu, dit Bibi. Mais je ne suis pas d'accord avec toi.

— Ne t'inquiète donc pas. Si tu savais ce que j'ai pu faire pour survivre jusqu'à présent. Je vais m'équiper et je la retrouverai.

Très vite il se hissa tout en haut de la verrière et essaya de repérer le tas de sable dans le noir. Il faillit ne pas voir le trou qui crevait le toit de la station sur une longue distance, dut le contourner. Il n'avait pas sommeil et ne pouvait oublier le visage de la jeune femme. Elle détenait une partie de son passé et jamais, en deux ans, il n'avait approché si près de sa propre vérité. Un jour peut-être dirait-elle un mot, ferait allusion à un événement qui serait comme un déclic longtemps attendu.

Il dut allumer sa lampe à plusieurs reprises, aperçut la pyramide. Peu après il découvrait trace du passage de Yeuse dans la glace. Mais il ne l'apercevait nulle part et descendit au pied de ce gros tas de sable.

CHAPITRE IX

La nouvelle tomba durant la nuit et le secrétariat de veille se permit de réveiller le Président Kid pour lui annoncer l'événement.

— Le frère Pierre a été désigné comme pape… Sous le nom de Pie XIII, lut le Kid assis dans sa couchette. Je vous remercie.

Une fois seul il chercha dans ses vieux livres, trouva finalement dans un dictionnaire que Pie XII avait été pape de 1939 à 1958.

— Autoritaire… traditionaliste… On lui reprocha durant la Seconde Guerre mondiale son silence officiel face aux atrocités nazies.

Le Kid secoua la tête et enfila une robe de chambre pour se rendre à son secrétariat.

— Quel est le responsable des religions que vous puissiez toucher le plus vite ?

— Simoni, Président.

— Demandez-lui de venir, qu'il apporte tout ce qu'il sait sur le précédent Pie XII et sur l'actuel Pie XIII.

L'homme arriva une demi-heure plus tard assez éberlué par ce réveil brutal et cette demande bizarre. Il apportait néanmoins un dossier.

— Il fallait s'attendre à cette élection…

— Pourquoi ?

— Ce religieux a toujours combattu les schismes et les déviances de toutes sortes. C'est à lui qu'on doit la nouvelle décision sur les Roux. Ils n'auraient pas d'âme.

Le Kid, très fermé à toutes ces choses, voulait surtout savoir quels seraient les effets pratiques de cette élection.

— D'abord pour notre Compagnie.

— Il est certain que le nouveau pape essaiera de nous envoyer des missionnaires. Le nombre de Néo-Catholiques est très faible ici. Il peut vous proposer un nonce apostolique, c'est-à-dire un ambassadeur.

Le Kid haussa les épaules. Il n'accepterait pas sans négocier. Il avait vu les Néos à l'œuvre dans la Transeuropéenne et ne tenait pas à

les avoir en face de lui comme adversaires ou comme force subversive et rétrograde.

— Il est aussi certain que la Compagnie de la Sainte-Croix, qui se trouve en bordure de la Dépression Indienne, prendra une très grande importance. À partir de là le nouveau venu va essayer de faire rayonner la religion néo-catholique sur toute l'Australasienne et aussi notre Compagnie, sans oublier l'Africania.

— Pourrait-il créer d'autres Compagnies de ce type ?

— Je ne peux pas vous dire, voyageur Président, mais tout est possible. Vous connaissez le nouvel élu ?

— Il a séjourné dans la Concession un temps.

Avec Lien Rag, ils étaient partis pour délivrer Yeuse et Jdrien sur le Réseau des Disparus.

— Vous me préparerez un rapport… Que veulent-ils dire dans ce vieux dictionnaire au sujet de ce Pie XII ? Qui étaient les nazis qui s'étaient livrés à des atrocités ?

— Des sortes de bandits, voyageur Président. Ils s'étaient emparés d'un territoire et de là ils ont envahi tous leurs voisins… Un peu comme les bandes de routiers d'une époque antérieure, si vous voulez. Ils avaient comme signe distinctif une croix ainsi dessinée.

Il la dessina sur une feuille de papier.

— On appelait ça un svastika. On en voit quelquefois utilisés comme bijoux.

— Et les atrocités ? Attendez… Ils parlent aussi du peuple juif, qui est-ce ?

— Vous avez dû en rencontrer, voyageur Président… Il y a une petite communauté à Kaménépolis… Ils observent une religion assez proche des Néos… On dit qu'elles auraient la même origine.

— Ce Pie XII les aurait laissé martyriser par ces bandes de…

— Nazis, voyageur Président.

— Je vous remercie… Tâchez de trouver des réponses à toutes ces questions.

Il se recoucha mais ne put trouver le sommeil. Il se demandait si l'affaire était d'importance, mais quelque chose en lui acceptait l'événement avec réticence et il se trompait rarement dans ses prémonitions.

Le lendemain il appela l'écrivain R qui séjournait toujours à Kaménépolis, pensant écrire un roman et peut-être une autre pièce de théâtre.

— Oui, j'ai entendu la nouvelle. Vous savez qu'elle n'a mis que douze heures pour nous parvenir ?

— Moi je l'ai eue cette nuit, s'étonna le Kid. Moins de huit heures après…

Il se renseigna et apprit que la nouvelle avait transité par la

Compagnie de la Sainte-Croix, laquelle disposait depuis peu d'un réémetteur si puissant qu'il pouvait atteindre Titanpolis.

— Voilà qui est nouveau, dit le Kid. C'est bien la première fois qu'une dépêche ne met que huit heures pour parcourir une si grande distance.

CHAPITRE X

Pour éviter toute mauvaise surprise, Gus progressait tout en haut de la coursive, à l'aide de ses mains et d'une conduite en plastique aussi dur que de l'acier. Peut-être une canalisation d'eau, pensait-il. Au sol de petites taches humides et même quelques gouttes de glace. Quelqu'un avait emprunté le même itinéraire, peut-être Yeuse, mais rien n'était moins certain.

Il se pendit de la main gauche au-dessus de la première porte étanche qu'il rencontra, fit tourner le volant de l'autre, repoussa le battant et attendit, prêt à sauter sur le dos du premier qui se présenterait.

Une minute s'écoula et, toujours pendu d'une seule main, il jeta un coup d'œil, vit des pupitres, des écrans. L'endroit était désert. Il y avait aussi des traces d'humidité, imperceptibles, mais qui laissaient des auréoles sur le sol brillant. Il descendit, s'approcha des pupitres. Il connaissait ce modèle qu'il avait largement utilisé quand il recherchait Concrete Station depuis Stanley Station, au central des computeurs de l'Australasienne.

Il les examina les uns après les autres, découvrit que l'un d'eux commandait une installation vidéo intérieure. Il tâtonna un peu pour réveiller sa mémoire et soudain Yeuse apparut sur l'écran. Il retint un petit rire devant le visage stupéfait de la jeune femme en train de pénétrer dans la pyramide. On la suivait dans la coursive, puis dans cette même salle. Il découvrit avec elle les aménagements suivants jusqu'à la salle des cages.

— Des momies de Garous, fit-il en tressaillant.

Yeuse s'enfuyait, tournait un peu en rond et soudain la voilà qui était photographiée en contre-plongée par une autre caméra. On découvrait sa minuscule silhouette à côté de la monstrueuse locomotive.

— Incroyable ! s'exclama Gus.

Ainsi donc ce n'était pas une légende, elle existait bien cette

fantastique montagne d'acier, de fonte, de cuivre. Gus en oubliait Yeuse dans son émotion et quand il se reprit, elle avait disparu mais, tout en haut d'une échelle, une ouverture apparaissait dans l'énorme coupole centrale. Elle avait disparu à l'intérieur du monstre et aucune caméra ne l'y avait suivie.

Il interrompit la vidéo et partit à la recherche de l'immense salle où, depuis dix ans, attendait la machine. Il avait constaté que la température intérieure était douce, idéale, qu'un bourdonnement chatouillait les paumes de ses mains à travers les gants renforcés qui lui servaient de chaussures.

Vertigineuse. Ce fut sa première impression devant la locomotive et il ressentait ce que les populations, les cheminots avaient dû éprouver devant cette masse. Une terreur respectueuse. C'était la matérialisation de toutes les craintes subconscientes d'une société conditionnée par le rail, le symbole d'une tyrannie impitoyable. Ce Kurts avait su ce qui frapperait les esprits d'épouvante, surtout ceux des personnels ferroviaires les plus conditionnés. La simple vue de sa création paralysait à moitié les réflexes et son équipement ne pouvait que parfaire sa puissance irrésistible. Il découvrait les radars, les détecteurs, toutes les antennes et les sondes qui alimentaient en données la boulimie d'informations de cet animal d'acier.

Lentement il grimpa jusqu'à la coupole, découvrit la salle de commandement, une véritable passerelle de navire ancien. Aucune autre machine au monde, même panaméricaine, ne disposait du dixième de l'équipement visible. C'était le prix de sa totale indépendance vis-à-vis des réseaux informatisés. La machine était au-dessus de toute la sophistication électronique de la signalisation intercompagnies.

Il descendit à l'entrepont et découvrit Yeuse endormie dans une des chambres. Sur la moquette un plateau avec les restes d'un repas. Elle s'était complètement dévêtue et il respira un parfum agréable. À côté on trouvait une petite salle de bains. La baignoire était pleine d'une eau bleutée. La jeune femme s'était baignée, s'était nourrie et dormait en toute innocence.

Gus se dit qu'à sa place il n'aurait pu être aussi serein. Depuis qu'il avait aperçu en vidéo les cadavres desséchés de ces Garous, un fond d'amertume séchait sa bouche, excitait de méfiance ses sens.

Il continua son inspection et trouva la chambre du maître de bord, l'enregistreur-répondeur encastré dans le chevet. Une voix d'homme, agréable mais ironique s'éleva. Il écouta sans réagir. Un code ? Quel code ? La suite de leurs recherches était donc à ce prix-là.

Silencieux, toujours sur ses gardes, il découvrit la cuisine, se fit du café. Le courant électrique servait à tout dans cet antre miraculeux.

Il y avait donc une source inépuisable qu'il découvrit dans la salle des machines. Il avait entendu parler de réacteur nucléaire mais n'en avait jamais vu un seul. Celui-là réchauffait perpétuellement un circuit fermé qui alimentait d'énormes alternateurs, mais la machine pouvait également fonctionner de façon plus classique. Il ouvrit le foyer géant qui pouvait engloutir du charbon. Des brûleurs d'huile en place étaient prêts à rugir comme des lance-flammes.

Lorsque Yeuse ouvrit les yeux elle le vit, assis dans un fauteuil en face du lit. Pouvait-on dire assis ? Tout son tronc était affaissé dans le moelleux de ce siège. Il lisait.

— Vous êtes venu ?

— Il ne fallait pas ?

Elle s'était redressée, découvrant sa poitrine de femme au sommet de sa plénitude. Il regretta qu'elle remonte le drap sur les pointes mauves de ses seins, et pas seulement parce que le spectacle était très érotique. Il aurait aimé que cet éclair d'intimité complice, plus proche de l'amitié que du sexe, se prolonge un peu, mais d'un autre côté il était heureux qu'elle le crédite de la même avidité que les autres hommes. Il n'était donc pas un simple handicapé pour elle ?

— Vous avez tout visité ? Vous avez vu les momies ?

— Je me suis étonné que vous puissiez dormir.

— Je crois qu'il n'y a plus personne dans cette pyramide.

— Nous n'en serons sûrs que lorsque nous aurons tout vérifié.

Puis il songea aux films vidéos en mémoire.

— Tout ce qui se passe ici est enregistré sur bandes magnétiques. Tout sauf à l'intérieur de cette locomotive. Parce qu'il existe un circuit différent.

— Je vais me lever, dit-elle.

Il tourna la tête et elle disparut dans la salle de bains. Lorsqu'il ouvrit les yeux, elle portait une robe longue en dentelle d'un mauve léger sous laquelle elle était nue. Elle tourna sur elle-même et la jupe se mit en corolle, découvrit ses jambes.

— Il y a toute une garde-robe pour femme, dit-elle. C'est fabuleux ce qu'on peut trouver ici.

— Le fruit de rapines de vingt ou trente ans ?

— Vous désapprouvez ?

— Je cherche à me faire une idée sur ce Kurts… Et par là même sur Lien Rag… Mon « parent », ajouta-t-il avec un accent ironique. Je suis fasciné par ce que je découvre ici mais je n'oublie pas mon but.

— C'est peut-être le même, dit-elle en s'asseyant au bord du lit pour examiner les bas de soie qu'elle portait.

Il se demanda comment ils pouvaient tenir en haut de ses cuisses si elle ne portait pas de sous-vêtements. Il essaya de chasser cette image de son esprit mais elle persistait en arrière-plan et le rendait

nerveux.

— Il est sept heures du matin, dit-elle. Il fait encore nuit. Votre grand type va s'inquiéter ?

— Il faudrait lui donner de nos nouvelles. Si nous devons explorer cet endroit nous ne sortirons pas de sitôt. Il faut aussi que je retrouve les archives de Gravel Station et il est possible qu'elles aient été transférées ici.

— Vous avez vu ces Garous aux têtes de chèvres ? On dit que ces animaux dévorent n'importe quoi et qu'ils sont friands de papier.

— Les archives ne sont pas forcément sur papier, dit-il sèchement. Il me suffit d'une plaque de destination d'un wagon par exemple. Pour construire Concrete Station, si l'on s'en tient au vieux sens étymologique il a fallu du sable, du gravier. Ici on produisait ces matériaux. Et Concrete Station se trouve dans la Dépression Indienne. Pourquoi aurait-on fait venir du sable d'ailleurs ?

Elle déclara qu'elle avait faim et qu'elle allait préparer le petit déjeuner. Il la suivit. Tandis qu'il préparait du café et du thé, elle faisait frire des tranches de lard sur lesquelles elle vidait une boîte d'œufs liquides. Il y avait dans cette cambuse des aliments rares, parfois même inconnus du couple.

En vain il essayait de regarder ailleurs que les fesses de cette femme qui lui tournait le dos. La robe la moulait de par sa forme jusqu'à mi-cuisses avant de s'évaser vers le sol. Ce Kurts devait habiller ses conquêtes de façon à pouvoir s'exciter à longueur de journée.

Lorsqu'elle se retourna Gus avait disparu. Elle s'installa et commença avant qu'il ne revienne.

— Je suis allé prendre une douche, dit-il simplement.

Mais elle avait assez d'expérience amoureuse pour percevoir son trouble, retrouvait sur son visage la même expression que sur celui du Kid, le soir où elle l'avait entraîné dans sa chambre.

Il mangeait gloutonnement comme pour compenser une frustration et elle se sentait coupable, attendrie aussi, mais pas le moins du monde tentée. Depuis que Bibi et Gus l'avaient sortie de cet enfer, elle cherchait à oublier cette régression animale qui l'avait poussée vers ses deux compagnons, dans l'enfermement où ils étaient tous les trois. Elle essayait d'oublier certaines scènes, des postures, des invitations crues qu'elle avait lancées avec une véhémence vulgaire.

— Vous pensez entrer en communication radio avec Bibi ?

— Il faudrait savoir si la pyramide est équipée d'une antenne extérieure… Sinon elle fera cage de Faraday. Nous trouverons tout ça dans la première salle. Il n'y a pas que des ordinateurs là-bas.

— Je voudrais ranger ici. Quand je suis arrivée c'était impeccable et je ne voudrais pas que nous nous comportions comme

des vandales.

Il l'aida et ils allèrent ensuite dans la fameuse salle. Il découvrit un puissant émetteur-récepteur qui pouvait certainement capter les émissions des deux stations les plus proches, Gen Station et Cross Bi Station.

— Avec la fréquence du wagon je dois pouvoir le prévenir.

Il dut insister une vingtaine de minutes avant qu'une voix inattendue ne réponde, celle d'Engol :

— Votre copain est inquiet. Il est allé en reconnaissance mais il doit revenir. Je peux le contacter par l'équipement radio habituel. Vous avez trouvé quelque chose ?

— Oui, mais nous poursuivons l'exploration, dit sèchement Gus.

Il n'aimait pas cet homme, le trouvait trop gémissant. Il avait perdu une moitié de jambe, on lui mettrait une prothèse et il pourrait marcher après une rééducation active.

— Bibi sera prévenu, dit-il à Yeuse.

— Vous êtes entré dans la chambre de Kurts, vous avez vu le pupitre au chevet ? De là il pouvait tout surveiller, même la température du réacteur et sa radioactivité. Il a laissé un message mais seul un mot clé y donne accès.

— J'ai vu tout ça, dit Gus qui remettait en route les enregistrements vidéo de surveillance.

Il se découvrit en train de pénétrer dans la pyramide et jusqu'au moment où il grimpait dans la locomotive, puis ce fut le tour de Yeuse. Il se demandait si l'écran allait s'éteindre mais soudain apparaissait un visage inconnu, celui d'une femme à l'air épouvanté.

— Au secours ! criait-elle. Ils se sont évadés et ils nous traquent… Nous en avons abattu quelques-uns mais nous ne disposons pas, à l'intérieur de cet endroit, d'armes puissantes… Juste de quelques pistolets de faible puissance…

Et le circuit vidéo s'interrompit.

— Il s'est passé une tragédie…, commençait de dire Gus lorsque d'autres images apparurent.

CHAPITRE XI

Très vite ce fut hallucinant. Les caméras avaient enregistré les scènes les plus horribles mais en même temps on découvrait la vie des anciens compagnons de Kurts en quelques séquences très courtes.

— Mais il y a un montage, s'écria Yeuse.

Gus ne comprenait pas.

— On a fait une sélection d'images… Sinon tout serait sur le film. Or, nous avons vraiment une suite dramatique, comme un véritable film… Si c'est le travail d'un ordinateur, c'est une pure merveille.

— Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?

— Je ne sais pas, fit-elle d'une voix plus sourde… Il faudrait alors admettre que nous ne sommes pas seuls dans cette pyramide.

Gus comprit ce qu'elle voulait dire. Il n'était pas très au courant de ces techniques cinématographiques et vidéo mais c'était un fait. On ne voyait pas tout ce qui s'était déroulé en quelques heures dans cette pyramide.

Les hybrides s'étaient évadés. Ils étaient une trentaine dans les cages et il fallait être attentif pour se rendre compte que les mâles étaient à part des femelles.

— C'était une erreur, murmura le cul-de-jatte.

— Une précaution… À moins de les stériliser.

Une serrure cédait soudain alors qu'une sorte de singe aux mains nues écartait la porte. La caméra fit un gros plan et ils découvrirent la serrure curieusement endommagée, rongée.

— Ils ont pissé dessus, s'écria soudain Yeuse… Il y a eu un précédent dans un zoo de GSS en Transeuropéenne. Les mâles sortaient tous des cages et se regroupaient devant celle des femelles. Ils essayaient de tordre les barreaux en les secouant avec force.

Deux surveillants arrivaient, un homme et une femme, et ils étaient sans armes, portaient des plats de nourriture. En quelques secondes ils étaient assaillis. On distinguait nettement la mise à mort

de l'homme, les griffes qui déchiraient, les dents qui mordaient. Très vite il ne restait qu'une masse sanglante méconnaissable alors que la femme était violée par le singe aux mains humaines, suivi par un être à tête de loup.

Les femmes étaient délivrées à leur tour et c'était le rut énorme, celles-ci n'ayant visiblement en tête que la satisfaction des mâles, et les deux sexes oubliaient que d'autres hommes pouvaient surgir. La femme gisait éventrée sur le sol et une chèvre à l'arrière-train de truie broutait ses entrailles.

Des hommes faisaient irruption. L'un d'eux avait un petit pistolet, les autres des barres de fer. Les balles tuèrent des Garous mais les autres noyèrent les arrivants sous leur nombre. Ils les mirent en pièces.

À partir de là on les voyait pénétrer dans les cabines particulières et se livrer à des atrocités et des viols. Rien ne semblait les arrêter. Le système vidéo fonctionnait et pourtant entre deux séquences violentes on voyait des silhouettes en train de balayer les couloirs ou de réparer un appareil dans le grand hangar.

— Il a dû y avoir un court-circuit. Les images s'enregistraient sans que personne, ici dans cette salle, se doute que les Garous approchaient.

Mais d'après le film, les Garous ne devaient pas pénétrer dans cette pièce. Subitement les trois personnes présentes découvraient le danger qui les menaçait et se barricadaient.

— Je pense que ce sont elles qui ont dû faire le montage, dit Yeuse. Bien après les événements. Peut-être étaient-elles coincées ici…

On pouvait voir les Garous envahir les cuisines, s'empiffrer. Ils dédaignaient tout ce qui était à base d'alcool et emportaient les viandes décongelées surtout. Ils tournaient en rond dans la pyramide mais le hangar, avec la monstrueuse locomotive, les épouvantait et ils n'osèrent y pénétrer. La pyramide également leur devenait intolérable, et malgré leur manque d'intelligence apparent ils finirent par trouver la sortie, se précipitèrent au-dehors. La porte se verrouilla derrière eux et les trois survivants, deux femmes et un homme, commencèrent de sélectionner les images filmées un peu partout.

Dans le hangar il n'y avait plus personne. Avant de repartir effrayés, les Garous avaient entraîné les deux ouvriers présents, les avaient dépecés dans une coursive.

— On n'a rien retrouvé, murmura Gus.

— Ils ont dû tout nettoyer.

— Mais ça remonterait à quelle époque ?

— Kurts avait quitté l'endroit depuis longtemps… Je le pense, du moins.

— Que faisait-il de ces Garous ? Où sont passés les survivants ?

— Je pense qu'ils ont fini par s'enfuir.

C'était la conclusion du film. La même femme qui apparaissait au début l'expliquait.

— Nous partons. Nous avons préparé une draisine et nous quittons cet endroit horrible. Nous avons beau nous dire qu'ils ne reviendront pas, nous n'arrivons pas à dormir. Ils ont envahi la station et liquidé le personnel ferroviaire, nos amis. Ils sont les maîtres désormais, ils pillent les réserves alimentaires. Pendant deux, trois semaines, ils peuvent se nourrir ainsi, mais ensuite… Cette pyramide a des faiblesses, des endroits vulnérables et nous craignons qu'avec leur flair développé d'animaux sauvages ils ne les découvrent. Nous ne pouvons assumer la mission que notre chef Kurts nous a assignée. Nous préférons nous enfuir même si nous passons pour des lâches… De toute façon les Garous finiront par attaquer des trains de voyageurs qui transitent par Gravel. D'ordinaire ils ne s'arrêtent pas mais ils trouveront vite comment les faire dérailler. Ils attaqueront les voyageurs et cet affreux événement attirera l'attention sur Gravel. Nous ne serons plus en sécurité.

Elle se tut et l'image disparut. Puis elle revint mais ce n'étaient plus que des séquences banales sur la vie des reclus depuis des années.

— Il faudrait les regarder pour savoir où se trouve Kurts, dit-elle.

— On peut faire une sélection… En étudiant le clavier on doit pouvoir faire ressortir les documents importants. Mais s'ils sont datés, il faudra choisir… Puisque le calendrier officiel décrété par la CANYST n'est pas observé sur toute la planète de la même façon.

— Au début la station devait être chauffée et les Garous ont pu survivre facilement… De la nourriture, de la chaleur… ils se sont multipliés…

— Un animal comme la chèvre est prêt à engendrer au bout de combien de temps ?

— Je l'ignore… Ils étaient une trentaine au départ et ils sont plus de cent.

— Les femelles peuvent porter plusieurs petits… Il n'y aurait qu'une génération, peut-être deux…

Certaines images les obsédaient. Yeuse revoyait le viol de cette femme par ce singe aux mains nues, entendait les hurlements de la malheureuse. Il y avait eu d'autres femmes aussi violemment prises, mais celle-là devait la hanter longtemps. Elle ne pourrait plus jamais aller et venir dans cette pyramide sans arrière-pensée.

— Je vais essayer d'avoir Bibi, annonça Gus.

Il l'obtint. Le géant parut heureux de l'entendre et d'apprendre que tout allait bien.

— Il faut rentrer. Nous avons juste le temps de filer. On annonce

une autre tempête et nous en profiterons pour tromper les Aiguilleurs de Cross Bi Station. Quand le vent souffle à trois ou quatre cents kilomètres à l'heure, personne ne se préoccupe plus du trafic.

— Nous n'avons pas terminé notre exploration, dit Gus lentement.

Yeuse découvrit son visage pâle. Il avait conservé cette pelisse en fourrure même dans cette température clémente, comme s'il redoutait de dévoiler les particularités de son corps. Elle n'avait encore jamais vu ses moignons mais comprenait cette pudeur.

— Gus, il faut rentrer, répéta Bibi.

— Désolé, mais nous devons rester… Nous vous rejoindrons plus tard.

— C'est pas possible, cria le géant. Je ne peux pas t'abandonner dans un coin aussi pourri, voyons… Ça, jamais !

— Tu vas le faire. Tu repars avec Engol et les Garous. Tu rejoins ton cirque. On te donnera de nos nouvelles le plus rapidement possible. Je ne partirai d'ici que lorsque j'aurai des précisions sur ce que je recherche, pas avant.

— Et la femme ?

— La femme, cria Yeuse, est dans la même disposition d'esprit. Elle attend depuis trop longtemps cet instant pour renoncer à ses intentions. Soyez assez bon pour vous occuper d'Engol une fois chez vous, à Big Star Station. Je vous dédommagerai plus tard. Qu'il avertisse le Président Kid à mon sujet…

Elle se reprit :

— Mon mari également, l'écrivain Ruanda plus communément appelé R. Dites-leur que je poursuis mes recherches et que j'ai de très grands espoirs.

— Je ne voulais pas vous offenser, fit Bibi confus. Et je répugne à vous quitter. Si d'ici huit jours vous ne m'avez pas donné signe de vie je reviendrai.

— Nous avons besoin de beaucoup de temps pour éplucher les archives et pour essayer de découvrir les codes que ce Kurts avait utilisés pour verrouiller ses déclarations.

Bibi finit par accepter de repartir. Il le faisait sans enthousiasme, mais si une nouvelle tempête s'élevait il ne pourrait pas la subir sans dommages. Il lui fallait regagner une station pour se mettre à l'abri.

La première décision que prit Gus fut de vérifier le système de surveillance intérieure. Il réussit à maîtriser les commandes des caméras et fouilla de leurs objectifs le moindre recoin.

Yeuse, très angoissée, regardait l'écran en silence.

— Vous voyez qu'il n'y a plus personne.

— Reste la loco, dit-elle. Elle a de telles dimensions que l'on pourrait s'y dissimuler des semaines sans être repéré.

CHAPITRE XII

On vint le prévenir à l'usine d'herbe qu'une autre « mamelle » avait franchi les crêtes de l'Est, à l'aube. Des récolteurs de lichens l'avaient aperçue dans le jour incertain et avaient cru qu'un fragment du ciel leur tombait sur la tête. Les Tibétains appelaient ainsi les dirigeables.

Liensun garda son calme apparent mais l'arrivée de nouveaux Rénovateurs allait encore compliquer la situation dans la petite Compagnie et surtout dans Evrest Station. Les habitants, certainement travaillés par les religieux, admettaient de moins en moins leur présence, et depuis quelques jours les Rénos n'osaient plus s'aventurer seuls dans la station. On refusait de les servir et, dernièrement, trois d'entre eux avaient été agressés, barbouillés de beurre rance après avoir été déshabillés. Il avait fallu que Liensun aille à leur secours.

Les techniciens de l'usine à herbe devenaient arrogants et le Conseil provisoire de gestion de la Compagnie se réunissait sans le convoquer.

Pourtant il obtenait de bons résultats, les récoltes d'herbe se succédaient tous les vingt jours et la production ne cessait d'augmenter. Elle pouvait tripler d'ici six mois et ensuite quadrupler régulièrement. Il avait fait fabriquer des conduites d'eau chaude en plastique, après avoir créé une unité spéciale qui produisait cette matière à partir du charbon. Mais il avait l'impression que quoi qu'il fasse il était tenu en suspicion.

Le dirigeable ne mettrait que deux heures pour survoler la capitale et il continua de travailler. Il pensait que c'était Juguez qui revenait, mais au bout de trois heures, alors qu'il attendait en dehors de la station sur le terrain habituel, le dirigeable n'apparaissait pas. Quelques Rénos l'accompagnaient. Depuis longtemps les Tibétains ne faisaient plus attention aux « mamelles », les subissaient comme une fatalité.

— N'est-ce pas inquiétant ? lui demanda-t-on. Ces montagnes

sont si hautes et ces vallées si étroites. Pourvu qu'ils n'aient pas eu d'ennuis.

Il essayait de les rassurer mais l'attente devenait très pénible. On lui apporta un peu de thé et une crêpe fourrée à la viande de yak qu'il mâcha sans appétit. Et puis quelqu'un signala la grosse masse.

Liensun pensa à une goutte de pus que ce ciel maladif, croûteux, laisserait échapper. Mais c'était bien *Soleil d'Espoir* qui arrivait bizarrement par le Nord. Il fut bientôt à l'aplomb et la première ancre tomba, grésilla en s'enfonçant dans la glace. Puis vinrent les autres et, avec un synchronisme parfait, les treuils enroulèrent les câbles et, perdant son hélium, le dirigeable vint toucher la glace.

Il fut le premier à descendre et Liensun le reconnut sans l'avoir jamais vu.

Il était grand, auréolé de blond et portait un grand vêtement de peaux jusqu'au sol. Il regardait dans sa direction et aussitôt Liensun tenta d'élever un barrage mental contre la pensée inquisitrice du nouveau venu. « Je suis ton demi-frère et je viens vers toi dans l'affection et le désir de nous entendre. »

Méfiant, Liensun ne laissa pas ce message lénifiant atteindre sa sensibilité. Il le garda en dehors de ses défenses psychiques mais s'avança vers Jdrien.

— Eh bien, dit-il d'une voix forte, il fallait que cette rencontre eût lieu un jour ou l'autre.

Jdrien souriait. Il était plus grand que lui, plus fort, plus âgé aussi. C'était un homme du froid, aguerri, habitué à une vie dure, terrifiante. Lui, malgré son entraînement, il avait fait partie des commandos parachutés, était comme tous ceux du chaud en train de se rabougrir, de perdre ses résistances naturelles. On disait que les hommes avaient perdu plus de vingt centimètres depuis le début de l'ère glaciaire.

— J'ai préféré venir tout de suite, dit Jdrien. Ma Ker le désirait.

— Vraiment. Ma mère adoptive a donc un faible pour toi ? Je suppose que deux frères se tutoient ?

— Ma Ker était très inquiète, se demandait si d'autres contingents de Rénos pouvaient suivre.

— Tiens, c'est Juguez qui commande le dirigeable ? J'attendais un autre pacha.

Il quitta son frère pour aller donner l'accolade à Juguez alors qu'il n'avait même pas serré la main de Jdrien. Ce dernier tournait le dos à la scène, souriait. Il savait ce qui se passait derrière lui.

— Comment vous avez fait un détour ! s'indigna Liensun. On vous a signalés sur les crêtes dès l'aube et vous avez perdu deux heures ? Les vents contraires dans les vallées ?

— Nous avons emprunté la Grande Vallée des Morts pour

approcher de la Grande Falaise des Bienheureux… Demandez donc à votre frère, je n'ai fait qu'exécuter ses ordres. Ma Ker m'avait fortement recommandé de me fier à lui.

Furieux, Liensun revint vers la haute silhouette blonde qui regardait au loin vers Evrest Station.

— Pourquoi, dis-moi pourquoi ?

— Le Grand Lama désirait communiquer avec moi.

— Communiquer ?

— Nous sommes restés en point fixe, fit Juguez mal à l'aise, juste en face de cet extraordinaire monastère en plein ciel… maintenu par des étais de bois… On se demande comment il ne s'écroule pas… Je me suis demandé si ces gens-là n'avaient pas eux aussi un don surnaturel pour empêcher l'édifice de s'abîmer dans la vallée.

Liensun, fou furieux, contournait son frère, revenait sur ses pas. Il se sentait minable, trop jeune, trop inexpérimenté. Il faisait illusion par son apparence. On lui donnait plus de vingt ans alors qu'il en avait quinze seulement.

— Que viens-tu faire ?

— Servir de garantie. Le Grand Lama est très heureux que je sois là. Je ne ferai pas autre chose que servir de caution. Mais je n'admettrai pas qu'on en profite pour gruger ces religieux.

— Tu es stupide.

Liensun se colla presque à lui.

— Des fanatiques… Tu aides des fanatiques ? Toi le Messie des Roux ? Toi dont on vante la tolérance et l'esprit de négociation ?

— Ils ont peur du Soleil. Les Roux ont également peur du Soleil, c'est tout. Si tu indiquais à ces pauvres gens fatigués par le voyage ce qu'ils doivent faire.

Les Rénos débarquaient avec leurs bagages. Le reste devait suivre plus tard si *Soleil du Monde* parvenait à décoller avec son réacteur nucléaire.

Liensun regarda ce troupeau avec mépris. Ils étaient misérables, découragés, dépaysés. Et lui il devait les prendre en main, les réconforter…

— Il y a de vieux vapeurs qui attendent là-bas. Il faut marcher puisque la ligne n'arrive pas ici.

Ils étaient aussi mal protégés du froid, les combinaisons isothermes manquaient et les peaux de phoques, mal tannées, empestaient. Ils se dirigèrent vers les vieux vapeurs, les wagons plates-formes. Liensun n'avait trouvé que ça, même pas des wagons à yaks. Les employés du chemin de fer n'en faisaient qu'à leur tête.

— Il faut marcher, hurla-t-il en s'élançant devant sans se soucier de ses amis.

Jdrien aidait les gens ainsi que l'équipage. Juguez avait laissé

pas mal d'hommes à bord et tous étaient armés. Il craignait désormais le pire de la part des Tibétains. Jdrien ne lui avait rien dit de son dialogue silencieux avec le Grand Lama. Juguez se demandait même si ce n'était pas de la comédie. Jdrien était sur la passerelle extérieure dans le grand froid et regardait vers la lamaserie. D'accord pour lui, il avait fait ses preuves, mais le Grand Lama ? Était-il télépathe lui aussi ? Il n'aimait guère ces manifestations anormales.

Il le dit à voix basse à Liensun quand il monta auprès de lui dans le vapeur.

— Je ne crois pas que ça va améliorer les choses. Est-ce qu'il va s'occuper de nos affaires ? Là-bas dans Jelly, et puis au bord du trou aux phoques, les gens allaient le voir sans cesse, il les guérissait, les rassurait, et durant le voyage, il n'a pas arrêté. Vous devrez vous méfier.

— La situation est telle ici qu'il comprendra très vite, ricana Liensun.

Les vapeurs démarraient en patinant sur le verglas et les Rénovateurs se pelotonnaient dans les coins pour lutter contre l'air glacé.

— Un autre dirigeable arrivera la semaine prochaine, dit Juguez, puis je repartirai.

CHAPITRE XIII

Quarante-huit heures s'étaient écoulées depuis le départ de Bibi et d'Engol et Yeuse ne parvenait pas à vivre paisiblement. Lorsqu'elle pénétrait dans la locomotive où ils avaient décidé d'habiter, elle était prise d'angoisse. Pourtant Gus avait visité les parties basses de la machine, les coins les plus reculés, les plus inaccessibles. L'homme-tronc pouvait se glisser à peu près partout.

— Il n'y a plus personne. Dormez tranquille. Fermez votre porte à clé.

Yeuse avait également peur de Gus, ne pouvait faire abstraction des regards appuyés qu'il posait sur elle. Elle qui essayait de s'habiller avec des vêtements trop amples pour ne pas attiser sa convoitise. Elle le sentait troublé, malheureux et pouvait se rendre compte de son désir.

Ils avaient fouillé dans les archives vidéo de la pyramide, en vain pour le moment. Il y avait dans la mémoire de l'appareil des centaines de films vidéo qui attendaient et normalement ils n'auraient pu exploiter le stock en un an. Il n'y avait aucun catalogue, rien qui leur permît d'organiser les recherches de façon plus fonctionnelle.

Les repas étaient les seuls moments agréables de la journée. Du moins celui du matin, car le soir Yeuse s'était rendu compte qu'il était préférable qu'elle ne traîne pas trop longtemps en compagnie de Gus. Il avait mis la main sur le stock de boissons fortes, avait découvert des vins que Kurts collectionnait. Tous des crus de la Transeuropéenne et de l'Africania où existaient des vignes sous serres de grande renommée.

— Leur production était si rare et si coûteuse que seuls les riches actionnaires pouvaient s'en payer dans ma Compagnie, lui avait expliqué Yeuse. Kurts attaquait ces gens-là, leurs riches convois. Ils habitent tous dans des palais qui roulent sur des dizaines de rails, obstruent la circulation et se déplacent très lentement. Ce sont des parasites uniquement préoccupés de leur confort et de leur luxe… Ils

n'osent même pas diriger la Compagnie et ont délégué leurs pouvoirs à la plus riche d'entre eux, Floa Sadon.

Gus goûtait aux vins mais préférait la bière et les alcools forts. Si bien qu'il versait ensuite dans les confidences et les tentatives amoureuses. Elle allait s'enfermer dans sa chambre, prenait un bain très long en rêvant de Lien Rag mais aussi de Jdrien son fils. Jamais elle n'avait autant souhaité que le garçon fût près d'elle. N'ayant rien oublié de leur rencontre dans le sud de la Dépression Indienne, au milieu des wagons-cimetières. Quel élan sauvage les avait jetés l'un contre l'autre ! Déjà petit garçon, Jdrien, très en avance pour son âge, intervenait mentalement lorsque son père et elle faisaient l'amour, et une nuit, elle s'en souvenait parfaitement, l'enfant dans son esprit s'était substitué totalement à Lien Rag et c'était son visage d'ange qu'elle avait vu entre ses cuisses béantes. Elle ne devait jamais l'oublier et peu à peu avait souhaité que le garçon devienne un jour son amant.

Gus continuait à boire seul en soliloquant puis, mal affermi sur ses bras, regagnait une autre chambre, se hissait sur le lit et dormait comme une brute. Il détestait l'image qu'il donnait de lui, mais cette femme le rendait fou. Il régressait imperceptiblement chaque jour et, parfois, fulguraient en lui ces scènes de femmes violées par les Garous. Qu'était-il d'autre d'ailleurs pour Yeuse, sinon un monstre à peine plus banalisé que ces hybrides…

Au bout de quarante-huit heures il sortit un matin au lever du jour et se hissa sur la verrière de la station. Le wagon autotracté n'était plus là. Sans savoir pourquoi il avait vaguement espéré que Bibi serait resté à l'attendre. Il alla au-dessus de la nursery des Garous et vit les adultes entremêlés, essayant de se donner chaud. Les petits étaient dans les wagons mais il repéra des tas de petits os dans un coin du quai. Les parents commençaient de dévorer leur progéniture et il se demanda si ce n'était pas l'une des phases d'un cycle de survie. Ils fabriquaient des enfants en abondance pour non seulement perpétuer la race mais aussi pour fournir de la nourriture aux plus solides.

En revenant il aperçut des silhouettes dans les congères et pensa que c'était une bande de loups qui devaient attendre le bon moment pour attaquer les Garous. Il s'en étonna car la bande avait dû parcourir de grands espaces déserts pour venir jusque-là. Il n'existait ni trous à phoques, ni rats, ni colonies de goélands. Alors comment survivaient-ils ?

— J'ai cru, dit Yeuse lorsqu'il la rejoignit dans la cuisine, j'ai cru que vous m'aviez abandonnée.

Il ne dit rien et commença de manger.

— Vous êtes sorti ?

— J'en ai assez de vivre confiné, dit-il. Nous ne trouvons rien.

Même pas ce code. Vous dites que vous connaissiez ce Kurts. Ça doit être quelque chose de facile à trouver.

— Je n'ai jamais rien dit de tel, cria-t-elle exaspérée, mais Lien Rag était son ami.

— Nous voilà bien avancés. Et puis arrêtez avec ce Lien Rag. Je ne veux plus en entendre parler. Jamais, vous entendez ?

Il se hissait sur la table à la seule force de ses mains, encore vêtu de sa houppelande fourrée et l'effrayait.

— Je vous en prie, dit-elle. Je fais de mon mieux… Si vous le voulez, séparons-nous… On s'occupera chacun de ses propres recherches.

— C'est un caveau ici… On commet un sacrilège contre les morts. Ils sont tous morts, vous m'entendez ? Tous. Peut-être même ce Kurts et ce Lien Rag… Et cette locomotive géante me donne la nausée… Vous savez ce que je pense ? Que c'est elle la véritable menace.

— Taisez-vous ! hurla-t-elle.

— Il n'y a ni Garou ni aucun être vivant caché dans ses entrailles. Mais elle est satisfaite, la gloutonne. Elle nous a bien digérés, elle se nourrit de nos terreurs, de nos fantasmes… Nous n'osons pas vivre en dehors d'elle et elle s'en réjouit. Un jour, vous verrez, nous ne pourrons même plus en sortir. Elle nous gardera au chaud… Pour toujours.

Yeuse s'enfuit, ne pouvant en supporter davantage. Gus repoussa la cafetière et prit une bière qu'il but d'un trait. Il lui fallait retourner dans la salle des ordinateurs mais il n'en avait pas la moindre envie. En fait il était certain que les renseignements qu'ils cherchaient étaient en mémoire dans la locomotive même, mais que sans le code ils ne trouveraient absolument rien.

— C'est ici… Et impossible de découvrir où se trouvent la partie principale de l'ordinateur de bord, les interconnexions, les unités d'échange, tous les périphériques.

Il jeta la bouteille de bière contre la machine à laver la vaisselle :

— Salope ! Tu entends, ô locomotive ? Tu n'es qu'une salope !

CHAPITRE XIV

Ils avaient atteint Cross Bi Station en même temps que la tempête, et Bibi avait cru pouvoir passer le sas desservant la ligne interdite vers Gravel Station, en profitant de l'effervescence que créaient les premières rafales de vent, mais l'Aiguilleur de service, un vieux maître habitué depuis longtemps à ce climat épouvantable, avait l'œil sur son dispatching et les dirigea vers une voie de garage en cul-de-sac, où les attendaient les agents de la police ferroviaire.

On ne les interrogea pas tout de suite mais ils furent séparés. On enferma Engol dans une cellule étroite et on le laissa là toute la nuit. Il avait l'impression que sa plaie s'ouvrait à nouveau, suintait.

Et puis il comparut devant le maître Aiguilleur.

— Banquisien ? Que faisiez-vous dans cette portion de ligne interdite ?

— Vous l'avez vu… Nous chassions ces monstres… Des hybrides pour le zoo.

— Taisez-vous ! Nous vous interdisons de raconter n'importe quoi.

— Mais enfin vous avez vu les cages, les… Garous ?

— Il n'y avait ni cages ni… Comment dites-vous ?

Engol soupira, leva la main.

— D'accord. Nous voulions voir ce qui se passait à Gravel Station, s'il n'y avait rien à voler.

Les Aiguilleurs étaient passés maîtres dans l'art d'obliger les suspects à reconnaître des faits imaginaires. Engol comprenait que le sujet Garous était tabou et que s'il s'obstinait il n'aurait plus la moindre chance de s'en tirer.

— Voler qui ?

— Les habitants.

— Qui avez-vous trouvé là-bas ?

— Personne. C'est désert.

Le maître Aiguilleur ôta sa casquette et la posa devant lui, la

contempla avec satisfaction. Engol détestait ces deux couleurs lugubres, ce noir et cet argent.

— Vous avez trouvé une autre locomotive à vapeur, d'autres personnes ?

Engol savait que Bibi et Gus étaient passés en se cachant dans les containers des plants de soja que l'on livrait à un fermier installé sur la ligne interdite.

Cet Aiguilleur pensait qu'il accompagnait Bibi à l'aller.

— Nous avons trouvé des journalistes. Au départ ils étaient cinq mais trois sont morts.

— Dans quelles conditions ?

— Déchiquetés par les… Non… Morts de froid. Ils ont eu des ennuis avec leur loco. Une plaque tournante a cédé et ils se sont plantés. Impossible de s'en sortir.

— Ils restent donc combien ?

— Deux.

— Leurs noms ?

Engol haussa les épaules. Pas question qu'il trahisse Yeuse. Il se moquait bien de Gus mais gardait toute son amitié à Yeuse. Pour lui elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour le sauver, même s'il s'était montré odieux au moment où la gangrène envahissait sa jambe.

— Je l'ignore… Nous n'avons pas lié connaissance.

— Nous voulons les noms. Nous voulons savoir comment ils survivent et s'ils ont l'intention de revenir… Nous pensons qu'il y a une femme. Qui est-elle ?

Le maître Aiguilleur dut appuyer sur un bouton d'appel car trois hommes entrèrent. Ils soulevèrent Engol malgré ses protestations et ses gestes de défense, l'immobilisèrent. Il ne comprit pas tout de suite ce qu'ils lui faisaient.

— Nous entaillons votre combinaison côté jambe droite et nous allons vous jeter au-dehors de la station. En moins de quelques minutes votre chair se nécrosera sur une grande surface à hauteur de la cuisse et il faudra vous opérer au plus vite. Vous n'aurez plus de jambes.

— Vous êtes fou ! hurla Engol. Complètement fou ! On le bâillonna et on l'emporta. Il se débattait et hurlait. Le maître Aiguilleur l'accompagna jusqu'au sas de la ligne interdite.

— Vous voulez répondre maintenant ?

Engol fit un signe affirmatif de la tête.

— Il s'agit de Yeuse… Voyageuse Yeuse, ambassadrice en Transeuropéenne. Elle est accompagnée d'un cul-de-jatte qui se nomme Gus. Je crois qu'il a un autre nom… Ragus ? Lienty Ragus, c'est ça.

— Vous avez dit un cul-de-jatte ? fit le maître Aiguilleur… Il a

donc réussi à aller là-bas ?

— Je vous en prie… Qu'avez-vous fait du géant, le patron du cirque ?

— Il est mort. De froid. Il a refusé de parler et nous l'avons jeté dehors complètement nu. Et c'est ce que nous allons faire de vous maintenant. Vous ne nous servez plus à rien.

CHAPITRE XV

Un matin Gus découvrit comment la pyramide pouvait s'ouvrir pour libérer la locomotive. C'était tout un pan de la pyramide qui s'effaçait, se divisant en deux immenses portes qui glissaient à droite et à gauche. Et contrairement à ce que pensait Gus, et certainement Yeuse mais il ne l'avait pas vue depuis l'avant-veille, cette issue ouvrait vers le Nord. La machine n'avait nul besoin de transiter par Gravel Station pour rejoindre les réseaux de l'Australasienne.

— Une voie secrète, inconnue, non répertoriée sur les *Instructions Ferroviaires*, jubila le cul-de-jatte.

Immobile au seuil de l'immensité de la banquise, il cherchait les rails, finissait par les apercevoir à quelques centimètres sous la glace.

— Transparents… Ils sont transparents…

Sautillant sur ses mains, il alla chercher un outil, une petite pelle de secours et commença de déblayer l'un d'eux, s'allongea pour l'examiner.

— Une sorte de verre… Pourtant solide.

Il tapa dessus avec la pelle, alla chercher une masse et, assis sur la glace, la leva à plusieurs reprises pour essayer de fracasser cette barre faite d'une matière si dure qu'il ne put même pas la rayer.

— Quel homme ! fit-il admiratif en pensant à Kurts. Il avait préparé depuis longtemps ce refuge… Mais ça n'explique pas ce que font les Garous dans la station.

Presque chaque jour il allait les observer, les voyait dépérir. Les tas de petits os ne cessaient de se multiplier. Mais viendrait le jour où ils n'auraient plus de petits à dévorer et n'auraient d'autre ressource que de se battre entre eux pour se nourrir des plus faibles. Ils finiraient par s'autodétruire, ce que devaient souhaiter les autorités ferroviaires, principalement les Aiguilleurs.

Soudain il pensa à une chose si évidente qu'il se lança à toute vitesse vers l'échelle d'accès à la machine, gémissant de n'être pas assez rapide. Comme un fou il surgit dans la passerelle de navigation

et poussa un hurlement de joie. Une lumière verte s'était allumée sur l'un des tableaux de bord. Celle qui signalait que les grandes portes de la pyramide étaient ouvertes. Il appuya sur la touche correspondante et vit les deux battants se refermer lentement. En appuyant constamment il pouvait accélérer le mouvement dans les deux sens.

Dès lors, à partir de cette découverte, il pouvait agrandir ses connaissances, maîtriser d'autres touches, d'autres manettes, lui qui ne connaissait rien à la conduite des motrices. Peut-être avait-il su dans le temps, mais toute cette expérience avait été effacée dans son cerveau.

Normalement le mécanisme des portes aurait dû geler, mais la machine produisait l'énergie nécessaire pour diffuser une basse température en permanence. Que se produirait-il lorsque la locomotive quitterait cet endroit ? Y avait-il une autre source qui prenait le relais quand les câbles électriques étaient débranchés ?

— Lienty Ragus ?

Yeuse avait dû descendre de la locomotive, se rendre dans la salle des ordinateurs. Elle lui parut décomposée, et avait du mal à reprendre son souffle.

— Ils sont devant l'ouverture, côté station… Celle que nous avons empruntée. Ils essayent de l'ouvrir. Un signal d'alarme vient de se déclencher et une caméra transmet des images de la porte en question.

Il la bouscula, se laissa presque choir en bas de l'échelle, se rattrapa au dernier échelon d'une main, et elle le vit sautiller vers les installations fixes, disparaître dans la coursive.

La caméra de surveillance transmettait en priorité cette image de la porte étanche côté ouest. Visiblement quelque chose essayait de l'enfoncer.

— Ils viennent chercher à manger, dit-il. Lors de leur évasion ils ont fui cet endroit qui les terrorisait. Pour eux c'était l'enfer.

— Ils étaient nourris, chauffés…

— Mais en cage et sans possibilité de vie sexuelle… Dans leur existence ils sont guidés par une très grande voracité et un instinct génésique puissant. On satisfaisait leur faim sans apaiser leurs pulsions sexuelles. Des années ils se sont tenus à l'écart de la pyramide, mais, désormais, ils veulent survivre et ils se souviennent qu'ici existent de grandes quantités de nourriture.

— Arrêtez de philosopher… Ils vont finir par l'enfoncer, cette porte. Elle n'est pas très solide… C'est à cause du camouflage. Et l'air pressurisé qui s'échappe… Regardez les signaux.

Gus l'abandonna soudain et elle le poursuivit en criant comme une folle :

— Ne me laissez pas !

Elle pensait qu'il se réfugiait dans la machine, qu'il barricaderait celle-ci et pourrait utiliser les circuits de vapeur pour refouler les Garous trop audacieux.

Mais alors qu'elle grimpait à l'échelle en hurlant, folle de terreur à la pensée qu'il aurait déjà pu refermer la passerelle, il surgit, l'écarta sans ménagements. Il était allé puiser dans l'armurerie, portait en bandoulière deux armes automatiques. Lorsqu'ils avaient visité l'armurerie il lui avait expliqué qu'elles étaient d'un modèle très rare mais elle ne se souvenait pas du mode d'emploi. Elle le regarda sautiller en direction du fond du hangar. Soudain tout un pan de la paroi s'ouvrit, laissant la jeune femme bouche bée. Gus poursuivit son étrange course à l'extérieur, disparut. Il allait contourner la pyramide et tirer dans le groupe de Garous qui essayaient d'entrer.

Elle resta en haut de l'échelle, prête à s'enfermer dans la locomotive si jamais quelques Garous, pour s'échapper, se réfugiaient de ce côté et découvraient l'immense ouverture. Elle n'avait même pas le temps d'aller chercher une arme.

Les rafales crépitèrent. Elle en compta douze puis encore trois. Ensuite ce fut le silence habituel de la banquise. Sous ses pieds la machine frémissait comme toujours et elle trouva cette trépidation rassurante. La seule chose vivante dans cet endroit incroyable.

Il y eut des crissements sur la glace et elle soupira de soulagement en voyant apparaître Gus. Il appuya sur un bouton invisible d'elle et les deux vantaux se refermèrent silencieusement.

— Ils auront de la viande ce soir, dit-il.

Cette réflexion lui donna la nausée et elle préféra rejoindre la grande chambre de Kurts pour tenter une fois de plus de trouver le code. La cruauté que Gus n'essayait plus de dissimuler la hérissait. D'ailleurs il ne faisait plus aucun effort de civilité, ne cachait pas le désir qu'elle lui inspirait. Depuis trente-six heures elle l'avait évité, n'osant même plus séjourner dans la cuisine, emportant des provisions dans sa chambre qui se transformait peu à peu en campement en désordre.

Gus s'installa devant ses pupitres après avoir rechargé ses deux armes. Il avait été horrifié par leur puissance. Elles tiraient des missiles spéciaux qui faisaient littéralement exploser les corps. Quand il avait parlé de viande, il exprimait une constatation sans hypocrisie, encore choqué par le massacre qu'il avait fait de la douzaine de Garous en train d'essayer d'enfoncer la porte avec un tronçon de rail en acier. Où se l'étaient-ils procuré, et surtout comment en avaient-ils eu l'idée ? C'était très inquiétant. Les Garous avaient d'abord dû faire une sélection parmi eux des individus capables de se tenir debout, capables aussi de tenir le rail dans leurs mains.

Pendant toute la journée il progressa lentement dans la

connaissance approfondie du tableau de commande, comprit que la machine avait besoin d'air frais et de se débarrasser de son gaz carbonique, des vapeurs, le problème de l'humidité dans cet espace clos ayant été étudié avec soin. Des canalisations enterrées dans la glace se chargeaient de cet équilibre continuel. Elles devaient déboucher assez loin dans une zone inaccessible normalement. Ce qui était incroyable, c'était que, durant des années, l'ensemble ait continué de fonctionner.

Pourtant, au fur et à mesure qu'il approfondissait ses expériences, il découvrait de petites anomalies qui auraient fini par bloquer tout le système. Un des alternateurs avait grippé, faute d'un graissage régulier, et il découvrit qu'une pompe à huile avait cessé de fonctionner. Désormais le pupitre tout entier offrait ses informations dans les moindres détails. Il put isoler l'alternateur en difficulté, et aussitôt le petit ordinateur qui surveillait le département électrique offrit ses solutions sur écran et sur fiche. Les pièces à changer étaient désignées numériquement.

Il n'y avait plus qu'à solliciter le magasin des stocks pour les obtenir avec la notice de montage.

Il se faisait tard lorsqu'il se rendit compte de son épuisement et de sa faim. Bien entendu la cuisine était déserte et il regarda autour de lui avec dégoût. Cet endroit qu'ils avaient trouvé étincelant et d'une propreté méticuleuse ressemblait à une porcherie. Il y avait des récipients sales partout. Ils laissaient brûler les plats, ne se débarrassaient pas des ordures. Pourtant tout était prévu pour le broyage et l'évacuation en dehors de la machine, dans des containers. Lorsque la locomotive roulait, les poussières de déchets étaient abandonnées entre les rails.

Il ouvrit une bière qu'il vida d'un coup, mit des plats à réchauffer un peu au hasard. Il n'avait pas la patience d'attendre, les retirait des fours alors qu'ils n'étaient pas complètement dégelés.

Furieux, il alla tambouriner à la porte de Yeuse.

— Au lieu de rêvasser sur votre Lien Rag vous feriez mieux de m'aider. Nous ne sommes plus que deux et je ne peux pas tout faire. Je suis en train d'avancer rudement dans la connaissance de cette machine… Et ce n'est pas votre code qui nous sortira de cet endroit… Il ne faut pas compter sur les autres… Les Aiguilleurs nous bloqueront… La seule chance c'est de suivre la voie du Nord que je viens de découvrir.

Puis il se calma, retourna à la cuisine. Les plats étaient plus que cuits. Il se dit qu'elle ignorait tout de la voie transparente qu'il avait découverte et qui se dirigeait vers le nord de la Dépression Indienne.

Yeuse n'était pas dans sa chambre mais dans celle de Kurts. Elle essayait de déverrouiller l'enregistreur-répondeur à l'aide de quelques

mots qui auraient pu être connus de Lien Rag et de Kurts à la fois. Mais elle avait épuisé tous ses souvenirs, n'avait jamais connu en détail les relations des deux hommes. Tout ce qu'elle pouvait dire c'était que Kurts intervenait chaque fois que Lien Rag était dans une situation si difficile que seul un miracle pouvait le sauver. Le pirate l'avait sauvé deux fois en Transeuropéenne. La première, il était aux mains d'un syndicat de pêcheurs qui l'accusaient d'avoir copulé avec une Rousse, la mère de Jdrien. Ils avaient failli tuer le bébé et c'était elle qui s'était enfuie avec le nourrisson. Lien Rag avait été enfermé dans une cloche de glace où il devait mourir de froid mais des Roux travaillant pour Kurts l'avaient délivré, conduit jusqu'à un endroit où la légendaire locomotive l'avait pris en charge. Ensuite c'était quand il était prisonnier de la police ferroviaire de Floa Sadon. La locomotive avait attaqué son convoi cellulaire et il s'était retrouvé chez les Roux évolués de la Zone Occidentale.

Enfin, si les rumeurs étaient fondées, il lui fallait ajouter cette troisième intervention de Kurts pour arracher Lien Rag aux Éboueurs de la Vie Éternelle.

Certains voyaient une relation inexplicable entre les deux hommes, estimaient que Kurts avait été désigné pour veiller sur le glaciologue. Que chaque fois que Lien était menacé, il recevait un signal qui le lançait dans une opération de sauvetage. Mais personne ne pouvait dire pourquoi le pirate était ainsi investi d'un rôle d'ange gardien, et qui pouvait bien donner le fameux signal.

Elle entendit Gus hurler dans la coursive, l'invectiver. Elle commença par se terrer dans la salle de bains puis eut honte de sa réaction. On disait partout qu'elle était courageuse, mais ce long séjour, sans espoir, dans cette station perdue, avait ébranlé ses nerfs, détruit sa vitalité. Elle retourna s'asseoir sur le lit puis se leva, marcha vers la porte.

Gus la vit entrer dans la cuisine. Elle ne lui adressa pas un regard. Il essuya sa bouche avec sa main, avala de la bière au goulot.

— Vous savez, j'ai un espoir. On pourra peut-être s'en tirer avec cette machine.

— La plate-forme est hors d'usage… À tout hasard je me permets de vous le rappeler.

— Laissez tomber vos airs de voyageuse ambassadrice… Il y a des rails… Parfaitement. Des rails invisibles, sous quelques centimètres de glace… La loco enverra un courant induit qui dégagera les rails droit devant, un kilomètre avant son passage. Je n'invente rien… J'ai vu les commandes, les appareils, les écrans de contrôle.

— Vous avez rêvé, dit-elle en commençant de ranger.

— Je vous dis que non. Tout était prévu par ce sacré type… Vous savez que c'était quelqu'un ?

— C’est quelqu’un. Pourquoi parler de lui au passé ? C’est pourtant un métis de toutes les races connues. Même de Roux.

Il hocha la tête, cessa de manger gloutonnement, utilisa un verre pour la bière.

— On s’en sortira. Donnez-moi huit jours.

— Et Concrete Station alors ?

— Je chercherai ailleurs… Il faut filer d’ici. J’ai comme le pressentiment que Bibi et Engol ne reviendront pas nous chercher. Les Aiguilleurs doivent vouloir nous bloquer ici, que nous disparaissions totalement, comme les Garous. Mais ils ignorent l’existence de la locomotive.

Il la regarda travailler puis décida de l’aider. Quand la cuisine fut propre, il lui fit signe de s’asseoir :

— Je voudrais que vous me parliez de mon fils. On n’a jamais eu l’occasion jusqu’ici.

CHAPITRE XVI

Tous les témoignages concordaient, mais Liensun ne voulait pas en convenir. D'ailleurs il évitait de plus en plus la rame où vivaient les Rénovateurs, pour se consacrer entièrement à son usine d'herbe dont les progrès évidents nécessitaient une attention de tous les instants.

— Je vous assure qu'on n'a plus d'ennuis quand on va en ville, lui disaient les Rénos, même quand nous sommes seuls. Hier ma femme est entrée dans une boucherie et s'est fait servir comme les autres clients tibétains. Pourtant elle demandait du filet qui est rare.

— Cela cache quelque chose, répondit Liensun.

Pour l'instant personne n'établissait de rapport entre la nouvelle attitude de la population autochtone et l'arrivée de Jdrien, mais Juguez lui le faisait et un matin il vint trouver Liensun.

Le garçon était à l'autre bout des serres de l'usine, en train de surveiller la mise en place d'un réseau d'eau chaude qui servait à la fois au réchauffement et aussi à l'irrigation au goutte-à-goutte, lorsqu'elle revenait presque froide vers le générateur de chaleur.

— Tu ne devrais pas te montrer aussi discret. Il va bientôt avoir un grand prestige. Pour l'instant il se contente d'aider les gens, de les soigner, de discuter avec eux, mais il jouit d'une grande curiosité quand il se promène dans Evrest Station. Les Tibétains m'ont paru très respectueux… Et même…

— Même quoi ?

— Ils commencent à le suivre sur les quais, à distance… Pour eux c'est un personnage sacré. Les lamas ont dû faire savoir qu'ils le tenaient en grande estime. Tu devrais te rapprocher de lui. Les gens vont le couvrir de fleurs, trouver qu'il a toutes les qualités, et toi tu deviendras son repoussoir chargé de tous les péchés du monde. Écoute-moi… Je te parle comme le ferait Ma Ker.

— Elle n'aurait jamais dû accepter qu'il reste là-bas à Fraternité II. Il aurait fallu l'embarquer dans un dirigeable et le déposer dans une colonie de Roux. Ce sont eux ses frères. Il n'est bien

que parmi ces primitifs. Il peut sauter toutes les filles, même les fillettes puisqu'il paraît qu'elles s'offrent dès le plus jeune âge.

— Tu perds la tête. Ma Ker a compris qu'elle ne pouvait s'en débarrasser facilement. Déjà son arrivée tenait du miracle. Imagine la réaction des Rénos quand ils ont su que cet homme avait marché longtemps dans le protoplasma de Jelly qui pouvait à tout instant l'absorber, le faire disparaître… On a dit qu'il avait marché des semaines mais en fait c'est trois jours, ce qui déjà représente un exploit… Ne sois pas buté… Il faut que tu retournes au train des Rénos. Il faut organiser une fête… Oui, c'est ce qu'il faut faire, fêter leur arrivée et les retrouvailles avec ton frère.

Liensun restait maussade. Il n'avait pas envie de faire la fête.

— Tu sais, il y a de jolies filles et des femmes qui ne sont pas encore en main… Tu peux t'amuser.

Liensun tressaillit. Il avait du mal à rencontrer des filles, à les séduire.

— Jdrien a des amies ?

— Je crois que deux ou trois personnes sont restées longtemps dans son compartiment à plusieurs reprises… Mais peut-être le diagnostic était-il difficile.

— Il n'a rien d'un messie plein de pureté et ignorant les tentations… Comment les lamas peuvent-ils encore le traiter avec autant de déférence ?

— Les lamas ne préconisent pas la chasteté…

— Ils copulent entre eux dans ces monastères suspendus, loin des regards de ces abrutis de fidèles.

— Surveille ton langage. Tu diriges le Conseil provisoire de Gestion, ne l'oublie pas. Tu ne peux mépriser ces gens-là et dire ces choses-là de leurs prêtres… Jdrien est un métis de Roux et la sexualité est chez eux la plus grande des vertus… Ne l'oublie jamais si tu veux comprendre ton frère.

— Nous ne sommes que demi-frères, mais je ne suis même pas certain que Lien Rag soit mon père.

— Voyons, vous avez les mêmes dons, vous lisez dans l'esprit des gens, vous pouvez influencer un système nerveux, un système électronique…

Liensun alla voir les ouvriers qui enterraient légèrement les canalisations sous un terreau qu'on extrayait des premiers étages des mines. On avait découvert une zone d'alluvions très fertiles en cherchant le charbon, mais il préférait utiliser le système des cultures sans terre, plus économique. Les alluvions pouvaient servir à des plantations plus raffinées, pensait-il, mais il avait du mal à convaincre ses collègues du Conseil qui restaient très traditionalistes. Les lamas se méfiaient de cette herbe qui poussait n'importe où pourvu qu'on lui

donne des solutions nutritives adaptées.

— Réfléchis à cette fête…

— Je pourrais apporter un veau. Nous en avons ici pour expérimenter la nourriture que nous préparons… J'ai le droit d'en acheter un.

— Voilà qui serait parfait. Nous nous procurerons le reste, la bière, les sucreries… Il faut arrêter une date.

Peu après il se réunit avec le Conseil provisoire de gestion et découvrit que ses collègues tibétains daignaient lui prêter attention. Cette constatation le rendit furieux. Il regrettait de ne pas avoir agi contre les lamas depuis longtemps. Il aurait dû se douter de leur rôle occulte dans cette Compagnie, le jour même où il l'avait découverte en descendant des montagnes, lorsque leur dirigeable s'était écrasé. Ils n'étaient plus que deux survivants. Faire disparaître les monastères suspendus, laisser accuser l'ancien dictateur et, une fois celui-ci balayé, jouer les restaurateurs de la religion avec d'autres lamas plus jeunes qu'il aurait lui-même installés. Mais c'était rêver pour rien.

— Nous tenons à vous féliciter, dit soudain un Tibétain qui depuis des semaines ne lui adressait plus la parole, pour la création de cette unité de fabrication plastique. Les tuyaux sont de bonne qualité et nous pouvons envisager une extension rapide de ces usines à herbe… Les malheureux cueilleurs de lichens n'auront plus à risquer leur vie pour nourrir nos troupeaux.

Ce lichen poussait en abondance sur les falaises, dans des endroits impossibles. Il fallait installer des échafaudages vertigineux, Liensun les avait visités, pour surveiller la pousse et opérer la cueillette. Mais les troupeaux de yaks devaient éviter de s'agrandir sinon le lichen devenait rare.

— Nous pouvons envisager d'autres produits à partir du poussier de charbon, affirma-t-il. Cette petite Compagnie a un grand avenir devant elle.

Et puis soudain une idée formidable jaillit de son cerveau. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Quel imbécile il était !

Il attendit quelques jours avant d'entreprendre la réalisation de son projet. La fête à laquelle Juguez tenait tant se préparait et, dans la rame de wagons d'habitation mis à la disposition des Rénovateurs, tout le monde s'activait.

Les conditions de vie s'étaient bien améliorées et déjà on disposait de calorifères puissants et d'un stock de charbon qu'un wagon-benne avait déposé sur le quai, derrière la rame. On leur avait aussi offert une unité de fabrication d'eau potable, à partir des blocs de glace pure qu'un train spécial livrait chaque matin dans la capitale à partir de la glace récoltée dans les montagnes.

Certains Rénos avaient même trouvé du travail en ville dans de

petites entreprises de mécanique et de réparation de wagons. La petite communauté commençait donc à trouver que la vie dans cette mini-Compagnie pourrait devenir très agréable, si on la comparait à l'existence que certains menaient depuis douze ans. D'abord à Fraternité I, puis dans la base installée non sans mal dans le corps de l'amibe et enfin, le pire, à Fraternité III, où les autres Rénos attendaient qu'on veuille bien leur faire signe. La vie sur la banquise, dans des wagons que les déménagements successifs délabraient, n'avait rien d'agréable, et d'après les nouvelles, les Roux accusaient Ma Ker d'avoir poussé Jdrien à les quitter.

La veille de la fête, Juguez se rendit à l'usine à herbe pour rencontrer Liensun et lui parler des réjouissances prévues, mais le garçon l'interrompit très vite, le visage grave :

— Je suis désolé, mais c'est demain que je rentre à la lamaserie de Kendohar comme novice.

CHAPITRE XVII

Elle avait essayé de se souvenir exactement de tout ce que lui avait raconté le journaliste Zeloy sur le fils de Lienty Ragus.

— Zeloy était un journaliste banquisien qui essayait d'écrire la vie de Lien Rag. Il estimait qu'en regroupant les éléments de sa biographie il comprendrait mieux les motivations de mon ami. Il faut dire que Lien Rag, obscur glaciologue de seconde classe, homme tranquille s'il en était, a brusquement, voici bientôt vingt ans, décidé d'éclaircir la plupart des mystères de notre condition humaine. Il a voulu savoir d'où venaient les Roux, découvrir les secrets des grandes Compagnies ferroviaires, ceux des Néo-Catholiques… Il avait l'impression qu'on nous cachait quelque chose de fondamental…

— Mon fils, là-dedans ?

— Oui, excusez-moi. Zeloy donc était avec moi en Transeuropéenne. C'était un garçon…

— Pourquoi parler de lui au passé ?

— Il a été assassiné sur ordre de Lady Diana de la Panaméricaine, et certainement pour le compte des Aiguilleurs… Il était très courageux, avait déjà perdu un œil…

— Vous couchiez avec lui ?

Elle se raidit, choquée puis le brava :

— Oui, plusieurs fois.

— Malgré son handicap ?

— Je le trouvais séduisant. Zeloy a donc voulu rencontrer votre fils là-haut dans le petit cercle polaire où vous avez votre élevage. Il a attendu plusieurs jours avant qu'un fils… Un de vos fils se présente. L'aîné qui portait le prénom de Lienty, bien sûr. Comme mot de passe il a utilisé le titre du bouquin de votre ancêtre.

— *Les Mémoires d'une femme de langue française ?* Au fait, vous en êtes-vous servi pour le fameux code de Kurts ?

— Oui, soupira Yeuse, mais en vain. Lienty l'a invité à la ferme et lui a appris que vous aviez disparu depuis deux ans à cette époque.

Trois environ aujourd'hui, un peu plus même. Oui, ça doit faire dans les quarante mois en tout. Il a dit à Zeloy qu'ils étaient, ses frères et lui, étroitement surveillés. Vous avez encore trois fils et deux filles.

Gus hocha la tête. Visiblement il n'éprouvait pas d'émotion précise, juste une certaine perplexité. Elle comprenait très bien cette réaction. Il lui faudrait des jours pour admettre ces révélations.

— Il a dit de vous que vous étiez un idéaliste et que vous méprisiez la pauvre vie étriquée que menaient les humains de l'ère glaciaire.

— Il a dit ça de son père ?… De moi ?

— Le journaliste me l'a répété.

Cette fois Gus parut troublé que quelqu'un ait porté sur lui un jugement aussi flatteur.

— Continuez.

— Lienty junior savait que vous étiez descendu dans le Gouffre aux Garous pour en savoir plus. Lien Rag n'était pas allé très loin, faute de moyens. Vous, vous aviez prévu un matériel plus important. Vous avez construit une voie ferrée qui se rapprochait du gouffre. Vous pouviez l'atteindre avec votre loco-car, c'est un véhicule de petites dimensions utilisé là-bas. Votre fils est descendu une première fois pour aller à votre recherche. Une semaine plus tard. Il faisait chaud au fond, il a pu aller sans combi…

— Oui, c'est ça, dit Gus… J'ai conservé le souvenir d'un endroit chaud, très chaud, et quand je me suis retrouvé sur la banquise j'ai cru vivre un enfer…

— Votre fils a vu aussi un Garou qui montait, semblait-il, la garde dans le fond. Il n'a pas pu aller plus loin.

— Il pensait y retourner puisqu'il a disparu ensuite ?

— Il a proposé à Zeloy de venir avec lui et ils ont mis au point l'expédition.

— On ne les a pas revus… Mais si, puisque votre Zeloy a été assassiné par la suite… Il n'est pas allé avec mon… fils ?

— C'est au retour… Zeloy attendait votre fils à un certain endroit au fond du gouffre. Votre fils avait pu aller plus loin en utilisant le nom de Ragus comme code… Plus tard Zeloy a voulu le suivre et il a été brûlé par des radiations nucléaires…

— Vous voulez dire que dans le gouffre il y aurait des objets… enfin quelque chose…

— Une masse critique, en tout cas. Zeloy a été brûlé… Il pense que des Garous l'ont remonté à la surface et l'ont abandonné… Voilà tout ce que je sais.

— Nul ne sait où se trouve mon fils… Les autres sont-ils toujours dans la ferme d'élevage ?

— Je le suppose… Mais on doit les surveiller étroitement.

— Qui, « on », la police de la Transeuropéenne ?

— Je ne pense pas que Floa Sadon soit très préoccupée par votre famille et la recherche sur la condition humaine. En fait elle est souvent ignorante de ce que font les Aiguilleurs et leur service de renseignements. Elle a essayé de les écarter du pouvoir mais ils gardent toutes leurs forces…

Gus alla chercher une bouteille de bière, lui en proposa mais elle refusa.

— Si vous retourniez là-bas ils vous aideraient à retrouver vos souvenirs… Mais si vraiment vous êtes un idéaliste, je comprends que vous désiriez poursuivre votre quête impossible au sujet de cette Concrete Station.

— Vous ironisez, n’est-ce pas ?

— Je trouve notre situation si désespérée que tout le reste, même le sort de Lien Rag et de Kurts, me paraît secondaire. J’en suis honteuse, mais j’ai peur que nous ne soyons forcés de terminer notre existence ici.

— Nous pourrons partir un jour. Cette machine est formidable… Je veux encore étudier ses équipements, son tableau de bord qui me donne le vertige tant il est compliqué, mais nous nous en sortirons.

Elle haussa les épaules, alla se préparer du thé.

— Stupidité. Vous n’êtes même pas capable de la faire bouger d’un mètre… lorsque je verrai ça, que les grandes roues tournent et qu’elle peut nous emmener loin d’ici, alors je vous croirai.

Il la regarda fixement :

— Tout ce que je vous ai dit… vous croyez que je l’ai inventé ?

— Cette machine est rivée ici… Croyez-vous que Kurts, qui exige un code pour laisser débiter ses confidences par un appareil, aurait permis que n’importe quel technicien mette la locomotive en route ?

Elle versa le thé dans un grand bol, y ajouta un peu de vodka et, tenant le récipient entre ses mains comme pour les réchauffer, alla vers le fond de la cuisine.

— Souvenez-vous… Ce qu’ont dit les trois survivants… Ils ont fui cette station à cause de l’envahissement des Garous. Ils ont fui comment ? Pas avec la locomotive, avec une chaloupe de cette machine ou une draisine…

— Ils ne savaient pas piloter cette monstruosité technique… En temps ordinaire il fallait au moins une demi-douzaine d’hommes dans la passerelle pour veiller à tout.

— Et vous croyez les remplacer ?

— Je n’ai pas cette prétention mais j’y arriverai. Donnez-moi encore du temps… Trois semaines, un mois.

— Non, dit-elle, je ne supporterai pas de rester plus longtemps. Je crève de peur. Il y a les Garous, il y a cette locomotive, il y a vous.

Gus releva lentement la tête et passa sa main dans sa barbe noire, épaisse, qui paraissait toujours sale depuis qu'ils étaient là. Sa bouche trop rouge dans ce poil épais fascinait et rebutait Yeuse.

— Vous avez peur de moi ?

— Vous le savez, dit-elle. Vous me terrorisez… Vous avez envie de vous jeter sur moi…

— Vous fantasmez… Peut-être êtes-vous déçue que je ne le fasse pas ?

— C'est ça. D'une femme qui a peur d'être violée on dit qu'elle fantasme… Facile… Je n'attendrai pas un mois ni trois ni deux semaines.

Elle vida le bol et se dirigea vers la porte.

— Attendez…

Mais il était trop tard pour la rattraper. Il fixa la porte avec rage :

— Pourtant je peux réussir… Mais je suis si seul… Seul…

Il regarda autour de lui avec désespoir.

CHAPITRE XVIII

— J'ai quand même pu avoir confirmation de ce que nous pensions, dit Greog Suba à son épouse. Liensun est bien ici. Il appartient même à une sorte de conseil de direction… De gestion… Mais on ne sait pas s'il se trouve à Evrest Station.

— Mais les autres Rénos ?

— Il y aurait une colonie dans une rame de wagons… On parle aussi des dirigeables. Ces gens les appellent des « mamelles ». Tu te rends compte ?

Ils n'avaient pourtant pas envie de rire. Leur train se trouvait dans le fond de cette vallée lugubre depuis quatre jours, bloqué sur une voie de garage entre les deux frontières. Les gardes de la Sun Company disaient qu'ils n'avaient pas d'ordres pour les laisser passer, et pour retourner en arrière il leur aurait fallu de l'huile pour la machine. Dans le coin on ne trouvait que du charbon.

La vallée était comme une entaille dans la montagne. Le jour y était rare. On vivait dans un crépuscule permanent et les fumées qui s'entassaient à cause des trains au charbon stagnaient comme un brouillard qui salissait tout.

Dans le haut on distinguait une lamaserie étayée par des poutres de bois qui, d'en bas, ressemblaient à des fétus de paille. Il y avait aussi plus loin des échafaudages fantastiques, et il leur avait fallu deux jours pour comprendre que des Tibétains passaient leur vie là-haut à cueillir du lichen pour les yaks.

— On manque de tout… On a dû se rationner…

Même en payant très cher on ne trouverait pas d'huile, leur disaient tous ceux qui étaient allés dans la station frontière.

Le soir Greog chuchota à l'oreille de sa femme, alors qu'ils étaient dans l'étroite couchette :

— Tu veux que je te dise ? Liensun ne veut pas de nous. Parce que nous sommes des dissidents qui nous sommes opposés à Ma Ker quand il a fallu abandonner Fraternité I pour s'installer dans l'amibe.

— Non, dit Ann véhémente. Il ne ferait pas ça.

Puis elle se mordit les lèvres. Chaque nuit elle rêvait du garçon. Se rendait compte que, patiemment, habilement, elle avait su influencer ses compagnons pour qu'ils acceptent de rejoindre la Sun Company. Elle gardait secrètement une image de lui. Celle d'une rencontre dans la vapeur du sauna collectif de Fraternité I. Pour rire, mais était-ce pour rire, il lui avait pris la taille et sa main avait une fraction de seconde erré sur ses fesses. Furieuse, elle s'était dégagée, le menaçant de le gifler, puis avait reculé dans la vapeur, ne pouvant ne pas voir sa brutale érection.

Voilà le genre d'images qu'elle cultivait, se reprochait-elle quand son mari lui faisait l'amour, et même lorsqu'elle essayait de reprendre ses travaux de physicienne. Liensun l'obsédait depuis et elle désirait en finir avec cette sorte de culte que, malgré elle, son corps portait à celui du garçon.

On les laissait acheter dans les trois magasins minables de la station frontière, les trois dans le seul wagon visible où logeaient l'administration et le service de surveillance. Même pas protégé par une verrière. Mais dans le fond de la vallée la température paraissait plus clémente qu'ailleurs puisqu'on ne relevait que des moins quarante.

— Il faut se chauffer au charbon, décida le collectif. Il faut commander des poêles. Ces gens-là en vendent mais il faudra les faire venir de la capitale.

Ils faisaient leurs comptes, et ne paraissaient pas très enthousiastes. Ils avaient vendu beaucoup d'objets tout au long de l'interminable voyage, fait aussi un peu de trafic, achetant dans une Compagnie ce qui se revendait très cher dans la suivante, mais leur cagnotte n'était pas inépuisable et l'achat des poêles risquait de tout hypothéquer pour l'avenir.

— De toute façon dans cette Compagnie il faudra se chauffer, et comme il n'y a que du charbon…

— Si on demandait un visa provisoire… Huit jours. Le temps d'aller voir à Evrest ce qui se passe, rencontrer Liensun…

La proposition parut raisonnable mais il fallait désigner des personnes pour ce voyage. Pas plus de deux à cause des frais et pour ne pas effrayer les gardes-frontières.

— Je suis volontaire, dit Ann Suba en croyant rougir jusqu'aux oreilles, mais nul ne parut le remarquer.

Son mari s'étonna :

— Mais tu détestes Liensun et il te le rend bien.

— Je saurai faire abstraction de mes sentiments et je pense qu'il a mûri.

— Le mieux serait deux femmes, dit le chef du collectif.

Pourquoi pas Jube ?

C'était une fille splendide et quelque peu provocante avec les hommes. Ann faillit éclater mais elle réussit à sourire.

— Deux femmes paraîtront inoffensives. Mais il va falloir discuter serré avec le chef de poste. Si nous pouvions lui faire un joli cadeau je crois qu'il serait content…

— Nous avons de la vodka. Ça pourrait lui plaire, non ?

— Ann et Jube vous devez aller le trouver sans tarder. Nous ne pouvons plus perdre de temps.

Lorsqu'elles se retrouvèrent sur le quai, Ann Suba remarqua que Jube avait revêtu une somptueuse fourrure blanche, sur une combinaison isotherme assez fantaisiste dans laquelle elle devait geler.

Le chef de poste parut surpris par l'arrivée des deux jeunes femmes, les fit entrer dans un bureau où un poêle porté au rouge diffusait une chaleur étouffante. Jube ôta sa fourrure, dégrafa sa combinaison qui déjà la moulait de très près. Le chef de poste n'avait d'yeux que pour ces seins laiteux qui menaçaient de déborder de ce décolleté ahurissant.

— Je peux vous obtenir un laissez-passer provisoire de huit jours en effet… Pour vous deux.

Il regarda à peine Ann qui s'en moquait mais qui se disait que Liensun aurait peut-être la même attitude quand elles le rencontreraient enfin.

— Vous devez déposer une caution… En général c'est mille dollars par personne mais je veux bien la réduire de moitié. Vous avez cette somme ?

C'est alors que Jube fit un clin d'œil à Ann Suba qui se leva.

— Vous me donnez une demi-heure ? Le temps que j'aille chercher ces mille dollars ? Attends-moi ici, Jube, ce sera mieux.

Quand elle revint, trois quarts d'heure plus tard, Jube fumait une longue cigarette en buvant un verre avec le chef de poste qui riait très fort.

Les deux laissez-passer attendaient sur le bureau. Ann avait compris pourquoi Astyasa avait délégué Jube.

CHAPITRE XIX

Assis sur le bord de son siège, Juguez s'était attendu à une explosion de colère de Ma Ker quand il lui avait annoncé la nouvelle.

— Ça remonte à quand ?

— Quinze jours.

— Et il est toujours dans cette lamaserie ?

— Oui. Nous n'avons aucune nouvelle. Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est que la vie est très dure là-haut en plein ciel. Les novices sont chargés de toutes les corvées, les plus pénibles bien sûr, en plus de l'enseignement qui est de douze heures par jour. Pour dormir et manger ils ne disposent que de quelques heures. Ils veillent à ce que le temple soit toujours solidement amarré, doivent effectuer de véritables acrobaties à une hauteur vertigineuse. Nombreux sont ceux qui malheureusement…

— Tombent dans la vallée ?

— C'est ça.

Ma Ker croisa ses mains sur sa poitrine et leva ses yeux au-dessus de ses lunettes.

— Pourquoi ?

— Pour se concilier les lamas ? Je ne sais que répondre. Il a refusé toutes les explications que j'attendais de lui.

— Ces gens-là… Ces gens-là sont contre le retour du Soleil, n'est-ce pas ?

— Leur religion actuelle, différente de celle du passé, dit-on, a accepté l'ère glaciaire comme un des avatars qui conduiraient au Nirvâna… Ils pensent que cette situation hâtera la fin de la douleur humaine.

— Liensun n'est pas religieux… Il agit par calcul et ces lamas risquent de s'en rendre compte.

Juguez leva les bras en signe d'impuissance.

— C'est ce que je me suis tué à lui répéter mais il ne m'écoutait pas. Il ne pensait qu'à ça. Notre fête a été très perturbée par cette

nouvelle.

— Qu'a dit son demi-frère ?

— Rien. Absolument rien.

Ma Ker soupira et ouvrit un dossier, en tira une liste.

— Nous avons dû tirer au sort les familles qui vont faire partie du prochain voyage, dit-elle.

— Un instant, dit le commandant de dirigeable. J'ai aussi une mauvaise nouvelle à ce sujet.

— Ils ne veulent pas de nous ?

— Le Conseil provisoire de gestion, à la suite du départ de Liensun, a demandé à réfléchir sur l'immigration. Il a déclaré qu'il n'était pas possible de laisser mille personnes s'installer d'un coup dans la capitale.

— Nous ne demandons pas forcément à nous installer dans Evrest Station. Il y a d'autres territoires… Des stations isolées même… Des mines ? Nous pouvons exploiter une mine abandonnée, en tirer encore de quoi nous faire vivre. Nous pouvons aussi faire de l'élevage.

Juguez secoua la tête.

— Ils ne proposent qu'une chose : les échafaudages.

— Voulez-vous répéter ? Vous avez parlé d'échafaudages ? Je ne comprends pas.

Il lui expliqua dans le détail ce qu'étaient les échafaudages des cueilleurs de lichens.

— Un grand nombre est abandonné et le Conseil nous les propose, sinon c'est inutile d'insister. Pas avant un an.

— Un an ? Nous serons tous morts. Les phoques se font rares. Les Roux réclament le départ de nos installations et le retour de leur messie… Mais ces échafaudages sont contraires à l'esprit des Accords de NYST ? Si la Commission savait ça…

— C'est vous qui dites ça, vous qui luttez contre la société ferroviaire ?… Ils se moquent de la CANYST. Pour accéder chez eux il n'y a que trois vallées, si étroites qu'ils peuvent en quelques heures faire tomber des tonnes de rochers qui bloqueront ceux qui s'aviseraient d'aller enquêter chez eux… Ils ont installé des échafaudages. On croit que ce sont ceux des cueilleurs de lichens ou des temples mais ce sont des installations qui retiennent ces quartiers de roches.

— Ces échafaudages… Juguez… Les vieux, les enfants… Nous ne pourrons jamais…

— C'est à étudier. Les dirigeables seront quand même là en permanence… Nous pourrons travailler sur *Soleil du Monde*, le doter de son moteur et vous savez qu'ensuite nous ne dépendrons plus de personne. Ce sera notre île flottant dans les airs, pouvant atteindre des altitudes où les vents ne seront plus sensibles. Une île où nous

pourrons vivre en autonomie, faire nos réparations sans avoir à nous poser. Mais en attendant, si vous estimez que le séjour d'ici est impassible, il faut aller sur les échafaudages.

— Ils acceptent tout le monde ?

— Ils ont désigné une vallée reculée où toutes les plates-formes ont été abandonnées… Nous y tiendrons tous… Mais nous devrons payer un loyer… En bottes de lichens bien sûr… Ils exploitent la situation.

CHAPITRE XX

Juché sur un tabouret mobile qui pouvait se déplacer sur un rail encastré dans le plancher, Gus regardait défiler les consoles, pupitres et autres tableaux de bord. L'énorme portail de la pyramide ouvrait largement sur le Nord, la banquise s'étendait à perte de vue, bleutée, laminée par les vents avec juste d'énormes entassements de congères. Les rails de verre se faufilaient entre les obstacles, invisibles, rejoignaient certainement une ligne oubliée qui elle-même se raccordait à un réseau secondaire.

Il disposait d'une machine à la puissance illimitée mais cette machine restait clouée sur place, faute d'un sésame approprié. Yeuse l'avait mis au défi de faire avancer la locomotive pirate d'un mètre et il n'y était pas arrivé. L'échec.

L'échec alors que tout fonctionnait admirablement à bord. Il avait réparé l'alternateur grippé, tout vérifié avec un soin scrupuleux.

L'attitude de la jeune femme le vexait et l'inquiétait. Il redoutait qu'elle n'essaye de quitter la pyramide, ne se lance dans une tentative désespérée. Il avait d'abord pensé qu'elle préparait tout pour une évasion à pied en direction de Cross Bi Station par exemple. Puis il se douta qu'elle pouvait s'emparer d'une chaloupe de la locomotive, emprunter la voie transparente, ce qui aurait été une autre folie.

— Écoutez-moi, lui dit-il un soir en frappant à la porte de sa chambre, il faut que nous parlions.

Yeuse était dans un bain très chaud. Elle en prenait souvent, obsédée par un besoin de propreté, sentant la nécessité de ces soins corporels pour lutter contre toute régression suspecte. Ses rêveries solitaires l'effrayaient car toutes concernaient des abandons douteux, des concessions inadmissibles à l'encontre de ses idéaux habituels.

Elle les faisait remonter, ces abandons, à la nuit passée avec le Kid au cours de laquelle ses calculs dérisoires avaient été bouleversés par la jouissance perverse qu'elle avait découverte. Perverse, se répétait-elle dans un sentiment exaltant de culpabilité perverse. Il y

avait eu les ruts des Garous, son partage entre Engol et Enrique dans le lieu clos fétide de la locomotive enclouée dans sa fosse.

Le cul-de-jatte frappait à sa porte et elle s'enfonçait dans l'eau du bain qu'elle ne trouvait plus aussi chaude, frissonnait.

— Il faut que je vous parle ! hurlait Gus. Ouvrez cette porte !

Yeuse fermait les yeux, les oreilles emplies d'eau, la tête renversée en arrière avec juste ses narines à fleur de la mousse bleutée pour respirer. Pouvait-il enfoncer la porte, apparaître, se dénuder et la rejoindre dans cette écume parfumée qui le dissimulerait en partie ?

Lentement elle émergea. Il ne frappait plus et elle n'éprouva aucun soulagement, sortit brusquement de l'eau, s'enveloppa dans un grand drap de bain qui laissait ses épaules et ses jambes nues.

Dans la cuisine il buvait une bière à laquelle il avait ajouté de la vodka rouge, un alcool vénéneux où l'on forçait sur les épices et le sang de requin, disait-on.

Des sortes d'éponges de mousse s'accrochaient à ses cheveux mouillés et il les entendait grésiller, les bulles d'air n'en finissant pas de crever. Il fixa ses jambes blanches, les genoux pincés, les cuisses fines.

Avala une gorgée de bière amère.

— Que voulez-vous ? Je ne peux m'isoler sans que vous ne me traquiez, dit-elle.

— Vous savez bien que non. Il y aura bientôt quarante-huit heures que nous ne nous sommes pas rencontrés… Yeuse… Renoncez à vos projets… Ce serait de la folie. Une chaloupe n'est qu'une machine rudimentaire, un engin de secours… De liaison sur un réseau normal… Ici elle ne servirait à rien. Il faudrait l'équiper d'un laser pour dégivrer les rails… Il faudrait emporter du carburant en grosses quantités… Vous resterez immobilisée sur la banquise… Je vous assure que nous pouvons réussir avec de la patience.

— L'avez-vous déplacée d'un seul mètre ?

Il eut un geste menaçant du bras, laissa retomber sa main sur la table. Une main épaisse, mais aux doigts aplatis.

— C'est tout ce que vous aviez à me dire ?

— Nous devrions mieux nous entendre… Parler… Essayer de réfléchir…

— Je retourne dans mon bain, dit-elle.

Sous le drap de bain ses hanches roulaient et furtivement il descendit de son siège, la suivit en silence. Elle sut qu'il était derrière elle, sentit son cœur s'accélérer. Le sang monta à son visage et ses jambes devinrent molles. Comme chaque fois qu'un homme la suivait et qu'elle savait qu'il y aurait un terme à cette course-poursuite silencieuse, un lit, un recoin, un obstacle contre lequel elle buterait affolée, sentant le mâle approcher, se plaquer contre ses reins.

Elle rentra dans sa chambre, essaya de refermer la porte coulissante mais sa main tremblait trop et elle n'entendit pas le déclic habituel, continua vers la salle de bains. Elle se pencha pour faire couler l'eau brûlante, se redressa et défit le nœud sous son aisselle gauche.

Les mains enfoncées dans la fourrure de loup blanc qui recouvrait le sol de la chambre, Gus vit tomber le linge, découvrit les fesses rondes, provocantes. Lentement Yeuse enjamba la baignoire et dévoila la touffe sombre de sa féminité avant de s'enfoncer dans la mousse bleutée et bruissante.

Il reposa son corps, déboutonna sa houppelande, la combinaison qu'il portait en dessous.

L'eau du bain redevenait chaude, très chaude, mais Yeuse ne pouvait retenir le tremblement de sa mâchoire. Ce n'était pas Gus qui l'effrayait, mais elle. Pouvait-on se dépraver encore plus ? pensait-elle.

Gus se hissait sur le rebord de la baignoire. Son tronc était velu, avec des éclairs très doux, blanc de la peau, son sexe flamboyait, pensa-t-elle. Lui voulait se hâter de disparaître dans la mousse, ne voulait pas lui imposer plus longtemps une vision qu'elle devait appréhender.

Elle interrompit sa dérobade, le saisit à deux mains, et tremblant d'inquiétude, il dut s'asseoir en méchant équilibre sur le rebord étroit. N'osa pas regarder quand la bouche tendre le baisa.

Plus tard il lui laissa la possibilité d'avoir rêvé car il disparut très vite, l'abandonnant dans l'eau tiède. Sans les petits flocons de mousse sur la moquette elle aurait pu imaginer s'être offert une mise en scène solitaire.

Gus continua d'observer une certaine discrétion mais elle le rejoignait parfois sur la passerelle de la locomotive, essayant de l'aider.

— Je ne connaissais Kurts que par Lien Rag, disait-elle. Comment trouver le code dans ces conditions ? Seul Lien aurait pu. J'ai tout tenté en ce qui le concernait, essayant de me souvenir de tout.

Ils surveillaient aussi les Garous. Gus le faisait du haut de la verrière. Il tenait une sorte de comptabilité, avait l'impression que leur nombre allait en diminuant.

— Ils se dévorent entre eux… Ils doivent attaquer les plus faibles. Ils n'ont plus rien à manger.

— Pourraient-ils revenir ici ?

— Oui, quand ils auront oublié l'échec sanglant de la première fois. Le besoin de manger, de survivre, finira par être le plus fort, c'est pourquoi nous devons désormais ne plus quitter la locomotive. Ils n'oseront pas grimper à bord et nous pourrons les repousser.

— Oui, dit Yeuse, mais ici nous ne pouvons bénéficier du réseau vidéo de surveillance. Il faudrait se brancher dessus.

Gus y sacrifia deux jours, fut sur le point de renoncer. Ses connaissances étaient limitées et il travaillait un peu au hasard. En attendant ils montaient la garde pour éviter d'être surpris.

Un matin, alors qu'il s'apprêtait à rejoindre la verrière, il aperçut un petit groupe non loin de la porte ouest et retourna rapidement sur la passerelle.

— Soyons prêts à tout.

Mais la journée s'écoula sans incidents et ils passèrent une nuit angoissée.

— Nous pourrions les nourrir, proposa Yeuse. Avec ce que contient la locomotive nous pouvons survivre des mois. Laissons-leur les réserves de la pyramide.

— Et si nous sommes bloqués pour des années ?

— Je ne passerai pas des années ici, déclara-t-elle. Je me suis fixé un délai.

Gus le savait et appréhendait de savoir jusqu'où elle accepterait d'attendre.

— Je préfère ne pas en dire plus, précisa-t-elle.

— Je vous l'ai dit, c'est de la folie.

— Nous devrions envisager une autre solution faute de trouver le mot de code. Équiper une chaloupe. Il y a de l'huile à récupérer dans la vieille loco qui nous a conduits ici.

— Nous allons éparpiller nos forces, notre temps.

Mais il finit par céder sur tous les points. Il transporta de la nourriture sur les quais une nuit, alors qu'elle le couvrait avec l'une de ces armes automatiques si meurtrières. Puis il alla rôder auprès de la vieille loco et de son tender mais rapporta de mauvaises nouvelles.

— Ils ont vidé toute l'huile. Ils ont fini par trouver le système de vidange.

— On trouvera autre chose, dit-elle. Je pensais aux voiliers du rail qui croisent nombreux dans la Dépression. Lien Rag autrefois a navigué à bord de l'un d'eux. Il suffirait d'installer un ou deux mâts, de coudre des toiles. Les vents dominants soufflent du Sud et sans être de fins navigateurs nous pouvons espérer nous en tirer. Puisque nous emprunterons le réseau secret de Kurts.

— Il faut le dégivrer. Au laser si possible. La chaloupe sera trop petite pour tout emporter.

Pourtant il commença de s'intéresser à ce projet, y consacra une étude dessinée pour commencer. Pour fabriquer les mâts il pouvait trouver sur place les matériaux nécessaires de même que pour les voiles.

Et puis Yeuse retrouva dans la bibliothèque de Kurts un vieux

bouquin sur la navigation à voile et dès lors Gus fit de grands progrès.

Ils travaillaient dur l'un et l'autre. Il fallait transporter la nourriture sur les quais pour empêcher les Garous de venir troubler leur refuge, et cela leur prenait beaucoup de temps. Gus pensait qu'ils auraient pu les détruire tous sans trop de mal, mais Yeuse n'aurait jamais accepté cette solution. Elle essayait de comprendre comment les Garous avaient pu être amenés dans cette pyramide, enfermés dans les cages.

— Cela s'est fait sur ordre de Kurts, dit-elle un soir. Je n'ai pas le moindre doute là-dessus. Mais pourquoi ? Ce ne sont pas les mêmes hybrides que dans le Nord. Ils ne portent pas ces marques au fer rouge sur le poignet. Comme toi-même.

— Un rite initiatique… Je ne me souviens pas d'avoir été ainsi marqué et pourtant c'est indélébile…

— Ces Garous viennent d'ailleurs, dit-elle.

Ils avaient réussi à placer la chaloupe sur les rails de verre et à l'équiper de mâts tripodes. Impossible de faire mieux pour obtenir une bonne résistance aux vents terribles. Les voiles leur posaient des difficultés bien plus grandes.

— Il faudra les essayer, c'est-à-dire faire une sortie par petit vent et revenir ici au moteur.

— Est-ce bien nécessaire ? disait-elle. Pourquoi perdre notre temps et gaspiller du carburant ?

De temps en temps elle retournait dans la chambre de Kurts, pianotait des mots sur la console, s'énervait et préférait s'en aller avant de tout casser.

Gus restait d'une grande humilité vis-à-vis d'elle et Yeuse devait le provoquer, parfois avec une vulgarité qui la délectait plus qu'elle ne la rendait honteuse. Comme une prostituée arrogante elle le défiait et il la rejoignait dans son lit, aurait voulu qu'elle éteigne la lumière mais elle voulait voir, se découvrir en train de faire l'amour avec cette moitié d'homme.

Un jour il lui demanda si elle renonçait à retrouver Lien Rag et Kurts.

— Je regrette d'être venue ici, dit-elle, et c'est peut-être le début de mon renoncement. Je veux m'en sortir à n'importe quel prix, retourner dans la Compagnie de la Banquise, le temps de me reprendre. Et toi ?

— Moi ? Je continue…

— Mais ta ferme d'élevage dans le Nord, tes autres enfants ?

— Ils seront des étrangers pour moi tant que je n'aurai pas trouvé l'intégralité de ma personnalité. Alors plutôt que d'aller vivre avec eux en me sentant exclu, je préfère continuer à chercher Concrete Station.

— Cela peut dépasser la longueur d'une vie, dit-elle.

— Que m'importe ?

Ils avaient dû retailler les voiles car en les hissant en haut des mâts ils avaient découvert leurs défauts. Avec des vents puissants elles n'auraient jamais résisté et de toute façon il leur en fallait plusieurs exemplaires car elles finiraient par s'user très vite.

Les Garous ne représentaient plus un danger depuis qu'ils mangeaient à peu près à leur faim.

— Ils s'habituent très bien à recevoir cette manne, constatait Gus, perplexe. Comme si depuis toujours on les avait nourris sans qu'ils doivent se procurer eux-mêmes le minimum. Auraient-ils été emprisonnés toute leur vie durant ?

— C'est possible, dit Yeuse. Mais si seulement on savait d'où ils sortent ?

CHAPITRE XXI

Les Rénovateurs dissidents furent surpris de voir les deux femmes revenir le soir même d'Evrest Station.

— Mais nous ne vous attendions que demain ou après-demain, dit Astyasa, le chef du collectif.

— Liensun n'est plus avec eux. Il est novice chez les religieux de ce pays, dit Ann qui venait d'avoir la plus grosse déception de sa vie.

Elle n'avait entrepris ce voyage que pour voir ce garçon. Elle ne cachait pas son dépit et son mari la regardait bizarrement, comme si brusquement il avait une révélation.

— Les autres, fit la plantureuse Jube, sont en pleine dépression. Ils sont perdus…

— Nous n'avons même pas pu rencontrer les gens du Conseil provisoire. Nous devons envoyer un dossier…

— Voyage pour rien, alors ? demanda Astyasa.

— Inutile… Enfin nous avons appris que les Rénovateurs de Ma Ker seraient acceptés sous la seule condition de s'installer dans les falaises à lichens, sur les échafaudages branlants comme celui que nous pouvons voir ici dans cette vallée profonde.

Ils se regardaient tous avec stupeur.

— Nous pourrions bénéficier de la même faveur fit Jube véhémente. Ou alors si notre train pouvait fonctionner au charbon, nous aurions une chance aussi. C'est tout ce que nous rapportons… Et ce ne sont même pas des promesses.

— Comment est la vie là-bas ?

— Evrest est assez minable mais enfin il y a des magasins, des quais, des gens…

— Mais que fait Liensun chez les religieux de cette Compagnie ?

— Il se serait converti. C'est assez étrange, dit Jube. Il paraît que la vie dans les monastères c'est pas drôle du tout et on risque à tout moment de basculer dans le vide. Les novices sont chargés de vérifier la solidité des installations, de changer les étais qui soutiennent les

plates-formes. Il faut les décoincer de la roche quand ils sont pourris et les remplacer. On est pendu au bout d'un filin à cinq cents mètres au-dessus du vide.

— Liensun a dû calculer un coup, dit Greog Suba en regardant sa femme.

Celle-ci haussa les épaules.

— Quel coup ? Si c'est pour renforcer notre image de marque, pourquoi pas ? Il est habile, saura apporter des améliorations dans l'architecture de ces constructions fragiles.

— Il nous faut prendre une décision, lança Astyasa. Pas la peine de discuter à perte de vue… La situation est nette.

— Vous n'allez pas accepter d'aller sur ces plates-formes ? cria Jube épouvantée.

Elle trouva un écho parmi tous les gens qui se bousculaient aux différentes entrées du wagon où avait lieu la réunion. Il y eut des cris, des protestations.

— Où voulez-vous que nous allions ? répliqua Astyasa. Voulez-vous que nous devenions d'éternels errants ?

— Pourquoi pas ? répliqua Greog Suba.

D'ordinaire il était effacé, ne prenait pas d'initiatives oratoires. On le regarda avec surprise et aussi, semblait-il, une certaine sympathie.

— Nous pourrions envisager un voyage continuel. En nous organisant pour nous procurer des ressources… Avec quelques wagons supplémentaires pour acheter et revendre des produits… Dans l'autre partie du train nous pourrions vivre, continuer nos recherches. Un jour nous trouverons un foyer, un endroit idéal. Puisqu'ici on nous rejette.

— Attendez, dit Ann Suba. Nous avons omis de vous dire que le demi-frère de Liensun, Jdrien, le Messie des Roux, est avec les Rénovateurs orthodoxes. Il les protège et il semble que les lamas le considèrent avec respect et l'écoutent. On dit que peut-être grâce à lui les Rénos pourraient finalement être admis.

— Un comble ! hurla Greog. Voilà que notre ennemi naturel, cet Homme du Froid, ce faux dieu serait notre sauveur ? À qui le fera-t-on croire ?

Très pâle, Ann fixa son mari avec haine, comprenait qu'il faisait tout pour l'éloigner de cette Compagnie, au risque de les lancer dans une pitoyable aventure interminable.

— Nous allons donc errer sur les rails, comme de bons voyageurs de la Société que nous détestons, fit-elle goguenarde. Et vous croyez que nos ennemis, les Aiguilleurs, Lady Diana et tous les autres, nous laisseront faire notre petit commerce en paix ? Ils nous traqueront impitoyablement. Je vous le dis, hurla-t-elle, c'est ici que

nous devons rester. Nous nous réconcilierons avec les autres Rénos, nous formerons une communauté. Ici nous sommes protégés. Les Aiguilleurs sont tenus en suspicion d'après ce que nous avons compris… Il faut tout faire pour rester ici.

Astyasa se leva.

— Je propose une nuit de réflexion. Nous pouvons attendre demain avant de choisir.

— Il y a trois propositions si j'ai bien compris, dit Jube : soit on va sur les plates-formes, soit on équipe la loco pour brûler du charbon, soit on fait demi-tour ?

— Oui, approuva Astyasa, c'est cela même.

Dans le réfectoire commun le repas du soir fut animé et copieux. Les deux femmes avaient pu rapporter de la viande fraîche de yak, des boules de pain et du beurre. Elles étaient tellement chargées qu'elles avaient dû louer les services d'un porteur une fois au poste frontière.

Très vite trois clans se constituaient, d'inégale importance. Le plus fourni était celui de ceux qui souhaitaient que l'on adapte un autre foyer à la locomotive. Puis venaient ceux qui auraient aimé voyager de Compagnie en Compagnie, en faisant du négoce, et seuls quatre ou cinq Rénos étaient avec Ann pour s'installer sur les plates-formes vertigineuses en compagnie des autres Rénos. Ceux-là avaient la nostalgie de Fraternité I, pensaient que même dans les conditions les plus dures, les plus dangereuses, on pourrait reconstituer la communauté et se battre pour un avenir meilleur.

C'était Greog qui prenait sans le vouloir la tête de ceux qui voulaient repartir à bord du train. Il en était le premier surpris mais désormais considérait sa femme avec une indignation douloureuse.

Astyasa en était, lui, aux modifications techniques de la locomotive.

— On peut trouver un nouveau foyer dans cette Compagnie, je suppose. Nous avons des mécaniciens qui peuvent entreprendre n'importe quelle transformation. Après tout, pourquoi pas le charbon ?

— D'accord, lui disait Jube, mais ils vont nous cantonner dans un endroit pourri comme les autres. De quoi vivrons-nous ? Il faudra le payer, ce charbon. Ils ont trouvé quelques emplois mal rétribués, ceux qui nous ont précédés, mais nous n'aurons peut-être pas cette chance.

— Nous trouverons, dit Astyasa qui s'exaltait un peu trop parfois. Nous créerons des serres, même à bord de ce train. Il suffit de quelques wagons plats… Nous ferons de l'artisanat. Il faudra créer des objets utilitaires dont les Tibétains peuvent avoir grand besoin.

Jube se pencha vers Ann, lui demanda pourquoi elle optait pour les plates-formes vertigineuses.

— Nous serions mieux dans le train, dit-elle à voix basse.

Ann Suba ne pouvait lui répondre qu'elle pensait à Liensun, lui-même prisonnier dans une lamaserie. Peut-être aurait-elle des chances de l'approcher plus facilement. Elle imaginait que ces échafaudages communiquaient entre eux.

— Le train ne sera jamais admis. Ils nous font modifier le foyer pour gagner du temps. Tu as vu comment les autres vivent dans Evrest Station ?

Le repas se prolongea très tard et Ann resta l'une des dernières à discuter. Elle redoutait de se retrouver seule avec Greog.

Lorsqu'elle regagna leur compartiment il était déjà couché et elle s'allongea avec de grandes précautions, mais à peine était-elle à ses côtés qu'il se renversa sur elle, essayant de forcer ses cuisses serrées, lui crachant à l'oreille :

— Maintenant je sais. Tu as envie de ce gosse, tu en crèves. Voilà pourquoi tu étais volontaire pour Evrest Station, voilà pourquoi tu veux aller vivre entre ciel et terre… Jamais, tu entends, jamais je ne te laisserai un seul espoir… Tu trahis notre couple et nos idéaux. Liensun est un sale prétentieux arriviste.

Effrayée par tant de violence inconnue chez Greog, elle s'ouvrit à lui, espérant le calmer par sa complaisance.

CHAPITRE XXII

Pendant deux jours Gus avait fourni à l'ordinateur toutes les données relevées dans le livre sur les voiliers, et l'appareil lui avait fourni quelques esquisses de voiles. Bien sûr il avait oublié des tas de paramètres mais, petit à petit, il pouvait espérer arriver à un résultat honorable. Il n'était pas peu fier de maîtriser l'électronique. C'était comme la suite logique d'une initiation commencée à la bibliothèque des archives manuelles de Karachi Station. Il se construisait un passé, une mémoire, se préparait un avenir différent de celui d'un éleveur de rennes.

Il ne pensait que très rarement à cette ferme du Petit Cercle Polaire, à ses enfants, tous les autres parents qui d'après Yeuse s'occupaient de l'installation. On y récoltait de l'herbe selon des cycles rapides et la production de lait et de viande était excellente. Comment avait-il pu s'intéresser à cette technique agricole ?

Planté devant l'écran où se développait un nouveau graphisme de voile, il en oubliait Concrete Station, n'était pas comme Yeuse qui n'acceptait plus de rester dans la pyramide. C'était son obsession totale. Elle passait des heures dans la chambre de Kurts à pianoter des lettres sans suite, s'ingéniant à trouver des mots les plus inattendus.

Gus sélectionna un dessin et le fit agrandir aussitôt comme patron. Il n'aurait qu'à redécouper ses voiles en suivant exactement les indications. La toile imperméable, légère et résistante, était stockée dans les magasins de la pyramide. Le pirate avait accumulé là des trésors inouïs, fruits d'années d'agressions fructueuses.

Pour découper cette toile il descendit de la locomotive, rejoignit une installation bricolée par lui. La chaloupe se trouvait à côté, équipée de ses demi-mâts et d'une réserve supplémentaire d'huile. Du moins dans les limites du stock trouvé sur place. Ils devraient se réapprovisionner à la première occasion. Peut-être trouveraient-ils plus au Nord une pêcherie de phoques.

Un problème le tracassait, celui de l'équilibrage de la chaloupe

par vent de travers. Il ne l'avait pas encore résolu mais savait qu'il devrait s'y attaquer. Le centre de gravité situé très bas éviterait à l'ensemble de gîter par vents modérés, mais viendrait un moment où les bogies se décolleraient du rail porteur. Il lui fallait donc une sorte de contrepoids capable de se déplacer aussitôt au vent pour contrebalancer l'action de celui-ci. Il avait pensé à deux ballasts alimentés par une pompe et un réservoir central. En utilisant l'huile du moteur par exemple. C'était un travail très délicat et qui pouvait lui demander plusieurs semaines à cause des problèmes d'étanchéité. Yeuse n'attendrait pas aussi longtemps.

Il ne l'avait pas rencontrée depuis près de vingt-quatre heures. La nuit dernière il était resté devant l'ordinateur sans songer à aller se coucher. De toute façon il ne la rejoignait jamais de son plein gré. Il attendait qu'elle vienne le provoquer, et elle le faisait avec une certaine vulgarité brutale, comme une fille vénale. Il pensait qu'elle ne voulait bien de lui que lorsqu'elle avait épuisé d'autres palliatifs, la boisson par exemple, la masturbation. Alors son avidité sexuelle le rendait fou lui-même. Leur plaisir se déchiquetait parfois en agressions silencieuses qui les laissaient épuisés. Il supposait qu'elle était ensuite écœurée d'avoir fait l'amour avec un homme-tronc, d'avoir embrassé, mordu ses moignons. En tout cas elle ne faisait rien pour lui prouver le contraire quand elle s'effaçait de sa vie durant plus d'une journée. Et il ruminait cette pensée qu'il n'était qu'un substitut de l'homme dont elle avait envie.

Il la surveillait discrètement dans ces moments-là, craignant le pire. Elle désespérait qu'ils s'en sortent un jour et plusieurs fois après l'orgasme lui avait reproché de ne pas l'avoir étranglée.

— Autant en finir en pleine extase, disait-elle. Tu as des mains telles que je mourrais en une seconde sous leur étreinte.

Dans ces crises dépressives elle lui jetait au visage ses souvenirs érotiques, décrivait dans le détail ce qu'elle avait fait avec d'autres hommes, des femmes, et dernièrement avec Enrique, Engol, comment elle s'était comportée comme une véritable femelle en chaleur. Il voulait s'éloigner d'elle mais elle le poursuivait dans les coursives en hurlant ces litanies obscènes.

Et puis elle réapparaissait, le plus souvent dans la cuisine un petit matin. Elle se confectionnait du café très fort. « J'ai craqué l'autre soir… Ne m'en veux pas… Je ne suis plus moi. Quelque chose de pervers s'est emparé de mon être et me conduit désormais. J'ai comme l'impression de m'enfoncer dans l'ignoble. »

Jamais un geste de tendresse, ni même un regard, pas même ce fluide qui peut passer entre deux êtres que le désir a rapprochés, cette aura subtile qui lui succède dans la plénitude du bien-être.

Il avait peur de la baignoire où elle passait le plus clair de ses

journées, y dormant, y prenant même ses repas quand elle ne l'invitait pas pour y faire l'amour. Elle pouvait avaler des somnifères et se laisser couler lentement dans le fond, disparaître sans que cette mousse bleutée, dont elle faisait un usage immodéré, ne conserve trace d'elle en surface. Comme il n'osait pas toujours entrer chez elle sans y avoir été convié il essayait de surprendre quelques bruits qui le rassuraient, ceux de l'eau agitée par un corps qui se déplace, le fredonnement d'une chanson. Yeuse fredonnait souvent des airs très tristes qu'elle avait appris dans le train pénitencier en Sibérienne, jadis. Mais le plus souvent le silence glacé le rendait fou. S'il devait rester seul dans cet endroit, que deviendrait-il ? Jamais il ne pourrait manœuvrer la chaloupe sans l'aide de Yeuse, et la locomotive pirate risquait de ne jamais livrer ses secrets.

Il avait découpé sa voile et se redressait sur ses bras. Il lui avait semblé surprendre une sorte de gros soupir dans l'immense hangar. Mais il n'y avait personne, à part la machine.

Il la regarda, comme fasciné, et eut l'impression qu'elle vibrait beaucoup plus fort que d'habitude, comme si le réacteur s'était emballé.

Sans plus hésiter il fonça vers elle, escalada l'échelle de passerelle et se rua vers les instruments mais tout était en ordre, normal.

Normal avec pourtant quelque chose de changé. Une lumière verte venait de s'allumer, celle d'un voyant dont il n'avait jamais pu découvrir l'usage. Et voilà qu'elle clignotait tandis que le petit écran de conduite s'éclairait et que des mots s'inscrivaient : « Check-list terminée. O.K. Voie ouverte. Message terminé. »

CHAPITRE XXIII

Il la vit de loin dans la coursive de l'entrepont qui accourait vers l'escalier de la passerelle, et elle le vit aussi qui se déplaçait à toute vitesse sur ses mains, laissant ses fesses s'user sur le sol tant il était pressé.

— Elle a bougé ! hurla-t-il. Je l'ai conduite à la sortie de la pyramide puis je l'ai fait reculer.

— J'ai déverrouillé l'enregistreur de Kurts.

Puis elle s'immobilisa à un mètre de lui qui en fit autant :

— Est-ce que j'aurais aussi…

— Tu as tout déverrouillé, dit-il. Mais comment as-tu fait ? Comment as-tu pu te souvenir ?

Elle éclata en sanglots et il ne put que la contempler de bas en haut. Avec un autre homme elle aurait pu enfouir son visage dans son épaule, se faire caresser les cheveux. Lui restait à ras le sol, impuissant.

— C'était Floa Sadon… Le nom de code… Floa Sadon… Il l'avait enlevée… Je ne savais pas qu'il en était encore amoureux… Ils se sont revus quelquefois… Il y pensait toujours. Maintenant elle a grossi, elle a des cuisses grasses, le ventre qui plisse un peu…

Puis elle se tut, rougit. Mais Gus savait depuis longtemps qu'elle avait partagé les désirs de cette femme, le lui avait souvent hurlé quand elle était en crise, décrivant sa partenaire avec des détails d'une précision gênante.

— C'est étrange… Peut-être la voit-il encore jeune, très belle… Moi aussi je la vois encore ainsi…

— La machine m'obéit, Yeuse… Viens voir…

Il fit volte-face, marcha mais se rendit compte qu'elle ne le suivait pas. Il jeta par-dessus son épaule :

— Tu ne veux pas me croire ?

— Pourquoi ne me demandes-tu pas ce que raconte Kurts ? Tu sais où ils sont partis tous les deux ? Lien Rag est avec lui.

Gus frémit douloureusement, la perspective de devoir déjà partager son grand destin l'effrayait.

— Concrete Station, lança-t-il.

— Oui… Il a des coordonnées imprécises mais pense trouver cet endroit… Il nous a laissé les indications…

— Pourquoi n'ont-ils pas emprunté la machine ?

— Ils l'ont laissée parce que l'équipage en avait besoin pour se chauffer, conserver les aliments, survivre. Eux ils avaient un loco plus petit… Une sorte de draisine très bien équipée. Il dit que les ordinateurs doivent fournir les indications nécessaires…

Elle porta ses mains à son visage et eut un sanglot ravi, il ne voyait pas d'autres adjectifs. Elle pleurait de bonheur.

— Floa Sadon… Tu te rends compte ? Kurts le terrible, Kurts le pirate abominable qui a fait trembler presque toutes les Compagnies, banalement amoureux de cette femme, de celle que Lady Diana a traitée de grande pute de la Transeuropéenne. Floa Sadon qui a connu toutes les expériences amoureuses possibles et imaginables. Le clergé l'a même accusée de zoophilie et pas seulement pour avoir copulé avec des Roux bourrés d'hormones.

Comment pouvait-elle insulter ainsi, mais avec une sorte de tendresse, une amie aussi intime ? Il en restait mal à l'aise, perplexe sur les réactions de ces personnages renommés qui se croyaient disponibles pour toutes les expériences et en riaient avec un cynisme total.

— Tu ne me crois pas pour Concrete Station ? Je sens que tu ne me crois pas… Viens écouter son message. Moi j'ai dû me le passer trois fois pour bien me persuader… Tu te rends compte, je tape Floa Sadon comme ça à tout hasard et soudain voilà que la voix libérée de Kurts s'élève et qu'il me raconte tout ça ; c'est incroyable.

Gus faisait lentement demi-tour, en hochant la tête, repartait une seconde fois vers l'échelle intérieure de la passerelle. Elle le rattrapa, plongea sa main dans ses cheveux drus.

— Tu es triste, n'est-ce pas ? Ils t'ont volé Concrete Station ? Ils l'ont rejointe avant toi ?

— Ce n'est pas ça.

— Mais si, c'est ça… Mais ne trouves-tu pas que c'est prodigieux ? Nous partions toi et moi sur des données différentes et voilà que notre destin se soude, étroitement… Tu dis que la locomotive obéit ?

Ils grimpèrent l'échelle et elle se précipita vers le poste de pilotage, s'installa dans le fauteuil de copilote tandis que Gus se hissait dans celui du chef de bord.

Dans un silence religieux elle le regarda agiter ses énormes mains. Les doigts voltigeaient sur les touches, les effleuraient avec une

légèreté incroyable. Des lampes s'allumaient et il lui fit voir l'écran où était annoncée la fin de la check-list, et que la voie était ouverte et en même temps s'ouvraient les portes de la pyramide.

— C'est grand, dit-elle. C'est quelque chose d'énorme.

La loco frémissait et les alternateurs ronronnaient, les bielles conservées malgré l'équipement nucléo-électrique commençaient de tourner. En fait elles servaient dans les passages délicats et en cas de retour à une énergie ordinaire.

— Le laser de route, annonçait Gus.

Le double rayon débarrassait les rails de leur couche de glace.

— La herse à vérin.

Une herse énorme pour les congères, capable de soulever tout un train et de le rejeter sur le côté comme un paquet de détritus. Elle se souvenait d'un récit de Lien Rag. Cette herse s'était débarrassée de la sorte d'un aviso de combat de la Transeuropéenne.

— L'indicateur de continuité des rails, le radar, l'asdic, l'infrarouge… Un coup d'œil au multicadran et nous savons que nous pouvons rouler. La vitesse pourrait atteindre des pointes fantastiques, mais pour l'instant nous roulons sur les bogies centraux. Pour atteindre le maximum indiqué il faudra au moins six rails parallèles et on ne les trouve que sur les grands réseaux.

Elle s'appuyait à son dossier surélevé, penchait la tête pour regarder Gus. Le cul-de-jatte était magnifique en maître incontesté de la locomotive et elle en avait la bouche entrouverte, passait une langue humide sur ses lèvres.

— Nous sommes déjà à un kilomètre de la pyramide.

— C'est incroyable, murmura-t-elle d'une voix dolente à laquelle il ne prit pas garde.

— Nous pourrions continuer ainsi sans même avoir à nous en occuper.

— Vraiment ?

— Il suffit de brancher sur le pilotage automatique et nous pourrions aller boire un café ou manger un morceau. La locomotive se prendra en charge totalement. Elle sera dirigée électroniquement et ses calculateurs régleront tous les problèmes de navigation et de comportement. Ils effaceront notre pas, sage dans les mémoires des aiguillages et jusque dans les multiples dispatchings des réseaux. Ils nous signaleront aux autres convois qui devront nous laisser la priorité, toute la priorité, même les plus importants comme les convois militaires et les trains spéciaux des hauts personnages. Même si Lady Diana était sur le même réseau que nous, c'est elle qui serait forcée de s'immobiliser et qui nous regarderait passer comme l'éclair. Et pendant ce temps nous serions en train de prendre une tasse de café, ou d'avaler un bon repas dans la salle à manger juste en dessous de

cette passerelle. En cas de problème trop ardu pour les computeurs une voix nous avertirait aussitôt de choisir entre plusieurs solutions.

— C'est extraordinaire, murmura Yeuse les yeux chavirés.

— Nous allons être les maîtres de ces réseaux de la Dépression Indienne ! hurla Gus avec une ironie moqueuse envers lui-même. Maintenant nous allons nous arrêter et repartir en arrière, réintégrer la pyramide… Nous avons certains détails à régler avant de partir définitivement mais je pense que demain, au plus tard après-demain, tout sera en ordre.

Il se tourna vers elle et resta stupéfait. Yeuse se déshabillait lentement, déposait ses vêtements sur le siège du copilote :

— Mais que fais-tu ?…

— Tu as dit qu'on pouvait faire ce qui nous plaisait, que cette machine agirait à notre place. Tu as parlé de café, de repas. Crois-tu qu'elle aurait le même comportement si nous faisions l'amour, là sur le plancher, pendant qu'elle réintégrera tranquillement la pyramide ?

CHAPITRE XXIV

C'était le plus sale endroit de la lamaserie, juste en dessous des tinettes. On avait beau les interdire au moment des réparations, il y avait toujours un moine ou un moinillon pour passer outre. Liensun travaillait en permanence un œil vers le haut pour échapper à l'outrage. Depuis deux jours ils essayaient à deux de changer la plus grosse poutre centrale qui devait mesurer dans les quinze mètres et qui s'enfonçait dans le roc sur au moins deux mètres. D'elle dépendait tout le reste de l'assemblage.

Il leur avait fallu arrimer la lamaserie avec des cordes en soie de yak tissée avant d'entreprendre ce travail. La nouvelle poutre attendait qu'ils aient dégagé l'ancienne.

Depuis le début de son noviciat, Liensun avait été affecté à ce genre de travail, car il avait une grande habileté et une certaine maîtrise de ses mouvements. Il travaillait sans ligne de vie attachée à la ceinture et pouvait terminer son existence en tombant dans le vide. On disait que la mort frappait bien avant l'écrasement final mais personne ne l'avait prouvé.

Avec un dirigeable on aurait pu effectuer un travail plus rapide, à condition de l'amener contre la falaise sans risquer de déchirer l'enveloppe. C'était ce qu'il aurait aimé proposer au Grand Lama, mais il ne l'avait jamais vu depuis son arrivée. Pas une seule fois.

Avec son compagnon, un certain Chigat, ils allaient débiter la vieille poutre avec un énorme passe-partout, l'un en haut, l'autre en bas. Ils devraient récupérer chaque morceau pour en faire du bois de chauffage et si un seul tombait dans le vide ils seraient privés de nourriture le soir. Liensun lisait la peur dans le cerveau de Chigat, une peur sournoise, mais constante, qui risquait de compliquer leur besogne. Il l'encouragea mentalement, essaya de bloquer la source cérébrale de cette panique, provoqua un flux de morphine hormonale mais le garçon restait terrorisé.

Ils commencèrent le sciage et le premier morceau put être

remonté dans la lamaserie. Il serait débité en tout petits morceaux et servirait de combustible avec les lichens séchés, les bouses de vaches offertes par les éleveurs. On ne se chauffait pas dans le temple et Liensun avait toujours très froid, encore que la construction en bois soit assez bien isolée dans l'ensemble.

Pour l'instant il devait faire ses preuves. Il ne recevait aucune catéchèse et son stage pouvait durer des mois avant qu'il ne soit instruit. Il prenait la chose assez bien, espérait que sa décision lui redonnerait l'influence qu'il avait perdue à cause de Jdrien.

— J'ai l'impression, balbutia Chigat, que cette poutre où je suis est pourrie.

— Enfonce ton couteau.

Le garçon hocha la tête et enfonça sa lame jusqu'au manche. Il en resta muet d'horreur.

— Attention, dit Liensun. Tu vas reculer. C'est plus solide côté falaise. Il y a la ligne de vie, n'oublie pas, qui te retiendra.

— Je ne le supporterai pas, dit Chigat. Merde, je ne suis pas ici pour risquer ma peau. Je voulais devenir lama, recevoir des dons de beurre, de thé et de riz une fois installé dans un ermitage.

C'était un mode d'existence qui assurait le minimum et un millier de religieux vivaient ainsi au-dessus de certaines stations isolées. On disait même que lorsqu'une femme seule apportait la graisse de bœuf pour les bougies sacrées, parfois elle prenait plaisir à rendre l'ermite heureux pensant que ça lui porterait bonheur.

— Ces lignes de vie ne sont pas neuves, disait Chigat. Elles peuvent claquer… Je crois que je vais retourner dans la mine de terre que nous exploitons en famille. C'était dur mais la terre se vendait bien à l'exportation.

Ils sciaient à nouveau et débitèrent trois autres morceaux. Liensun sentait la poutre vibrer entre ses jambes et ce frémissement l'excitait un peu, ainsi que la vue vertigineuse de la vallée. Il regrettait d'avoir quitté ses amis Rénos, juste au moment où certaines commençaient à le remarquer, mais Jdrien avait détourné l'attention de tout le monde sur lui. C'était insupportable.

— Ça craque, hurla Chigat qui soudain se retrouva pendu au bout de la ligne, tandis que la poutre pourrie rebondissait sur les aplombs, éparpillant son bois vermoulu en poussière de sciure.

— Ne bouge pas. Je vais te chercher.

Avec une agilité d'acrobate il sauta de poutre en poutre, l'attira contre lui.

— Tu ne risques plus rien. Mets-toi à califourchon.

Chigat une fois sauvé essaya de retrouver son souffle avant de déclarer :

— Je vais leur dire que je pars. Je sais que ça va faire un

scandale autant ici que chez moi mais je ne veux pas crever. Tu ferais mieux de partir, toi aussi.

Le garçon remonta jusqu'à la lamaserie et Liensun attendit en vain qu'on lui envoie un autre novice. Pendant ce temps le collecteur des égouts de la lamaserie n'en finissait pas de vomir un flot malodorant. Celui-ci gelait très vite le long de la falaise et n'atteignait jamais le fond de la vallée, mais tapissait la paroi d'excréments.

Le temple était alimenté en haut par une source découverte au fond d'une caverne et reliée à la lamaserie par des tuyaux en terre cuite. Il avait été amené à faire des réparations sur certains qui s'étaient brisés ou avaient éclaté sous l'action du gel. Il avait proposé les tubes en plastique fabriqué par l'usine à herbes mais on avait rejeté sa suggestion avec indignation.

Las d'attendre, il remonta sur l'immense plate-forme, se dirigea vers les communs où un lama de grade inférieur réglait les questions domestiques. Il croisa Chigat qui en sortait visiblement furieux.

— Ils ne veulent pas manœuvrer l'ascenseur pour moi seul. Il faudrait que j'attende demain matin et je ne veux pas passer une minute de plus ici. Je vais emprunter la corniche.

— Je t'en prie, ne fais pas ça. Il y a des parties verglacées très dangereuses. Il te faudra des heures avant d'atteindre l'escalier creusé dans la roche.

— Peu importe, je les ai assez vus.

Dans les communs, le lama responsable assistait au vêlage de plusieurs femelles yaks et ne pouvait s'occuper de lui trouver un aide. Liensun s'attarda dans l'étable pour profiter de la chaleur. Des moinillons compressaient des bouses et du lichen pour en extraire l'humidité et mettaient ensuite à sécher les galettes minces sur des claies. Tout à côté des mottes de beurre et des fromages.

Lorsque le premier veau eut été bouchonné il y eut un grand remue-ménage. Le Grand Lama venait voir l'animal car à certains signes on pensait qu'il était sacré. Tous les animaux l'étaient, mais certains beaucoup plus que d'autres et, d'après la religion actuelle, des signes indiquaient qu'ils abritaient l'âme d'un Grand Lama. Selon les taches on pouvait même dire de quel saint religieux il s'agissait. Tous les Grands Lamas étaient répertoriés depuis des siècles.

Liensun se dissimula derrière les bouses en train de sécher et malgré l'odeur se trouva au premier rang, pour voir arriver le vieillard décharné porté sur un brancard posé sur les épaules de quatre moines. Il était à moitié nu malgré le froid et le garçon pouvait voir tous les détails de son squelette jusqu'à la taille.

On posa le brancard sur le lichen qui servait de paille, on tira le veau qui meuglait de frayeur et l'examen commença.

Liensun profita de l'attention profonde du Grand Lama pour

pénétrer son esprit. Il fut surpris par la concentration du personnage qui, véritablement, cherchait à identifier quel grand religieux avait trouvé refuge dans le corps de l'animal. Jusque-là Liensun avait pensé que ces moines-là jouaient la comédie pour récolter des dons et la vénération de la population.

Soudain le Grand Lama sentit cette inquisition et isola sa pensée. Son regard d'aigle alla directement à l'endroit où se trouvait Liensun. Il murmura quelques mots et le lama responsable des soucis domestiques alla dénicher Liensun et le tira par le bras devant le vieillard, l'obligeant à s'agenouiller.

— C'est donc toi… On me dit que tu travailles dur mais je ne crois pas que tu sois sincère. Je ne comprends pas exactement ce que tu es venu faire. Tu aurais dû rester avec les tiens. D'autres vont venir et ont accepté de s'installer sur des plates-formes à lichens inoccupées ou abandonnées depuis longtemps. Ils auront certainement besoin de toi pour s'habituer à ce nouveau mode de vie. Nous ne verrons aucun inconvénient à ce que tu les rejoignes dès qu'ils arriveront.

— Grand Lama, je préférerais rester ici et m'instruire dans votre religion.

— Tu ne pourras jamais devenir lama car tu possèdes des dons qui peuvent s'avérer néfastes. Tu influencerais les autres religieux pour devenir Grand Lama à ton tour. Si tu restes ici, tu travailleras toute ta vie à la maintenance de la lamaserie, tu ne seras qu'un charpentier qui passera ses jours au-dessus du vide à changer les étais, les entraits et les poutres.

D'un geste il le chassa et Liensun, tremblant de rage contenue, quitta l'étable et se rendit dans le dortoir commun. Il se jeta sur sa paillasse de lichen et remonta la couverture au-dessus de sa tête.

Il avait échoué une fois de plus. Et il avait appris que les siens, Ma Ker et les derniers Rénos, allaient vivre sur ces échafaudages branlants entre ciel et terre, dans les conditions les pires qui soient. Ce serait aussi dur que lorsqu'ils luttaient contre le protoplasma de Jelly.

Peu à peu il se calma. Il prenait conscience du nouveau rôle qu'il pourrait jouer dans la communauté. Une occasion unique de retrouver tout son prestige.

Le lendemain matin il fit dire au Grand Lama qu'il se rangeait à ses conseils et se rendrait auprès des siens dès qu'ils prendraient possession des échafaudages.

CHAPITRE XXV

Pie XIII le nouveau pape ne perdait pas son temps et, à peine élu, venait d'excommunier les Rénovateurs du Soleil et de confirmer que les Roux n'étaient que des animaux privés d'âme. Il rejetait également le nouveau dogme sibérien sur l'origine millénaire de l'ère glaciaire. Enfin il annonçait qu'il se rendrait en Panaméricaine, invité par la CANYST et Lady Diana à la fois.

— C'est tout ? ricana le Président Kid quand son secrétaire lui eut présenté la dépêche. Il aurait dû espacer ces prises de position pour entretenir l'attente de l'opinion mondiale. Après ça, ses décisions futures apparaîtront bien faibles…

— On dit qu'en Transeuropéenne les Néo-Catholiques auraient commencé à dénoncer les Rénovateurs. Le conseil d'administration laisserait faire.

Le Kid hocha la tête.

— En ce qui nous concerne, nous devons ignorer cette excommunication. Et même je voudrais qu'on établisse la liste précise des responsables néo-catholiques de la Banquise. Je veux connaître surtout les noms des évêques et des missionnaires. Nous étudierons leurs dossiers et s'ils se croient autorisés à faire n'importe quoi nous prendrons des mesures.

— Il y a autre chose, Président Kid. Il se passe des événements étranges dans la Dépression Indienne.

Il lui tendit une autre dépêche. Le Président la lut une première fois puis la reprit à haute voix :

— Une locomotive fantastique, d'une dimension énorme sèmerait la panique dans les régions australes de la Dépression Indienne, principalement sur le Réseau des Kerguelen et sur celui du Mozambic. Cette machine inconnue n'obéit à aucun signal ni ne paraît subir les impératifs des réseaux électroniques. Elle brûle les interdictions, les priorités, noyaute les dispatchings, sature les mémoires des aiguillages, paralyse tous les convois prioritaires quels

qu'ils soient. Plusieurs patrouilleurs de la Force Fédérale ont été stoppés, dirigés sur des voies de garage lors du passage de l'engin inconnu. Il semblerait qu'une petite unité, un patrouilleur de reconnaissance qui aurait ouvert le feu sur la locomotive, aurait été bloqué sur place par le laser de la locomotive, puis soulevé par la herse formidable aux vérins puissants. Le patrouilleur a été ensuite déposé à côté des voies. Toute la Dépression est en état d'alerte générale et les instances fédérales se sont réunies depuis plusieurs jours dans Stanley Station. Lady Diana aurait été informée des incidents et proposerait l'intervention de sa Flotte de l'Antarctique.

Le Président jura :

— Les Panaméricains sur la Dépression Indienne, c'est inadmissible ! Je vais envoyer un message de protestation à Lady Diana… Je la mettrai même en garde.

— Les Panaméricains sont déjà dans la Dépression Indienne, voyageur Président.

— Oui, mais pas ouvertement.

— Les Tarphys auraient été mobilisés… Toutes les branches de la célèbre famille de tueurs à gages se trouveraient prêtes à intervenir, selon un message codé de nos agents secrets à Stanley Station.

— Envoyez-moi le chef d'État-major.

Ce n'était pas un Aiguilleur mais un directeur de la Traction, un certain Maxwell âgé de trente-deux ans à peine et passionné par la réorganisation de la Flotte de combat. C'était lui qui avait créé de petites unités mobiles, équipées de patrouilleurs à roues munies de pneumatiques pouvant rouler à des vitesses considérables. Et, ce qui était un secret connu de quelques personnes seulement, ces patrouilleurs en cas de nécessité pouvaient abandonner les rails pour rouler sur la banquise. Le Kid avait mis des mois avant d'accepter cette éventualité qui pouvait le faire condamner par la CANYST et le mettre au ban de la Société ferroviaire. Mais il estimait que la guerre, dans ces régions, ne pouvait se dérouler dans des conditions normales.

— Je vais diriger la première et la deuxième escadre vers la frontière avec la province de l'Antarctique.

— Faites-le sans précautions, que les Panaméricains se rendent très vite compte que nous passons nos escadres sur un point où ils sont très vulnérables. S'ils déroutent leur flotte pour la Dépression, ils ne peuvent en même temps veiller sur nos frontières communes.

— Cette locomotive est-elle réelle, ou s'agit-il d'une ruse ?

— Cette locomotive existe, dit le Kid. Elle a été construite par un certain Kurts.

— Kurts le pirate ?

— Lui-même. Voici vingt ans il a ravagé la Transeuropéenne puis d'autres Compagnies. Depuis quelques années on n'entendait plus

parler de lui et voilà qu'il réapparaît. Du moins sa locomotive.

Une autre dépêche arrivait, indiquant que la machine terrorisait la population et les voyageurs car l'avant du monstre ressemblait de loin à une immense tête de mort. La photographie prise par un amateur et jointe à la dépêche confirmait cette réalité.

— Tout a été conçu au départ pour semer l'épouvante, expliquait le Président Kid. Les projecteurs sont les orbites creuses, la herse les dents et la forme de la chaudière à l'avant est celle d'un crâne humain… Je la reconnais bien. Elle circulait en Transeuropéenne sans se soucier des barrages électroniques et de la Sécurité ferroviaire. On n'a jamais pu la mettre en difficulté, elle échappait à tous les pièges qu'on lui tendait.

— Un autre message, dit le secrétaire. C'est le schéma de la route empruntée par la locomotive.

La première fois qu'un témoin l'avait aperçue c'était en fin de semaine, soit quatre jours auparavant. Il s'agissait d'un marchand itinérant qui circulait en draisine sur une voie lente. Non loin des ruines d'une station sans nom, sur une ligne secondaire qui se raccordait au Réseau des Seychelles.

— La loco est apparue dans le nord de la Dépression et, finalement, elle roule dans le Sud désormais… Son itinéraire est bien compliqué, fit remarquer Maxwell. On dirait qu'elle hésite car elle recoupe souvent des réseaux déjà empruntés. C'est vraiment difficile à suivre et logiquement inexplicable.

— Le Réseau des Seychelles, fit le Kid songeur. Passez-moi les *Instructions Ferroviaires* du coin…

Le secrétaire alla les chercher.

— Pas seulement les plus récentes… Remontez à plusieurs années.

Il étudiait les cartes avec attention et ce qu'il avait pressenti semblait s'avérer exact. La ligne des Maldives se raccordait au Réseau des Seychelles et Gravel Station était dans ce secteur. Du moins sur les vieilles *Instructions* car dans les nouvelles la station ne figurait plus.

— Je veux qu'on suive cette affaire de très près, ordonna-t-il. Que nos agents se démènent, tous ceux de la Dépression, les agents commerciaux également et nos négociants et nos représentants diplomatiques. Il me faut le plus grand nombre d'informations.

Le chef d'État-major et la secrétaire échangèrent un bref regard surpris mais le Kid s'en moquait. Il commençait à se douter que la présence de Yeuse dans ce coin là-bas et l'apparition de la locomotive géante étaient liées, que les deux faits n'en formaient qu'un sans qu'il puisse expliquer exactement ce qui avait pu se passer.

— Si la Flotte pénètre en Dépression Indienne ?

— Vous pénétrerez dans le no man's land entre les deux

Compagnies, dit le Kid fermement. Une seule escadre cependant. Vous vous immobiliserez en vue des installations panaméricaines et vous attendrez les ordres. On ne déroute pas une flotte pour une simple locomotive pirate. Des pirates, il y en a des centaines dans l'Australasienne. Ils pillent les stations de pêche, ils attaquent les convois isolés.

— Jusqu'à présent la locomotive géante n'a rien fait de tel, précisa le secrétaire. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'enfreindre le code de navigation ferroviaire et d'avoir mis à mal un patrouilleur fédéral. Mais il n'y a même pas eu de blessé parmi les hommes d'équipage.

Les deux hommes sortirent et le Président Kid resta seul dans son bureau. Ainsi Yeuse avait en partie réussi, si c'était bien elle et ses compagnons qui occupaient la locomotive pirate. Mais avait-elle retrouvé Kurts et surtout Lien Rag ?

Pour ce dernier, le Président Kid ressentait depuis longtemps une certaine animosité et beaucoup d'envie. Et depuis que Yeuse l'avait un soir reçu dans sa couchette, il le détestait encore plus de bénéficier chez elle d'un tel crédit d'affection et de dévouement.

CHAPITRE XXVI

Grâce à la mémoire de l’ordinateur de bord, Gus trouvait aisément les stations abandonnées où ils pouvaient se réfugier. Ils ne pouvaient rouler vingt-quatre heures sur vingt-quatre, éprouvaient le besoin de s’immobiliser, de reprendre leurs esprits, de redevenir des humains ordinaires, car cette locomotive extraordinaire donnait des idées de mégalomanie à son équipage. Il suffisait de la voir triompher de toutes les difficultés, de jubiler en découvrant que tel rapide se trouvait brutalement immobilisé pour libérer le réseau, de traverser une station importante en semant l’effroi sur les quais. Cela leur était arrivé souvent. Ils pénétraient dans les sas, les écluses sans y avoir été autorisés et traversaient l’agglomération de wagons-habitations à petite vitesse, ne voyant que des visages apeurés, des agents ferroviaires pris de court, gesticulant comme des pantins, des Aiguilleurs fous de rage, incapables de maîtriser le monstre.

Dans ces stations abandonnées, le plus souvent ruinées, ils récupéraient leur équilibre mental, dormaient en sécurité, essayaient de puiser dans les logiciels en nombre incalculable les données conduisant à Concrete Station.

— Nous marchons comme si la loco était ivre, disait Gus. Nous finirons par refaire plusieurs fois le même trajet.

— Nous finirons bien par trouver, répondait Yeuse.

En général les stations étaient en bordure du réseau principal, celui des Kerguelen qui leur paraissait le plus sûr. Ils se doutaient que toute une flotte s’était lancée à leurs trousses et qu’on essayait de leur tendre des pièges, mais jusqu’ici la locomotive s’en était moquée.

— Ce que je crains, c’est la ligne en cul-de-sac où l’on nous dirigerait, ou encore la crevasse inconnue sous les rails. Les autorités de la Fédération, comme les Aiguilleurs et les Tarphys ont dû depuis longtemps faire l’inventaire des lignes dangereuses. La banquise peut paraître saine et pourtant les rails sont sur un pont d’une minceur telle que nous nous enfoncerions dans l’océan sans savoir ce qui nous

arrive.

— Nos appareils de bord signaleraient un tel danger ?

— Le sondeur travaille à courte distance. Il peut nous signaler qu'à cent mètres il n'y a que trente centimètres de glace, mais si nous roulons trop vite ce sera inutile… Il faut puiser dans les mémoires, établir une liste des endroits dangereux…

— Et ces endroits dangereux ont été abandonnés par les hommes, n'est-ce pas ? fit-elle avec crainte… Comme cette station perdue sur une ligne oubliée ?

— Exactement. Imagine que demain nous trouvions l'aiguillage de raccordement au réseau verrouillé. Nous pouvons le libérer. Imagine qu'ils le fassent sauter. Nous pouvons le remplacer sans mal mais en deux heures au minimum. Et si à cet endroit précis ils ont miné la banquise ? Ils savent que l'explosion ne pourra rien contre la cuirasse de la loco. Donc ils mineront la glace et nous disparaîtrons dans l'océan. Nous avons besoin de nous faire oublier, de mieux localiser les zones où pourrait se trouver Concrete Station.

Ils roulaient depuis une semaine désormais. Un voyage exaltant, vertigineux. Une fois sur le réseau, la locomotive utilisait ses énormes roues et atteignait le deux cent cinquante kilomètres à l'heure. Gus pensait qu'elle pouvait faire mieux mais n'avait jamais osé aller au-delà.

Malgré leur impatience, surtout celle de Yeuse, ils n'avaient quitté Gravel Station qu'avec deux jours de retard. Le cul-de-jatte voulait que tout soit en ordre, aussi bien dans la locomotive que dans la pyramide. Et il avait voulu distribuer toute la nourriture accumulée aux Garous. Pendant deux jours ils avaient travaillé dur pour transporter les caisses, les bidons, les colis de vivres. Gus avait installé une sorte de nacelle suspendue à un filin pour les objets les plus lourds. Ils l'avaient répartie en différents endroits car les Garous se précipitaient sur le stock et devenaient menaçants. Gus avait même dû en abattre deux pour faire reculer toute la horde affamée.

Jusqu'au bout il avait essayé d'arracher aux ordinateurs de la pyramide les derniers renseignements. Kurts donnait des relevés géographiques des positions et des repères, mais ils avaient pu constater qu'ils manquaient de précision.

— À se demander s'ils ont eux-mêmes trouvé Concrete Station, disait Gus à bout de nerfs.

— Partons, nous verrons par la suite.

L'homme avait fini par céder. Yeuse savait se montrer persuasive, alternant les colères effroyables et les provocations sexuelles. Parfois il était comme un jouet entre ses mains et se demandait si, doté de deux jambes qui l'auraient grandi, elle se serait comportée pareillement. Il sentait qu'elle le méprisait, consciemment

ou non. Il devait l'accepter telle qu'elle était. Désormais la pensée de ne plus la voir lui était intolérable.

Les premières nuits ils n'osaient pas dormir en même temps mais la surveillance automatique était sans faille. Un soir une vieille loco avait voulu s'approcher de la station et ils en avaient été prévenus suffisamment tôt pour décourager les occupants. Un missile envoyé sur le bas-côté de la ligne les avait fait repartir immédiatement en marche arrière, quand l'explosion avait soulevé des tonnes de glace qui avaient formé des congères en travers des rails.

Cette nuit-là, dans cette station ruinée, Yeuse ne trouvait pas le sommeil. Parfois elle allumait un projecteur pour regarder à l'extérieur de son hublot mais n'apercevait rien, sinon d'anciens piliers de la verrière arrachée par le vent, les façades noires de wagons déglingués. Il n'y avait personne mais la proximité d'un danger la tenait éveillée. Ils devaient désormais compter avec les forces fédérales qui ne supporteraient pas plus longtemps l'intrusion de cette locomotive rebelle.

Elle sortit pour se faire du café, emporta la verseuse dans la passerelle. Tous les voyants étaient au vert et il n'y avait donc plus aucune raison de s'inquiéter mais elle était ainsi.

Par radio ils avaient appris que les Panaméricains envisageaient d'envoyer leur flotte de l'Antarctique pour patrouiller sur les réseaux. On leur avait aussi appris que le Président Kid protestait contre cette initiative et massait ses escadres à la frontière de la Province Antarctique. Elle avait souri devant la fermeté du Gnome. Lui devait savoir ce que faisait cette locomotive dans la Dépression Indienne, et sa décision était en quelque sorte un clin d'œil complice. Yeuse le considérait ainsi. De sa lointaine capitale Titanpolis le Président Kid veillait sur elle.

Elle but deux gobelets de café, alluma plusieurs batteries de projecteurs. Aucun risque qu'on aperçoive ces lumières vives, le réseau se trouvant à plus de dix kilomètres. Il n'y avait rien sur l'écran relié aux caméras qui balayaient le périmètre le plus rapproché, tandis que les détecteurs opéraient à grande distance. Elle finit par couper les projecteurs et les caméras continuèrent leur vigilante prospection aux infrarouges.

Elle retourna dans sa chambre, essaya de s'endormir, pensa qu'un bain chaud la détendrait. Dans la baignoire elle finit par se rassurer et comme elle risquait de se laisser surprendre par la fatigue, elle alla se fourrer dans son lit, s'endormit profondément.

Ce fut la voix de Gus dans l'interphone qui l'arracha difficilement à son inconscience. Elle put remarquer qu'il ne faisait pas encore jour.

— Rejoins-moi sur la passerelle.

Elle s'habilla rapidement, mais de façon à pouvoir affronter le froid extérieur en cas de besoin. Elle boucla sa combinaison et monta sous la coupole de pilotage.

Gus lui montra les écrans radar.

— À vingt kilomètres au Nord il y a des véhicules… Autonomes, diesels ou vapeur. Il y a aussi des êtres vivants. Regarde l'écran de l'infrarouge.

Et c'était la même chose au Sud.

— Nous sommes encerclés ?

— Ça m'en a tout l'air.

— On va essayer de passer ?

— Je n'aime pas ces silhouettes d'hommes sur les rails. Pourquoi ne restent-ils pas au chaud dans leurs blindés ? Ils se sont éparpillés sur une grande distance.

CHAPITRE XXVII

Lorsque le dirigeable s'engagea dans l'étroite vallée ombreuse, Ma Ker eut un haut-le-corps. Les parois verticales étaient si proches qu'il semblait qu'on aurait pu les atteindre en jetant un objet par exemple. Elle regarda les falaises avec effroi.

— Ce n'est quand même pas dans un endroit pareil que nous allons séjourner ?

— Si, dit le commandant de bord. Je suis exactement les instructions que nous a apportées Juguez. C'est bien ici. Nous ne devrions pas tarder à apercevoir les anciennes installations, ces fameux échafaudages…

Une centaine de Rénos étaient entassés dans la partie supérieure, dans les aménagements de l'enveloppe. Le voyage avait été difficile, avec ce détour vers le Sud pour acheter de l'huile à une coopérative de chasse qui acceptait de ravitailler les dirigeables rénos et en profitait pour tripler ses prix.

— La vallée s'élargit un peu.

— C'est toujours aussi sombre. Et l'air lui-même semble rare, malodorant.

Les premières constructions du vestige apparurent. Toutes en ruine, inutilisables, juste quelques poutres encore accrochées aux anfractuosités de la roche, avec parfois un morceau de plancher. Ne subsistaient que les parties les plus inaccessibles, les autres ayant été pillées depuis longtemps pour la récupération du bois de chauffage.

— Qu'y a-t-il en bas ?

— Rien, sinon une ligne secondaire.

— Quoi, même pas une station ?

D'autres vestiges désolants, mais peu à peu il semblait que ceux-là soient moins délabrés. Bientôt la vieille physicienne aperçut une plate-forme intacte. Les taches roussâtres qu'elle apercevait de plus en plus nombreuses devaient être des touffes de lichens.

— La vallée s'élargit encore mais l'altitude reste encore élevée.

Une chance qu'il n'y ait pratiquement pas de remous ni d'ascendances. L'air du fond ne subit aucun réchauffement et ne s'élève pratiquement pas.

Les cinq personnes debout à côté du timonier virent apparaître les échafaudages suivants. Ceux-ci montaient depuis le sol en une série de plates-formes de plus en plus grandes, de plus en plus élevées.

— Celle-là fait quinze étages, avec des échelles rustiques… Il y a une sorte d'ascenseur à treuil… Mais on doit le tourner à la main.

— Douze étages et pas d'échelles.

— Une caverne dans celui-ci.

Ma Ker consternée regardait à droite et à gauche mais ne voyait que le même spectacle : des planches rugueuses attachées sur des poutres plantées dans le roc, poutres soutenues par des étais et toute une charpente parfois savante.

— Un joli travail… Pas de clous ni de vis, uniquement des assemblages, des chevilles. Et des épissures en cordes… une corde bizarre.

— De la soie de yak.

— C'est costaud, la soie de yak ?

Le commandant désigna quelque chose sur la gauche :

— Les repères.

De petits drapeaux rouges et verts accrochés à l'un des échafaudages immenses. Il restait des constructions en bois ; sortes de huttes à l'unique toit en pente dirigé vers le vide.

— Mais d'où sort ce bois ?

— Ils l'échangent avec la Compagnie du Nord contre du charbon et du beurre. Cette Compagnie exploite des forêts subglaciaires.

— Je dois maintenant m'approcher, dit le commandant, et nous allons nous amarrer à cette construction. Provisoirement, car si le vent s'élevait dans cette vallée, ce serait effroyable, nous arracherions tout. Par la suite nous planterons nos ancres directement dans le roc, au-delà des constructions.

L'accostage se fit lentement mais tout l'échafaudage craqua, se balança imperceptiblement quand *Soleil d'Amour* vint buter contre.

Il y eut un moment de silence et d'hésitation, puis le commandant ouvrit la porte à glissière, se tourna vers Ma Ker. Il l'invitait à faire le premier pas. Elle se raidit, très pâle, regarda la roche à quelques mètres de là. La moindre humidité se gelait en traînées luisantes et pourtant des touffes énormes de lichens poussaient là. À portée de la main.

Lentement elle approcha, mit un pied sur le plancher glissant, complètement recouvert de verglas. Il n'y avait pas de rambarde.

Elle ramena son autre pied, éprouva une impression étrange, celle de se balancer malgré elle comme dans un cauchemar. Elle

s'éloigna de la nacelle, approcha de la roche, caressa les touffes de lichens mais à cause de ses gants isolants ne recueillit aucune sensation. Il lui semblait que les thalles étaient d'un contact assez doux.

Longeant la paroi, elle pénétra dans la première des huttes, la trouva immense, soigneusement protégée du froid par un capiton de lichens et de soie de yack. Elle resurgit sur le côté, très près du vide, et sans hésiter marcha sur la plate-forme, atteignit l'autre construction plus petite mais partagée en cellules régulières, une dizaine en tout. Au centre on avait installé un énorme poêle en terre cuite rouge. À côté elle découvrit des briquettes de charbon et d'autres de couleur beige. Des bouses de yak séchées. Il y avait encore une autre hutte. C'était l'établissement des bains et des toilettes, avec un écoulement direct dans le vide. L'eau arrivait par une conduite en bois, certainement de l'eau de fonte de glace. Mais la conduite était en partie obstruée par de la glace. On avait dû la dégeler dernièrement mais elle s'était rapidement rebouchée. Il y avait un gros poêle central et des réserves de charbon et de bouses. Les Rénovateurs d'Evrest Station avaient eux-mêmes veillé à ce que les nouveaux immigrants trouvent de quoi se chauffer dès le premier jour. Mais il n'y avait aucune réserve alimentaire.

De la hutte des bains on pénétrait dans la montagne où existait une grotte artificielle, de huit mètres de profondeur environ. Il y faisait très chaud et presque nuit, et elle entendit respirer régulièrement, faillit reculer précipitamment, reconnut une odeur d'étable qu'elle n'avait pas respirée depuis longtemps.

Trois vaches étaient attachées devant un râtelier à moitié rempli de lichens et tournaient vers elle leur tête à la fourrure emmêlée. Tout leur corps, de taille réduite, était également recouvert de longues mèches soyeuses.

CHAPITRE XXVIII

En définitive la séparation ne s'était pas trop mal passée et Greog Suba avait accepté que sa femme le quitte pour aller s'installer avec les nouveaux venus, dans les « échafaudages du vertige », comme on les appelait dans la Compagnie. Elles étaient trois femmes et deux hommes à avoir opté pour cette solution.

Le train des Rénos dissidents avait finalement été admis en réparation dans les ateliers rudimentaires de la Sun Company, à proximité d'Evrest Station. On allait retirer le brûleur à huile, placer un foyer acceptant les briquettes de charbon. Ils avaient dû payer à l'avance une somme exorbitante, plus une caution très élevée qui leur serait rendue s'ils acceptaient les conditions du Conseil provisoire de gestion. Conditions qui pouvaient signifier un exil dans une vallée lointaine. Personne ne voulait d'eux à Evrest Station où l'on affirmait qu'il n'y avait ni travail, ni même possibilité de créer un commerce ou une industrie.

Greog Suba, après cette nuit violente qui les avait opposés, était comme abattu, indifférent, et elle l'avait quitté en se sentant coupable par le seul train omnibus pour la fameuse Vallée des Échafaudages abandonnés. C'était ainsi qu'on appelait l'endroit depuis longtemps. Le groupe devrait changer trois fois de train pour l'atteindre. Ils emportaient tout ce qui était indispensable pour survivre là-bas.

D'autres Rénovateurs les avaient précédés pour aller visiter les échafaudages. Ils les avaient trouvés dans un état moyen, mais on pouvait les améliorer. Ils avaient fait livrer du charbon, des bouses de yaks, trois vaches qui fourniraient du lait. Ils n'avaient pu s'attarder, le Conseil provisoire leur ayant laissé entendre que s'ils ne retournaient pas dans la semaine ils devraient rester avec les nouveaux venus. Aucun n'avait accepté ce qu'ils considéraient comme une condamnation, et le groupe avait réintégré les wagons misérables de la banlieue d'Evrest Station.

Ils durent descendre dans une cross station avec tous leurs

bagages. Ils emportaient des vêtements, de la nourriture et surtout des instruments scientifiques précieux. Ann Suba était satisfaite de l'équipe qui ne comportait que des physiciens et un biologiste.

Dans le froid, la cross n'ayant pas de verrière, ils attendirent la correspondance. Un enfant leur vendit du thé au beurre et des sortes de beignets très huileux.

— *Soleil d'Amour* a dû arriver maintenant, dit la femme assise à côté d'Ann dans le wagon mal chauffé qui servait de salle d'attente. La surveillance des enfants va poser un sérieux problème tant que nous n'aurons pas fabriqué des filets. Il n'y aurait même pas de rambardes.

Ann n'écoutait pas. Elle pensait à Liensun qui était toujours, croyait-on, dans la lamaserie de Kendohar. Aucune femme n'était admise dans ces temples mais elle était sûre de le revoir bientôt.

— Ma Ker va nous traiter avec sévérité, dit encore sa voisine. Nous devrons nous expliquer.

— Finalement, Fraternité II a échoué comme nous l'avions toujours dit, répondit Ann Suba avec une certaine véhémence.

— Je vous en prie, restez sereine. Il ne faut pas engager les hostilités. Nous avons tous besoin des uns et des autres pour survivre là-bas.

Leur convoi arriva et c'était un train charbonnier avec un seul wagon de voyageurs déjà bien rempli. Il leur fallut charger leurs bagages, s'installer tant bien que mal. De la poussière de charbon saturait l'air à la moindre secousse. Sur le plancher il y en avait plusieurs centimètres et ils commencèrent de tousser, la gorge irritée, ce qui amusa les Tibétains. Mais une vieille femme leur offrit une cruche remplie d'une liqueur apaisante. Elle refusa leur argent et retourna s'asseoir. La liqueur calma leur gorge.

Dans la nuit ils changèrent pour la dernière fois mais apprirent que le train ne s'arrêtait qu'au-delà de la Vallée des Échafaudages abandonnés, à dix kilomètres. Pour obtenir l'arrêt ils auraient dû déposer une demande auprès de la dernière station. Le contrôleur accepta de parler au conducteur mais les transactions furent longues et onéreuses.

— On va se retrouver en pleine nuit au fond d'une vallée glaciale, murmura un des hommes. Nous ne pouvons entreprendre l'escalade des échelles dans l'obscurité.

Pourtant ils durent accepter de descendre dans le noir, sans même pouvoir distinguer quoi que ce soit. Avec une lampe à huile ils s'orientèrent, réussirent à rejoindre la falaise la plus proche et trouvèrent un creux pour s'abriter. Ils s'enfouirent dans les fourrures et les vêtements, ne bougèrent plus jusqu'à l'aube. Et dans le fond de ce canyon elle ne se leva qu'avec une heure de retard.

— Vous avez vu ? lança une femme atterrée.

Les échafaudages étaient en face, s'élevaient si haut qu'on ne distinguait rien des paliers, des plates-formes intermédiaires.

— Au moins si le soleil revient nous serons hors d'eau, ricana le biologiste. Vous savez que mes scrupules m'abandonnent et que j'aimerais le faire payer cher à ces Tibétains et surtout aux lamas en les noyant ?

Ils renoncèrent vite à appeler depuis le fond de la vallée, leurs cris ne pouvant monter de plusieurs centaines de mètres.

— Il n'y a même pas d'écho.

Dès la troisième plate-forme deux femmes annoncèrent qu'elles allaient se reposer un moment avant de poursuivre et peu à peu Ann se retrouva en compagnie d'un des hommes, puis toute seule à la huitième plate-forme.

— Est-ce que quelqu'un m'entend ? hurla-t-elle complètement épuisée, craignant de ne plus avoir assez de force pour se cramponner aux montants de l'échelle. Je vous en prie. Je suis Ann Suba la physicienne. Il n'y a personne pour venir nous aider ? Nous arrivons d'Evrest Station… Voyage épuisant… Nous sommes cinq, les autres sont plus bas…

Elle dut appeler longtemps avant qu'ils ne descendent à plusieurs. Ils paraissaient surpris de la voir mais non hostiles.

— Je vais vous aider, vous encorder. Il faut surtout éviter de monter trop vite, dit l'un d'eux.

Ils lui firent boire du lait et manger une pâte très sucrée qui lui redonna aussitôt de l'énergie. Elle commença sa dernière escalade, trois plates-formes encore et puis tout en haut Ma Ker qui l'attendait avec un sourire sans arrière-pensée :

— Enfin nous nous retrouvons.

CHAPITRE XXIX

Gus l'avait dit. S'ils essayaient de passer ils feraient sauter la banquise juste sous eux et ils finiraient au fond de l'océan Indien.

— La glace n'est pas très épaisse dans le coin. Rien qui ne puisse poser de gros problèmes. Ces hommes que nous avons découverts sur l'écran d'infrarouge ont dû creuser des tunnels jusqu'à l'eau, déposer des charges puissantes. Il n'y a que cinq ou six mètres de banquise. Nous aurions dû le vérifier avant de passer la nuit ici. Avec dix mètres ils n'auraient rien pu faire.

— Ils veulent nous détruire ou nous capturer vivants ? demanda Yeuse anxieuse.

— S'il peuvent nous capturer ils le feront. La locomotive doit également les intéresser avec son matériel sophistiqué et ses fabuleuses possibilités. Mais si nous essayons de passer ils nous escamoteront.

— Comment ont-ils pu nous repérer ?

— Ils ont dû installer d'autres enregistreurs à notre insu. Ensuite rien de plus facile que d'explorer toutes les lignes secondaires confluant vers le réseau.

— Mais nous pensions que cette ligne était abandonnée et ils sont aussi arrivés par le Sud.

Gus passait en revue tous les écrans. Les images restaient imprécises mais l'unanimité des informations leur suffisait pour savoir qu'on les encerclait.

— Kurts n'a jamais été coincé en Transeuropéenne, dit-elle. C'est donc qu'il y a toujours une possibilité. Malheureusement nous ne connaissons pas toutes les ressources de cette machine.

— En Transeuropéenne, dit Gus agacé, il n'y a pas beaucoup de banquise. C'est surtout de l'inlandsis et on ne peut faire disparaître un convoi que dans une crevasse.

Yeuse lui parla du dispositif permettant de poser des rails en résine.

— Il ne peut pas créer toute une voie sur des kilomètres. Il peut juste établir une voie provisoire sur au maximum une centaine, voire deux ou trois centaines de mètres, mais c'est tout. Toutes les machines de haut de gamme en sont désormais équipées. Il n'y a aucune possibilité pour nous. Nous sommes bel et bien coincés.

— Et si nous faisions les morts ?

— Ils peuvent patienter plusieurs jours puis lancer une attaque.

— S'ils attaquent, ils devront prévoir un repli. Ils ne feront donc pas sauter la banquise ?

— Non, pas tant qu'ils seront dans le périmètre dangereux, mais si nous effectuons une sortie ils peuvent toujours déclencher les mines.

Le jour finit par se lever et l'écran radar devint plus précis. Les véhicules paraissaient être des patrouilleurs ou des vedettes rapides.

— Si nous attendons trop longtemps c'est la flotte américaine qui risque d'arriver, dit Gus, et là, nous serons fichus.

Elle prépara le déjeuner, fit cuire du pain dans le four spécial, griller du lard, des omelettes et des crêpes.

— Nous ne mourrons pas le ventre vide, constata Gus.

Ils mangèrent avec appétit et retrouvèrent leur moral en partie. Puis ils visitèrent l'armurerie et Gus sortit de curieux missiles de leurs containers. Ils étaient en deux parties et elle constata qu'on pouvait y adapter des bogies minuscules.

— Torpilles monorail, dit le cul-de-jatte. Très efficaces car difficiles à éviter, même si le radar les signale à l'avance ou l'ultrason. On déclenche un booster qui les propulse à une vitesse étonnante.

— Comment le sais-tu ?

— Quand j'ai fait l'inventaire des réserves, j'ai lu la notice. On pourrait essayer, en envoyer sur chaque rail, faire péter leurs véhicules, dans le Sud. Ils sont isolés sur cette ligne secondaire. Ensuite on leur proposera soit de les emmener avec nous avec la promesse de les libérer plus loin, soit de les bloquer sans véhicules, sans vivres sur la banquise. Je pense qu'ils n'oseront pas faire sauter les mines à ce moment-là. On pourrait aussi détruire les véhicules du Nord pour qu'ils sachent bien, les deux groupes, qu'ils n'ont aucun secours immédiat à espérer sauf notre intervention.

Ils emportèrent les torpilles à booster au fond de la cale, là où une sorte de trou d'homme permettait de surgir entre les bogies.

— On va en envoyer six de chaque côté. Mais il faudra ensuite rouler très vite vers le Sud, sans même attendre les explosions, sans savoir s'ils auront fait sauter la banquise.

— D'abord, dit Yeuse, il faut les repérer sur leur fréquence. Ils doivent communiquer entre eux, les deux groupes.

Très vite ils isolèrent la fréquence mais les deux commandos parlaient dans un langage codé, incompréhensible.

— Il doit bien y avoir un tube lance-torpilles, mais je ne sais pas le faire marcher, avoua Gus. Il m'aurait fallu plus de temps pour tout découvrir. Je vais faire partir les torpilles à la main et tu démarreras en même temps.

Yeuse sentit ses cheveux se hérisser sur la nuque.

— Mais tu seras entre les bogies centraux… Tu risques de te faire écraser.

— Tu démarres et en même temps tu lances l'ultimatum. Tu leur annonces que leurs véhicules vont exploser, qu'ils seront isolés sur la banquise sans espoir d'être rapidement recueillis. Que s'ils ne font pas sauter la glace nous pouvons les embarquer et les déposer plus tard dans la station que nous traverserons.

— Et s'ils font quand même sauter la banquise ? Comment discerner entre le bruit des torpilles et celui des mines ?

Gus secoua la tête.

— Je manque d'expérience sur la question. Il faudra courir le risque. Le sondeur seul nous signalera le trou à condition de ne pas rouler trop vite. Je descends. J'expédie les torpilles vers le Nord d'abord, puis à dix heures dix-sept celles du Sud.

Il vérifia si sa montre était alignée sur celles du bord.

— Tu lances la machine à petite vitesse et tu parles sur leur fréquence. Qu'ils aient le temps d'abandonner les véhicules. Ils auront environ trente secondes, peut-être trente-cinq. La vitesse des torpilles approche des mille kilomètres/heure. Elle se maintient sur le rail grâce à un électromagnétisme adapté. Je compte le temps qu'ils mettront pour comprendre d'où vient l'ultimatum et réaliser sur leur écran radar que ce n'est pas du bluff.

Elle s'agenouilla, noua ses bras autour de son cou et l'embrassa sur la bouche.

— Je t'en prie, fais attention. Nous trouverons ensemble Concrete Station.

CHAPITRE XXX

Le commando de la Force fédérale d'intervention qui se trouvait au Sud ne disposait que de quatre blindés légers destinés surtout à la répression des émeutes, à la poursuite des gangs de pilleurs sur les voies et au ramassage des traîne-wagons, dans les stations qui en faisaient la demande. Stanley Station, la capitale de l'Australasienne, ne disposait pas de véritable flotte de combat pour soutenir une guerre plus importante.

Pour bloquer cette voie secondaire et parfaire l'encerclement ils avaient dû effectuer des détours énormes, roulant toute la journée. Jusqu'à ce qu'ils puissent entrer en communication avec le commando nord venu, lui, quel veinard, par le Réseau des Kerguelen.

À vingt kilomètres de l'objectif ils avaient stoppé, et dix hommes spécialisés dans le sabotage et le minage avaient effectué à pied plusieurs kilomètres pour creuser dans la glace avec des foreuses à huile. Les charges avaient été déposées à plusieurs niveaux et, d'après les estimations de l'Aiguilleur-chef, la banquise s'ouvrirait sur deux cents mètres carrés, au moment même où la mystérieuse locomotive géante essaierait de passer.

Le commando nord avait effectué le même travail et on attendait les réactions des occupants du monstre. L'Aiguilleur-chef Mixew, confiant, s'offrait un bon déjeuner alors que le jour se levait. Tout le dispositif était en place, imparable.

— S'ils tirent un missile nous faisons sauter la banquise.

C'était la consigne unique et indiscutable.

Mixew ordonna qu'on refasse du thé et alluma une cigarette lorsque le radio de son blindé l'appela :

— Voyageur Aiguilleur, le commando nord n'existe plus. Du moins leurs véhicules. Sur les trente hommes, onze survivants qui se trouvaient sur la banquise. Des torpilles monorails…

Sa tasse vide à la main, Mixew se souleva incrédule. Il était épais, lourd, sanglé dans une combinaison noire et argent sinistre.

— Mais voyons… La banquise a-t-elle sauté ?

Soudain le radio haussa le son et un message en clair se répandit dans la cabine de pilotage, énoncé par une voix de femme très exaltée :

— Vous avez trente secondes pour évacuer vos véhicules. Six torpilles monorails à booster vont droit sur vous… Si vous faites sauter la banquise vous serez abandonnés, seuls, sans blindés pour vous protéger, sans nourriture. À vous de choisir, plus que vingt-cinq secondes.

Mixew laissa tomber sa tasse en plastique et crut devenir fou de rage. Le radio se levait, se ruait vers la tourelle. Il voulut l'empêcher de sortir mais l'autre le bouscula. Le pilote de l'engin et le copilote le repoussèrent aussi.

— Plus que vingt secondes… Évacuez, évacuez commando sud… Tous sur la banquise.

Et aussi :

— Si vous la faites sauter vous mourrez abandonnés de tous. Les secours n'arriveront pas avant des jours. Vous êtes sans abri, sans nourriture et on annonce une tempête pour ce soir. Des vents de deux cent cinquante, un raz de marée de congères.

Mixew se rua à son tour vers la sortie de tourelle mais pour hurler :

— Faites sauter la banquise, faites sauter tout de suite.

La mise à feu, un émetteur radio, se trouvait par sécurité dans un petit igloo construit à une centaine de mètres de la ligne. Trois hommes attendaient dans l'abri. L'Aiguilleur en haut de son blindé se rendait compte que le commando s'était éparpillé à droite et à gauche, et que tous ses hommes continuaient de courir aussi loin que possible.

— Revenez ! hurla-t-il. Revenez !

— Plus que dix secondes, lança la voix de la femme toujours haletante. Vos engins vont exploser. Vous serez sur la banquise, seuls, sans possibilité d'être secourus puisque au Nord il n'y a plus de véhicules, peut-être plus de commandos… Écartez-vous de la voie sans faire sauter la banquise et nous vous aiderons à rejoindre une station.

L'aiguilleur regarda alors vers le Nord et vit les torpilles lancées à toute vitesse sur les quatre rails de la ligne. Il pensa à des rats courant à fond de train.

— Non ! hurla-t-il. Faites sauter !

La première torpille atteignait son blindé qui explosa aussitôt. Pour l'Aiguilleur Mixew la dernière image de sa vie fut une sorte de boule de feu gigantesque dont il était le noyau hurlant de terreur, un soleil fantastique.

Les autres blindés explosaient ou prenaient feu quand les tôles portées au rouge s'abattaient sur ceux qui étaient en arrière. Le

commando assistait impuissant à la destruction totale.

Dans l'igloo les trois hommes se regardaient, hésitants. Jusqu'à ce que l'adjoint de Mixew, un Aiguilleur de première classe, accoure :

— Faites sauter la banquise ! Faites sauter… Mais qu'est-ce que vous attendez ?

Les trois hommes le fixaient bizarrement. Les rescapés commençaient de refluer vers l'igloo, encore sous le choc de cette Apocalypse de feu et de bruit qui, en quelques secondes, les laissait sur la banquise sans ravitaillement, sans abri et sans matériel adapté.

— Vous entendez ce que je dis ?

L'Aiguilleur porta la main à son pistolet spécial, comme s'il allait dégainer, lorsqu'un des commandos posa sa main sur son bras.

— Un instant. Si on fait sauter on se coupe du Réseau des Kerguelen. Et qui viendra à notre secours ?

— L'ordre était formel… Vous le savez aussi bien que moi.

Les autres hommes approchaient silencieux mais visiblement inquiets pour leur avenir.

— Vous entendez ?

Un grondement lointain faisait vibrer l'air glacé et frémir la banquise. Ils tournèrent leur visage vers le Nord et aperçurent le point noir qui fonçait vers eux.

— La locomotive géante.

— Faites sauter.

L'Aiguilleur sortit son arme et menaça les trois hommes de l'igloo.

— Rentrez là-dedans et lancez le signal radio. Il faut que cette saloperie soit détruite.

— Une femme nous a promis de nous embarquer pour nous déposer dans la prochaine station.

L'Aiguilleur se tourna vers le jeune homme qui avait osé parler.

— Taisez-vous !

— Voyageur Aiguilleur, dit-il respectueusement, c'est notre dernière chance. Vous le savez très bien. Nous ne tiendrons pas vingt-quatre heures sans vivres et sans abri. Il y a une tempête qui doit souffler avant la nuit. Dites-nous ce que vous comptez faire pour nous ramener vivants à notre base.

— Vous osez…

Froidement l'Aiguilleur tira trois balles sur lui et le jeune soldat s'écroula mort. Alors un de ses copains prit son arme et abattit l'Aiguilleur d'une seule balle.

— C'est la locomotive, ça ?

Elle approchait, commençait de ralentir. Méfiante, Yeuse se demandait si les rails n'allaient pas céder au moment où elle approcherait du tas de ferrailles en train de brûler. Les quatre

véhicules n’étaient plus identifiables.

Gus remontait de la cale et s’installait dans le fauteuil de copilote.

— Enfin, soupira-t-elle, j’ai cru que vous n’aviez pu remonter.

— Les rails sont tordus par la chaleur et les explosions. Ralentissez. Vous stopperez.

— Ils lèvent les bras… Vous croyez que c’est une ruse ?

— Sait-on jamais !

C’est alors que deux hommes du commando parurent vouloir entrer en communication avec eux. Ils ne disposaient d’aucun émetteur mais agitaient quelque chose de blanc. Gus brancha le haut-parleur extérieur.

— Approchez, vous deux. Si vous comptez toujours faire sauter la banquise nous vous détruirons avant d’être engloutis. Nous disposons d’une force de feu illimitée.

Et pour prouver ses dires, il appuya sur la mise à feu d’un missile bâbord. Celui-ci jaillit d’un sabord et fonça à ras de la banquise, percuta un amoncellement de congères qu’il éparpilla en un champignon de glaçons énormes.

Les Fédéraux durent se plaquer au sol, protéger leurs têtes avec leurs bras.

Lorsque tout fut redevenu calme, les deux hommes de la Force fédérale d’intervention agitèrent leur drapeau blanc, puis saisirent un corps étendu et avancèrent en le portant.

— Un blessé ? s’étonna Yeuse.

— Il y a un autre homme également allongé. Je crois voir du sang.

Les deux Fédéraux s’immobilisèrent à dix mètres de la machine, saisirent le corps de façon à le maintenir debout.

— Un Aiguilleur, dit Yeuse. Mort certainement.

— Je comprends. Ils ont tué leur officier qui voulait faire sauter la banquise.

Il les interpella dans le haut-parleur :

— Nous allons vous embarquer dans notre machine et nous vous abandonnerons dans une station, la prochaine que nous rencontrerons sur cette ligne au Sud. Mais à deux conditions. Vous vous débarrassez de vos armes…

Les uns après les autres ils allèrent les déposer en un seul tas à gauche de la voie ferrée.

— Vous allez ensuite déboulonner les rails tordus, quand nous aurons déblayé les carcasses de vos blindés. Nous rebâtirons une voie ensuite. À bord vous trouverez de quoi vous réchauffer et vous nourrir.

Une porte située plus bas leur permettait d’accéder à une des

cales. Celle-ci, parfaitement isolée du reste de la machine, constituerait une sorte de prison. Yeuse accepta d'aller y déposer de la nourriture et de quoi faire du thé. Gus roula doucement vers les blindés détruits.

CHAPITRE XXXI

Ma Ker pensait que les dirigeables ne tarderaient pas à venir avec le reste de la population réno qui attendait dans l'angoisse à Fraternité III. Mais les jours passaient et les aéronefs n'apparaissaient pas.

— Nous les dégonflerons tous, sauf un que nous amarrerons à la falaise, expliquait-elle à Ann Suba. Nous allons essayer de nous acclimater ici. Nous voudrions surtout résoudre le problème que pose le réacteur sibérien. Nous ne parvenons pas à l'adapter sur *Soleil du Monde*.

Elle lui fit part de son extraordinaire projet de transformer l'immense dirigeable en une sorte d'île aérienne, qui échapperait pour toujours aux dangers permanents de la société actuelle.

— Avec de l'uranium nous pouvons tenir l'air des années, des siècles. Nous vivrons en autarcie avec une ferme d'élevage, de culture. Nous construirons une annexe à *Soleil du Monde* avec les batteries de bactéries. Nous irons dans les grandes hauteurs pour sortir de la zone des vents. Nous fournirons l'oxygène nécessaire grâce aux filtres à hélium que nous perfectionnons chaque jour.

Après des semaines de découragement les Rénos s'organisaient sur les plates-formes. On rebâtissait des constructions à plusieurs niveaux, on installait des filets tissés par les bactéries.

— On va creuser les cavernes plus profondément pour y installer nos laboratoires. Nous avons commencé de fournir le lichen, qui représente la location de ces installations et les autorités tibétaines sont surprises que nous en ayons réuni une telle quantité.

Les deux femmes éprouvaient encore certaines réticences dans leurs rapports, mais Ann avait prouvé qu'elle désirait travailler pour le bien-être de tous. Elle s'était chargée très vite de la formation psychologique des Rénos, effrayés par leur nouvelle situation. Certains regrettaient Jelly car ils ne s'habituaient pas à l'abîme que les plates-formes surplombaient. Elle essayait de les habituer aux échafaudages,

les entraînait à faire quelques sorties en dehors des huttes pour affronter le vertige.

Les enfants s'étaient très bien adaptés et il fallait les surveiller constamment. C'était pour eux un jeu passionnant que d'emprunter les échelles, d'aller et venir entre les niveaux. On avait installé des filets mais pas partout.

L'eau de fonte récupérée dans une fissure coulait désormais dans des conduites calorifugées et ne gelait plus. À tout moment on pouvait se rendre dans les bains publics, le sauna. On envisageait de doter les égouts de grosses conduites, pour éviter qu'ils ne se déversent sur les falaises où ils gelaient, mais quelqu'un avait fait remarquer que c'était là qu'on trouvait les plus beaux lichens de la colonie, et il faudrait tenir compte de cette constatation.

Chaque fois qu'elle se rendait dans le sauna, Ann rêvait de Liensun. C'était dans le sauna de Fraternité I qu'elle avait brutalement trouvé un intérêt au jeune garçon. Il avait eu, profitant de leur nudité, un geste incorrect à son égard. Elle s'était fâchée mais, depuis, ce souvenir s'était transformé lentement en fantasme. Désormais elle désirait physiquement le fils adoptif de Ma Ker.

On n'avait pas de nouvelles de lui. Il était novice dans la lamaserie la plus importante de la Compagnie où la vie était terrible. Même Ma Ker ignorait tout de lui et s'inquiétait. Par contre on était assez bien renseigné sur la colonie d'Evrest Station. Le train des dissidents avait finalement pu stationner à côté de la rame des premiers venus et à nouveau la réconciliation générale permettait une vie à peu près normale.

Jdrien, le Messie des Roux, était toujours avec les Rénos d'Evrest, mais devait venir dans la vallée visiter les échafaudages. Ensuite on disait qu'il retournerait auprès des siens, dans la Compagnie de la Banquise.

Peu à peu on apprit que les tribus de Roux qui avaient complètement disparu de cette Compagnie réapparaissaient. On en signalait dans les montagnes désertes et les Tibétains s'en effrayaient beaucoup. Ils les appelaient Yétis et disaient que c'étaient des hommes des neiges dangereux. Pour l'instant on n'en avait jamais vu dans les vallées.

La cueillette des lichens ne pouvait être réservée à une seule catégorie de personnes. Ma Ker estimait que le groupe allait, dans ce cas-là, fabriquer ses prolétaires, puis que ces cueilleurs ne feraient que cela. Un travail aussi exténuant ne permettait pas ensuite de se consacrer à la culture et aux travaux plus intellectuels.

— Il faut que chacun de nous participe à la cueillette un jour par semaine.

C'était très dur, très dangereux, car il fallait abandonner les

plates-formes, pour se risquer sur les passerelles fragiles qui ceinturaient la falaise dans presque toute sa longueur. Certaines étaient pourries et on ne les avait pas toutes réparées.

Ann avait été désignée ce jour-là pour une cueillette à trois kilomètres de la dernière plate-forme. Ils avaient pendant trois heures marché sur des planches étroites, protégés du vide par une simple corde en poils de yak. Ils collaient à la paroi au début, puis avec plus d'aisance ils avaient atteint une zone où les lichens étaient superbes. Les bottes s'accumulèrent dans les filets que l'on suspendait à la corde de protection. Au fur et à mesure qu'on cueillait, on revenait vers la plate-forme, et des Rénos ne faisaient qu'aller et venir avec des charges volumineuses mais légères de lichens.

— Nos vaches seront bien nourries, disait une femme ravie. Il va falloir s'en procurer d'autres. Le lait est encore trop rare.

— Au moins trois autres, dit un homme, mais nous devons agrandir l'étable en creusant dans la roche. Celle-ci n'est pas trop dure. Une chance.

Ils avaient mangé rapidement, avalé un peu de thé chaud. Par moments l'un d'entre eux prenait soudain conscience qu'ils étaient à plusieurs centaines de mètres au-dessus du sol, et, soudain, il devenait livide, se plaquait à la paroi, incapable de faire un mouvement. Ils avaient dû évacuer un homme qui sanglotait nerveusement.

Lorsqu'ils retournèrent enfin sur la plate-forme, Ann avait plus envie de se jeter sur sa paillasse que de se baigner. Pourtant elle se rendit aux thermes, se doucha puis passa dans le sauna.

Dans la vapeur épaisse elle sommeillait vaguement si bien qu'elle crut à une hallucination lorsque la silhouette de Liensun lui apparut. Estompée par la vapeur, mais le visage était net et Liensun lui souriait :

— Toujours fâchée contre moi, Ann Suba ?

CHAPITRE XXXII

Au petit matin les voyageurs de cette Y station découvriraient une vingtaine de Fédéraux abandonnés sur les quais en pleine nuit. La locomotive s'était immobilisée quelques minutes dans la gare endormie, le personnel n'attendant aucun passage de convoi avant le lever du jour.

Déjà Gus et Yeuse roulaient vers le Sud, s'enfonçaient dans les grandes solitudes sur cette ligne secondaire qui ne desservait que quelques lieux de pêche et de chasse, des mines à ciel ouvert de guano.

— Nous avons eu beaucoup de chance, était en train de dire la jeune femme ; beaucoup de chance. Elle ne se renouvellera pas deux fois.

— Je sais. Nous devons quitter au plus vite cette ligne minable avant d'être coincés une deuxième fois, mais pour aller où ? Nous sommes traqués. Et nous n'avons rien de précis sur Concrete Station. Les indications de Kurts restent très vagues. J'ai beau les écouter, les réécouter, je ne parviens pas à y découvrir du neuf. Nous circulons dans la zone qu'il a indiquée entre le Réseau du Capricorne et celui des Kerguelen.

— Il faut rejoindre au plus vite celui du 40e.

Le cul-de-jatte ne cacha pas sa grimace d'appréhension. Quand il était un traîne-wagon misérable, on lui avait dit de ne jamais aller sur le 40e, surtout en direction de l'Ouest. Les vents y étaient dangereux, mais ce n'était pas la seule mauvaise réputation du réseau.

— Beaucoup de voiliers du rail l'empruntent et parmi eux les trois quarts, sous de fausses apparences de commerçants honnêtes, se livrent à la piraterie. On dit aussi que les rails ne sont pas bien entretenus, que la signalisation électronique est inexistante.

— On dit beaucoup de choses, lança Yeuse. Nous devons pourtant le rejoindre. Les Fédéraux nous traquent et la Flotte panaméricaine finira par surgir de l'Antarctique.

Ils traversèrent plusieurs stations minuscules, les contournant quand c'était possible, mais en général il fallait passer leur sas, rouler le long de quais dégradés. Les gens qu'ils apercevaient paraissaient appartenir aux exclus de la Société ferroviaire. Le froid, la faim les ravageaient ainsi que les maladies.

— Avant la fin du jour nous devrions découvrir l'embranchement du 40e, annonça Yeuse qui venait de faire le point.

Par chance une radiobalise fonctionnait dans la dernière station traversée et elle avait pu l'identifier.

Elle fit apparaître la carte de la Dépression sur l'écran et à l'aide d'un crayon électronique situa leur position.

— Il y a une importante cross station à traverser, dit-il. Impossible de la contourner ?

La cross station c'était Temporary Station, ce qui fit ricaner le cul-de-jatte :

— Provisoire… Ils y ont cru, les fondateurs, que ce ne serait qu'une station provisoire, et j'ai l'impression que les habitants doivent faire une drôle de tête quand ils y réfléchissent.

— C'est une station d'approvisionnement. Elle dessert toute cette zone. On y trouve des carburants, des vivres, des équipages à embaucher. On ne peut pas la contourner. Du moins il aurait fallu prendre la bifurcation sur la droite, voici une heure, mais comme nous ne l'avons pas aperçue, le signal doit être détruit.

Le radar signala un embouteillage à l'écluse sud de Temporary Station et peu après Yeuse capta les communiqués de la tour de contrôle. On signalait un grave déraillement qui interdisait l'accès de la cité par le Sud. On priait les convois de patienter jusqu'au soir.

— Déraillement bidon, estima Gus. On repart dans l'autre sens. C'est un piège. Il faut trouver une issue. N'importe laquelle, pourvu qu'on rejoigne le 40e le plus tôt possible.

Yeuse travailla fébrilement pendant le quart d'heure qui suivit. Elle puisait, à la fois dans l'ordinateur et dans les *Instructions Ferroviaires*, toutes les informations intéressantes, les faisait ensuite traiter par l'informatique. Le premier résultat fut assez cruel : on leur conseillait de redescendre vers le Kerguelen.

— Pas question, trancha Gus.

— Un peu de patience, ça va venir.

Ils en arrivaient, sans se le dire, à regretter l'asile de Gravel Station. Ils avaient trop précipité leur départ et le regrettaient. Yeuse, surtout, se sentait coupable de n'avoir pas eu le courage de prolonger leurs préparatifs dans la pyramide.

— Nous devrions trouver une ligne sur la droite, mais d'après les *Instructions* elle ne serait pas de viabilité continue. C'est un endroit très envahi par les congères, les icebergs et il y a du vent. La tempête

annoncée est en retard mais je crois qu'elle arrive… Il n'y a qu'à regarder les crêtes des congères.

Une poudre fine s'en échappait, semblable à de la vapeur. Ensuite viendraient les grêlons, les congères coureuses et les icebergs.

— On va quand même essayer de passer. Tu es d'accord ?

Elle annonçait la bifurcation pour dans une demi-heure mais il ralentit bien avant, surpris que les appareils ne reçoivent aucune information. Il devait y avoir non seulement une radiobalise mais un répondeur d'ondes radar. Et même un signal optique.

— Il va falloir le chercher et dans cette tempête de glace ça ne va pas être facile.

Ils faillirent dépasser l'aiguillage invisible sous sa couche de poudre de glace. Il n'était même pas signalé et Gus dut le dégeler en faisant passer un courant électrique. Si ça ne marchait pas, il devrait descendre entre les bogies pour le dégivrer à la main.

Enfin il consentit à manœuvrer et le signal rouge du tableau de bord passa au vert. La machine emprunta à toute petite vitesse la nouvelle ligne qui se dirigeait vers le Nord-Ouest. Elle était censée rejoindre le 40e au bout de deux cents kilomètres.

— Continuité du rail parfaite, soliloquait Gus, pas d'obstacles majeurs sinon quelques congères sans importance… La herse les balayera sans peine.

Ils roulaient à trente à l'heure dans une fin de jour que la tempête poudreuse rendait encore plus étrange. Il y avait bien quelques signaux optiques mais la plupart ne fonctionnaient plus.

— Congères coureuses, dit l'infirme. Ça promet.

Elles commençaient de s'écraser contre la puissante machine. Certaines avaient déjà deux mètres de diamètre. C'étaient des cylindres parfaits qui s'étaient façonnés sur des centaines et des centaines de kilomètres de banquise.

CHAPITRE XXXIII

Depuis qu'elle avait revu Liensun dans le sauna, Ann Suba n'était plus la même femme et plusieurs Rénos s'en rendirent compte. Dans son laboratoire, elle négligeait son travail et, dans ses cours de persuasion psychologique, elle manquait souvent d'arguments, s'arrêtait au milieu d'une phrase.

Pourtant il ne s'était rien passé entre eux. Lorsque le garçon était sorti de la vapeur, elle était allongée sur son cadre de bois, épuisée par une journée de cueillette. Elle n'avait su que faire, l'avait laissé regarder son corps, ses seins lourds, son ventre, surtout son ventre. Elle avait cru défaillir de honte et de plaisir pervers d'être ainsi offerte détaillée dans son intimité.

— Je suis heureux de vous revoir, dit-il. Vous m'en voulez toujours ?

Elle n'avait même pas secoué la tête, le regard fixe. Il était nu lui aussi, le sexe tendu au point que l'extrémité s'en dénudait.

— Je ne vous dérange pas plus longtemps.

Il avait disparu dans la vapeur et elle avait réagi trop tard, s'était précipitée, bousculant d'autres personnes. Elle ne l'avait revu que chez Ma Ker qui paraissait heureuse de l'avoir près d'elle.

— Regardez, Ann, comme il est fort désormais. Ce n'est plus le gamin d'autrefois.

Goguenard, Liensun la défiait de prétendre le contraire. Elle l'avait bien vu qu'il était vraiment un homme. Elle ne pouvait le nier.

Le lendemain elle apprit qu'il était dans les niveaux inférieurs et, malgré ses craintes, descendit plusieurs échelles, mais il n'était jamais où on lui disait qu'il s'était rendu et elle finit par comprendre qu'il se jouait d'elle. Il avait dû remonter par l'ascenseur manuel, ou alors se cacher quand elle le cherchait pour remonter alors qu'elle descendait. Il se moquait d'elle ? Ou bien voulait-il être certain qu'elle lui courait après comme une gamine de quinze ans ?

On commença de murmurer, le troisième jour, quand elle arriva

en retard pour les cours de persuasion psychologique. Cela faisait la seconde fois et son enseignement manquait de tonus. Les gens qui ne parvenaient pas à s'habituer à cette vie sur les plates-formes sortaient de là encore plus angoissés.

Ma Ker la fit appeler, lui demanda si quelque chose n'allait pas.

— Je suis un peu dépressive.

— Greog vous manque ?

— Nous nous sommes séparés… D'un commun accord.

Le regard de la vieille physicienne se fit plus aigu.

— Je l'ignorais.

— Il est resté à Evrest Station. Il ne tenait pas à venir ici.

— Vous si, par contre. Est-ce uniquement dans un but de réconciliation générale des deux groupes ou bien pour une tout autre raison ? J'ai comme l'impression que vous sabotez l'entreprise, peut-être sans le vouloir… Le collectif administratif veut soulever la question à la prochaine réunion.

— Je vous assure que je n'ai aucune idée de ce genre en tête. Je suis fatiguée.

— Pouvez-vous vous occuper des femelles yak ? Cela vous fera du bien. Dans l'étable il fait chaud et c'est agréable de soigner ces animaux, non ?

Ce n'était pas tout à fait une disgrâce mais une mise à l'épreuve. Ann Suba travailla dur en même temps que ceux qui s'occupaient des vaches, resta même le soir pour ranger les bottes de lichen qu'on ramenait pour leur nourriture. Elle voulait séparer les envois frais des anciens et se trouvait perchée sur ce tas lorsque Liensun entra. La caverne était faiblement éclairée par deux lampes à beurre. Deux mèches qui trempaient dans un pot de beurre rance. Il ne la vit pas tout de suite.

Anne recula contre la paroi rocheuse quand il grimpa à l'échelle rustique. Pour travailler dans l'étable, par vingt-cinq degrés, elle n'enfilait qu'une robe s'arrêtant aux genoux, une chasuble qui découvrait ses bras et la naissance de ses seins. Elle ruisselait de transpiration et les thalles secs tapissaient sa peau, jusqu'en haut de ses cuisses nues.

Il s'enfonçait dans le lichen et se retrouva à genoux devant elle, étreignant ses hanches. Elle respirait si fort qu'une des vaches tourna la tête vers elle. Liensun roulait sa robe en haut de ses jambes, mordait dans la pulpe de son sexe humide.

Elle crut qu'elle allait crier de joie. Elle jouit tout de suite, surprenant son jeune amant. Il hésita quelques seconde puis se releva, se dégrafa à peine et la pénétra. Debout contre la paroi qui griffait ses fesses. Il glissa ses mains sous ses cuisses, la souleva d'un coup puis la laissa retomber. Elle n'avait jamais connu rien de tel. Le plus difficile

était de ne pas crier, à cause des Rénovateurs qui passaient à côté de l’ouverture de l’étable.

CHAPITRE XXXIV

La machine était immobilisée devant une montagne de glace énorme. Gus désespérait d'en venir à bout avant la fin de la nuit. Il devrait peut-être la dynamiter car le laser restait impuissant. Il se demandait si, sous le poids de ce petit iceberg, les rails n'étaient pas tordus. Yeuse dormait sur son siège de copilote mais il ne lui en voulait pas. Allaient-ils périr dans cette solitude, bêtement, sans pouvoir remettre la locomotive en route ? Impossible de retourner en arrière, des congères s'étaient entassées sur des centaines de mètres. Et la tempête ne paraissait pas devoir finir, la météo restait pessimiste. Ils prenaient celle des Panaméricains de Queen Mary Station, la capitale de la Province Antarctique.

— Oh, désolée… Tu n'y parviens pas ?

— Il faut tirer dedans aux missiles, dit-il. Mais je dois calculer les effets de l'explosion. Si seulement je pouvais reculer d'une centaine de mètres.

Vers la fin de la nuit il expédia deux missiles moyens et l'iceberg vola en éclats. Sous le choc la lourde locomotive recula de plusieurs mètres.

Il put herser les morceaux mais constata que les rails étaient tordus. Il dut les découper au laser, les soulever pour les rejeter à côté et en établir d'autres en résine. Il ne l'avait jamais fait, mais se souvenait que son copain Bibi, le directeur de cirque, avait établi une bonne longueur de voie avec de la résine bactérienne. Celle-là n'était pas de même origine mais il réussit à rétablir la liaison et peu après ils roulaient vers le Nord-Est.

Plus loin c'était un très long tunnel sous la banquise, qui permettait d'éviter les entassements de congères mais Gus s'en méfiait. On disait que les tunnels de glace restaient toujours dangereux, sauf lorsqu'ils étaient gainés. Or celui-là ne l'était pas. Ils roulèrent très lentement pour ne pas ébranler la voûte.

— Nous sommes à quelle profondeur ? demanda Yeuse.

— Dix mètres.

Elle frissonna. Si jamais la voûte s'affaissait ils ne s'en sortiraient jamais, même avec cette locomotive réputée. Elle vit réapparaître avec joie le jour pâle de cette zone.

— Nous avons encore pas mal de chemin à parcourir, dit Gus, mais on dirait qu'il y a moins de congères.

Ils roulaient dans une tranchée assez profonde. Cela rappelait quelque chose à Gus, mais il ne savait trop quoi.

— Les congères suivent toujours les mêmes couloirs, paraît-il, ici on n'en voit pas. C'est juste de la glace rejetée par les chasse-neige qui accumulent ces murailles de chaque côté.

Sur le 40^{e}, ils pourraient éventuellement rouler plus vite, mais ne rencontreraient-ils pas d'autres dangers ? Le puissant armement de la locomotive impressionnerait certainement les pirates qui cherchaient leur butin à bord des Voiliers du Rail, mais Gus pensait à une infinité d'obstacles.

— Je vais faire du café, annonça Yeuse. Tu mangeras quelque chose ?

— Pas pour le moment.

Il avait la gorge trop serrée. Elle allait franchir la porte de la passerelle lorsque soudain la machine ralentit fortement. Brutalement, même. Gus jura :

— Qu'est-ce qui lui prend ? J'ai l'impression que sa conduite m'échappe.

La locomotive s'arrêta complètement. Yeuse revint à son poste. C'est alors que la voix de Kurts s'éleva :

— C'est bien Kurts que vous entendez. J'ai laissé un émetteur avec l'enregistrement de mon message. Ce système ne peut se déclencher que si les conditions sont réunies. Par exemple si le même système monté sur ma locomotive se met à l'unisson avec lui. Il y a aussi un code dans le cas où ma locomotive serait détruite… Je ne sais qui vous êtes mais vous arrivez près du but que vous recherchez. Encore un peu de patience et vous roulerez bientôt en direction de Concrete Station.

Yeuse était dans l'impossibilité de dire un seul mot. Gus réalisait soudain :

— Les bordures de congères, comme dans le récit de Lyaron le chasseur de phoques dans la revue Seal… L'aiguillage est enfoui quelque part dans le coin.

Fin du tome 30